

ETERNELLE

DJERBA

Ces pages sont dédiées à la mémoire de Si Amor BEN HASSINE notre regretté ami et Secrétaire Permanent de notre Association pour la Sauvegarde de l'Île de Djerba à laquelle pendant quinze ans par son dévouement et son abnégation il a rendu d'incalculables services.

Cette publication veut faire mieux connaître Djerba et encourager la société Djerbienne et les amis de Djerba à apporter leur contribution judicieuse à l'action longue et persévérante nécessaire au développement harmonieux de l'île.

Une île : Djerba

Comprendre DJERBA

L'île est aujourd'hui facile à atteindre, aisée à parcourir et le regard croit, dès les premiers moments, avoir tout embrassé, car rien ne semble caché. La réalité est

toute autre lorsqu'il s'agit de comprendre. Si tel est votre désir, il faut vous armer d'un peu de patience, vous initier par la lecture sur le lointain passé de l'île, mais avoir aussi un interlocuteur au fait des événements de la veille et des projets pour demain.

Ici tout va aujourd'hui très vite, alors que vous qui y venez et moi qui y demeure, ne sommes ici que pour y rêver de mesure et de calme, de soleil et d'ombrages, de mer douce et de brises légères, afin d'y partager l'insouciance de ceux nombreux qui ont du temps pour oublier le présent et s'attacher aux réminiscences d'un passé récent où tout semblait encore si simple et naturel.

Oui, DJERBA c'est bien cela pour les uns, mais c'est aussi beaucoup plus pour les autres: d'abord une terre millénaire ayant porté un monde longtemps d'une culture avancée, et par là ayant participé à l'histoire, la grande histoire, ici même jalonnée de hauts faits, payés au prix de beaucoup de sacrifices et de drames, mais c'est enfin aujourd'hui un petit monde bouillonnant de jeunesse et d'esprit d'entreprise, plein de volonté de mieux vivre, et désireux de s'intégrer totalement à ce qui fait les facilités ou le confort de ce mode de vie occidental mais dont il voit bien à regret combien il faut le payer par d'autres contraintes et abandons.

Imaginons, c'est notre droit car l'histoire en est muette, l'arrivée dans l'île des premiers hommes, néolithiques sûrement dont les traces abondent dans le Sud Tunisien, des chasseurs et pasteurs tout à la fois, qui au prix d'un petit effort auront traversé vaillamment les hauts-fonds du sud-est de l'île pour atteindre ce qu'ils auront perçu déjà comme un futur Eldorado. Une terre à l'abri des imprévus, bien à soi, un terrain de chasse et de parcours cerné de toutes parts, de l'eau douce toujours abondante au long des rivages sablonneux, une mer généreuse en poissons s'il en est, des sols se révélant faciles à cultiver en vue de quelques modestes cultures hivernales, orge et lentilles, mais surtout un climat tolérant quasi idéal. En ces temps, ne l'oublions pas, il est démontré que le Sahara même était encore verdoyant et habité, que dire dès lors de DJERBA !

Il est aisé d'imaginer que la population s'accroissant, elle se soit disséminée dans toute l'île mais certes au prix d'efforts nouveaux cette fois, car il fallait chercher l'eau en concevant des puits ou en imaginant des citernes, ouvrages de pionniers et

supposant une lente maîtrise de l'art de la maçonnerie. Dès lors peut-être ces populations auront longtemps connu la douceur de vivre, celle avec laquelle quelques millénaires plus tard elles sont entrées dans l'histoire concrète et même écrite au prix d'un mythe plaisant, véhiculé 'pendant les siècles à venir: l'île heureuse et accueillante des Lotophages, dont aujourd'hui encore nous sommes les complices ou les invités

Un peuple industriel à l'ouvrage

Néanmoins la vie facile, ce fut un temps, les exigences de survie et le nombre de bouches à nourrir obligea à recourir à un travail plus intense et à accepter les contacts avec l'extérieur. Ainsi au fil des siècles, celui qui a accredité la richesse de l'île. le Djerbien, s'est fait progressivement et tout à la fois: producteur et exportateur de dattes, puis révolutionnaire avec l'introduction d'oliviers fertiles et de la production d'huile encore objet de troc, semi industriel vendant des poteries réputées, puis des tissus de laine de plus en plus fins et recherchés.

Devenu aussi négociant de poissons et de poulpes séchés, enfin dépositaire des secrets phéniciens de la fabrication de la pourpre issue de fruits de mer, fournisseur d'éponges rares, mais aussi trafiquant de sel marin et de cendres de salsolacées(sans lesquelles la fabrication des premiers savons eut été impossible), le Djerbien devenu ainsi grand commerçant, navigateur et importateur en retour de céréales surtout de laine brute, de viande sur pied, de bois d'œuvre, produits rares dans l'île, devait finalement imposer son nom en Méditerranée Centrale.

Malgré des vicissitudes sans fin, des guerres sans merci, d'interminables occupations et des saignées à blanc par des déportations fréquentes, l'île par sa volonté de renaître grâce à des efforts sans fin, mais aidée par l'expérience et grâce à un courage sans défaut, devait toujours dominer ses détresses. Etaient-ce ses propres peines qui, ensuite, devaient rendre le Djerbien indifférent à pratiquer aussi la traite des noirs, et même, fortuitement, de se faire corsaire aux heures d'impunité? A vrai dire, il devait préférer de plus en plus commercer au long cours avec Alexandrie et Istanbul pour étapes où de petites colonies de Djerbiens s'établirent à cet effet.

Enfin ces trois derniers siècles, infatigable, notre Djerbien pourtant viscéralement insulaire, imagine de créer dans tout le Maghreb proche, des comptoirs modestes d'épicerie mais si nombreux qu'ils se comptaient dans les familles aisées par dizaines, exceptionnellement même par centaines de "clefs" (allusion aux clefs des portes de boutiques) et nous voici arrivés en ces temps tous récents où grand industriel à TUNIS ou ailleurs en TUNISIE. Notre Djerbien renouant avec une tradition innée et familière initie cette fois même en Europe des Boutiques d'épicerie ou bien d'autres entreprises dont l'importance ne manque pas de surprendre.

Aujourd'hui, par un juste retour de fortune, mais cette fois sur place grâce au tourisme. Le Djerbien vend même à la semaine ou au mois son soleil et l'ombrage nécessaire. L'agrément de sa mer avec ses rivages sablonneux et donne de surcroît, étant bon Prince, tout ce qui fait les autres agréments de Djerba: ses paysages lumineux, ses témoignages architecturaux aujourd'hui en détresse, ses souvenirs d'époques enchanteresses toutes proches et encore en mémoire des vieux, mais tout autant la beauté de quelques sites fragiles et si fugaces que nous les voyons disparaître sous nos yeux en cela plus précaire que nos vies.

Nous avons allégrement en quelques mots pour en laisser le récit à plus tard, franchi plus de trois millénaires, le temps qu'il fallait pour que tout cela crée une ambiance hospitalière, sans ostentation. C'est bien pourquoi vous et moi nous sommes là, heureux d'y être heureux d'y rester ou d'y revenir.

La première vision est souvent la bonne

Arrivant par la mer ou par la route vous apercevez DJERBA pour la première fois comme un long ruban, frangé de vert et d'ocre, pointillé de maisons blanches et limitant une mer azurée et calme du fait des hauts-fonds marins. Si vous venez par avion, chanceux de disposer d'un hublot, vous apercevrez l'île comme un immense disque totalement plat couleur ocre, flottant sur une mer plus émeraude que d'azur et l'œil cherchera en vain quelque verdure, synonyme de vie, palmiers ou oliviers pourtant bien là, mais comme noyés dans cette uniformité d'ocre et de sable. Vous serez vite rasséréiné de ne pas être vraiment en vue d'un désert en apercevant partout

ce semis de maisons blanches et au loin même, ce qui vous semblera, plusieurs gros bourgs, amas floconneux de villas blanches.

Dès la première sortie dans l'île le visiteur comprend pourquoi il fallait que l'île fut plate, car ainsi, sous l'effet de la perspective, l'horizon garde, où que l'on soi, son aspect rassurant d'un rideau de verdure, presque une forêt dirait-on, mais à l'évidence seulement d'arbres plantés. Cependant et aussi tel un mirage, quoique vous vous approchiez, toujours il ne s'agira que de discrètes plantations à de très faibles densités, celles-ci impliquées par la modestie des pluies. Pour qui sait apprécier le charme de tableaux agrestes, pas de meilleure suggestion que de s'arrêter sur le haut de ces failles que les routes croisent ou longent et de contempler le paysage fait de toute une tonalité de verts discrets jouant parfois en bayadères, ou d'y assister d'une place privilégiée, telle la falaise de GUELLALA, à ces fabuleux couchers de soleil presque quotidiens d'octobre à janvier.

En effet la nature a encore enrichi Djerba de 7 lignes de failles courant parallèlement à quelques kilomètres d'intervalles du Nord-ouest au Sud-est, véritables barrières à retenir les eaux de pluies quand il peut leur arriver d'être vives, tel en cet hiver 95-96. Là se sont accumulées les meilleures terres et les puits y sont plus généreux en qualité et quantité, d'où un paysage souvent plus dense ou moins évanescent, diraient d'autres.

Certes au long de l'année jamais le paysage n'y sera aussi contrasté qu'en Europe lorsque la neige en une nuit transforme une vision familière en un désert blanc, mais ici l'alternance des saisons, pour peu que les pluies d'automne ou d'hiver aient été favorables, apportent des notes de couleurs différentes mais par petites touches, qu'il s'agisse de champs modestes d'orge ou de lentilles ou plus fréquemment d'herbes spontanées, discrètes dans leur présence et leur floraisons car très vite elles sont la proie des troupeaux de chèvres et de moutons, car aujourd'hui itinérants, ou une aubaine pour les cueilleuses d'herbes constituant des réserves de provendes pour les mois arides.

Souvent ce ne sera que l'œil exercé qui remarquera la floraison des oliviers ou qui jugera à l'état de la végétation la promesse de récoltes l'année en cours ou

seulement de celle à venir. Il est des questions sans fin à poser à l'agriculteur et parfois non des plus incongrues: pourquoi ici les oliviers sont millénaires par milliers, et pour beaucoup sûrement bimillénaires fructifiant toujours et portant des récoltes abondantes si les pluies sont propices, alors qu'ailleurs en Méditerranée, de tels exemples de longévité sont rares, comme si devait s'accréditer l'idée qu'à Djerba il faisait bon vivre et que la modestie des ressources y serait élixir de longue vie.

De fait on vit vieux à Djerba et peut-être dans ce cas tout autant les hommes que les femmes car au physique sec et noueux des premiers répondent les tempéraments aux formes plus généreuses de celles qui gardent le foyer. Nous voilà de plain-pied dans le sujet le plus attachant, car Djerba c'est avant tout les Djerbiens et parler d'eux c'est évoquer leurs grandes et multiples qualités et oublier leurs défauts parce qu'ils sont plus discrets.

Une population enracinée dans un passé millénaire

Mais d'abord qui est Djerbien? Question difficile, voire subtile car habiter DJERBA ne veut pas dire être Djerbien tant s'en faut, si l'on songe que celui qui se considère tel parlera de son compatriote du continent comme étant un Arabe et que le continental né depuis trois générations à Djerba ne se considérera pas. Djerbien pour n'en avoir pas l'épithète. Djerba reste un microcosme où l'immigration et l'émigration ont été aussi des faits permanents depuis des millénaires, mais les assimilations culturelles sont restées modestes et celles ethniques quasi nulles, néanmoins à la longue ces cohabitations nécessaires ou justifiées ont été bénéficiaires aux uns comme aux autres et la paix sociale génératrice de bienfaits partagés.

C'est ainsi que la curiosité poussera à comprendre comment une des plus vieilles communautés de la Diaspora juive aura franchi sur place dans des traditions figées, car supposées pures, près de deux millénaires et demi et aura finalement représenté plus de 6000 personnes il y a une génération, pour finalement fondre, depuis, à moins de 1000 sous l'effet de circonstances récentes, qui n'ont sûrement pas localement dû être plus impérieuses que celles d'autres époques.

Combien étrange également la persistance de ces communautés africaines purement noires de Djerba disséminées dans l'île et présentes depuis 5 ou 6 siècles, étrange non qu'elles aient existé, mais qu'elles n'aient jamais été sollicitées à mêler leur sang à d'autre pour se fondre et disparaître en tant qu'ethnie comme ce fut en général le cas en Afrique du Nord dans des conditions similaires.

Mais le fait le plus marquant reste celui de cette majorité de Djerbiens, authentiques héritiers d'un passé immémorial de sédentaires irréductibles et dont la seule conscience de leur origine est de parler ou d'avoir parlé une langue, le "berbère", qui remonte à la nuit des temps, qu'aucun écrit ancien au-delà du premier millénaire av. J.C. n'est venu illustrer. Cette langue appartient à un héritage partagé heureusement encore avec de nombreuses populations en Algérie et surtout au Maroc. Certes le nombre de ceux qui parlent couramment encore cette langue (et ne disons même plus l'écrivent), notamment dans la moitié Sud de l'île, s'amenuise d'année en année, au point que cette dernière génération assistera sans aucun doute au crépuscule de cette saga des origines berbères d'un peuple possédant encore une authentique langue spécifique qui aura couvert l'ensemble de l'Afrique du Nord, antérieurement donc à la domination des Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins et Arabes.

Une telle constatation est profondément triste et regrettable, mais espérons non encore inéluctable. Reste que cette sédentarité en ce lieu, sol et sang confondus, sans être tout à fait exceptionnelle à travers le monde, reste malgré tout un titre de noblesse sans prix, car quel citoyen fait remonter sans crainte d'usurpation en un même lieu l'origine millénaire de ses ancêtres?

Il était bon d'esquisser brièvement cet aspect du Djerbien car le plus important reste à évoquer: c'est la dimension exceptionnelle que l'Islam a conféré à cette stature d'un individu solidement planté sur ses jambes, conscient de ses acquis et de ses mérites passés prêt à prendre fait et cause pour le vrai, le tangible mais surtout l'équitable, intraitable sur les principes acceptables par une majorité, dans un esprit que nous dirions authentiquement démocratique.

L'Islam s'est imposé très vite dans l'île au milieu du 7ème siècle (122-141 H) mais sous l'obédience schismatique du Kharidjisme et notamment de sa secte Ibadite prônant les vertus de rigorisme moral et d'intransigeance quant à une politique égalitaire mais acceptant la coexistence des sectes. Ce concept soutenu par des chefs de valeur s'identifia vite aux aspirations du Djerbien qui resta dès lors fidèle à ce schisme et y puisa l'essentiel de ce qui fait aujourd'hui sa personnalité si attachante: une honnêteté proverbiale, le respect de la parole donnée, une activité industrielle et économe, la discrétion dans l'aisance, la dignité dans le besoin et au dessus de tout une grande tolérance et bienveillance vis-à-vis des autres, mais sans perdre un complexe de supériorité habilement caché, le tout couronné d'une application fidèle sans être ostentatoire, des règles du rituel islamique et des traditions ancestrales.

Une expansion difficile à maîtriser

Oui nous disions que tout allait vite aujourd'hui. C'est vrai si nous songeons combien en trente ans tout a évolué. L'accroissement de la population de 60 000 à 110 000 concomitant avec celui des ressources dues aux implications du développement touristique et des économies des émigrés auront été les grands instigateurs d'un changement profond de l'île et de ses paysages du fait d'un boom extravagant des constructions avant tout des privés et des Sociétés.

Il faut se réjouir qu'une progression très forte des ressources ait apporté le bien-être et souvent même une grande aisance, mais on ne développe pas impunément un territoire d'aussi modeste ampleur (514 km²) sans qu'il y ait des contraintes résultant du souci de sauvegarder ce que l'on croit devoir rester intouchable. Toute la côte Nord-est des belles plages n'est plus qu'une succession d'hôtels qui se veulent les uns plus beaux que les autres, plus verdoyants et plus accueillants, 24 000 lits sont déjà en service, en trente ans et les plans se poursuivent puisqu'il est dit que l'on ne se limiterait seulement qu'à 28 000 lits peut-être!

Partout ont été établies des routes plus larges, plus droites ou nouvelles, des lignes électriques grandes et petites comme une inacceptable toile d'araignée, des éclairages extérieurs jugés indispensables et partout des milliers et milliers de

maisons nouvelles, tant dans les localités que dans les campagnes, rivalisant de taille, de style, de goûts divers, en harmonie avec la tradition architecturale ou lui faisant injure, objets de prestige dans bien des cas, constructions ayant aussi contribué à la destruction de "tabias" centenaires (levées de terre surmontées de cactées ou d'agaves) détruites et sacrifiées pour ériger de vastes murs d'enceintes, supposés être des symboles d'opulence.

Ce qui frappe en arrivant c'est surtout un aéroport immense, digne des foules touristiques que l'on est désireux de recevoir, mais nécessaire aussi à un arrière -pays sur le continent d'où viennent ces dix milliers de migrants travaillant en Europe qui sont heureux de partir et revenir chaque année en vacances au pays grâce aux facilités des lignes aériennes directes.

Tout cela a été réalisé avec la meilleure bonne volonté, mais évidemment au prix de quelques sacrifices matériels ou idéologiques, (telle la modestie dans l'aisance), tous aspects que l'on regrette aujourd'hui mais que l'on aura oublié ou que l'on voudra ignorer demain.

Un Djerba nouveau s'épanouit socialement et culturellement, c'était inéluctable. Ce succès économique a retenti en premier lieu sur l'éducation et propulse toute la jeunesse vers des avens meilleurs dont personne ne doute, mais dont les assises peuvent dans l'avenir se révéler fragiles.

Il faut dire qu'une part majeure des ressources économiques de l'Île vient maintenant des revenus et des retraites que génèrent en Europe (en France en particulier) ces milliers de Djerbiens soit salariés soit de plus en plus, petits et grands commerçants, se donnant une peine insigne pour pouvoir nourrir, habiller, loger, éduquer ceux qui sont restés dans l'Île, en majorité la famille directe et non plus la famille élargie comme il y a peu. Certes le Tourisme apporte, outre ses retombées sur le commerce local grand et petit voué à la clientèle des hôtels, un pactole considérable dont bénéficient également, dans les activités subalternes, quantité de personnes ayant leur familles vivant hors de l'île.

Quelques activités industrielles ou artisanales très actives non rattachées au tourisme, de tissage notamment, constituent la preuve qu'une industrialisation peut

réussir et que des activités de services vont pouvoir encore se développer. Il n'est que l'agriculture qui, inconsciemment pourtant, entretient, maintient ou renouvelle gratuitement (comme si elle était ainsi un mécène), le paysage qui fait pour beaucoup le charme de l'île, agriculture qui stagne ou dépérit, car sans eau d'irrigation supplémentaire nécessaire pour des cultures rémunératrices, les facultés de développement sont nulles. En outre si nous considérons la médiocre rentabilité actuelle du patrimoine arbre et sol existants, l'intérêt pour une activité agricole strictement traditionnelle reste marginal, parfois même de seul prestige. En effet le revenu global de l'agriculture auquel pourrait être agrégé celui toujours déclinant des activités de pêches proprement locales ne doit pas représenter, bonnes et mauvaises années confondues, plus de 3 à 4 % de l'ensemble des ressources des habitants de l'île.

Une "confidente" de l'île.

Peut-être remarquerez-vous au cours de votre lecture ou par l'observation plus attentive des photographies, le souci que la rédaction a pu avoir de mettre l'accent, avec modération et bien des scrupules, sur nombre de problèmes anciens ou récents qui concernent fondamentalement l'avenir de l'île, qu'ils soient en voie d'être reconnus et résolus ou à peine perçus par une minorité.

De fait on peut être surpris qu'avec toutes ces intelligences brillantes dont indéniablement l'île a toujours pu se prévaloir, il eu fallut attendre 1976 pour qu'un groupe de personnalités locales aux quelles se sont joints quelques étrangers admirateurs inconditionnels des beautés de l'île, créent une Association officielle conçue comme un cercle de réflexion et de suggestion, ayant à coeur de mettre l'accent d'une façon impartiale, mais très motivée, sur pratiquement l'ensemble des préoccupations de l'île, puisque, dans un si petit cosmos, tout se tient et tout interfère. C'est ainsi qu'a pris naissance: l'ASSOCIATION pour la SAUVEGARDE de L'ILE de DJERBA" (AS.S.I.DJE.).

Nous ne pouvons mieux exprimer l'esprit dans lequel cette Association se veut d'agir qu'en parlant ici de "confidente de l'île", sous entendu "confidente" du simple citoyen cherchant à rendre compréhensibles ses problèmes déjà partagés (encore que pas toujours clairement perçus) par nombre de concitoyens, mais tout autant "confidente" de ceux qui ont la charge ou les responsabilités effectives des décisions et d'agir au niveau tant privé que de la communauté et donc en dernier lieu sont les responsables de l'Administration

Nul besoin de dire que limiter son rôle à celui de "confident" sans être également un interlocuteur compréhensif, mais lucide, également témoin et interprète des soucis et problèmes exposés, ne conduirait pas à une efficacité bien évidente.

Près de vingt ans d'activité et d'expérience permettent de se faire aujourd'hui une idée du travail accompli, entrepris, et toujours en vue par cette Association. Le rôle qu'a pu s'assigner celle-ci n'a sans conteste pas été facile au début, tant faire trébucher les faibles est parfois un jeu pour les puissants, mais vient toujours un temps où la notoriété due à la constance dans l'effort, l'absolu désintéressement matériel, la sincérité, la rectitude dans les intentions, et avant tout un jugement objectif, sont reconnus, récompensant de leurs peines tous ceux qui participent et persévèrent dans un effort à la fois indispensable et nécessaire.

Il est inutile d'épiloguer ici longuement sur des retards pris de toute part pour faire face à ce qui demain se révélera une négligence impardonnable, une inattention contestable ou encore une imprévoyance fatale, mais soyons simplement conscients que par l'existence de l'Association, prévaut, même si c'était dans une modeste mesure, une faculté de sensibiliser ceux qui ont de par leur hautes responsabilités, la charge et le désir, de voir loin, ou simplement de bien comprendre un problème qui, par sa nature complexe, ou, au contraire, qualifiée de secondaire, échappe aujourd'hui encore à leur entendement.

Confidence oblige...: dans l'ensemble des textes nous ne mentionnerons jamais l'AS.S.I.DJE., ce serait superfétatoire, mais elle aura la faculté au chapitre 8 de s'exprimer dans les termes qu'elle jugera utile pour sa mission en faveur de DJERBA.

2

A L'ECOUTE DU TEMPS

DJERBA au long de la Grande Histoire.

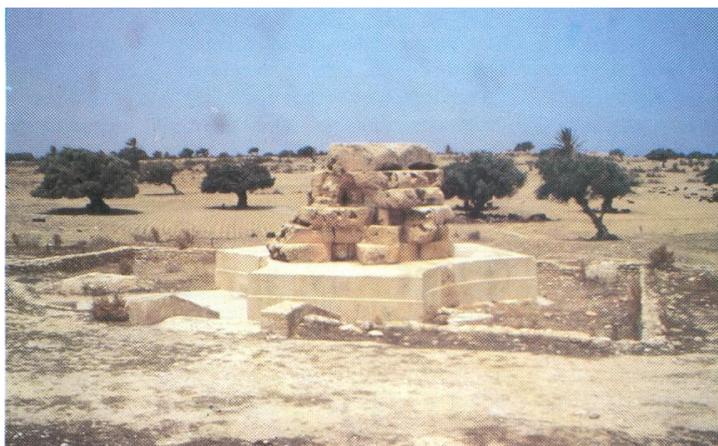
Il était inéluctable que Djerba, se situant bien en vue sur le rivage Sud de la Méditerranée, joue le rôle de gîte d'étape pour les navigateurs anciens ayant pratiqué

sur de longs itinéraires le cabotage au vu des côtes. Les belles plages de Djerba offraient un échouage facile et les quelques anses bien abritées, devaient inciter à des relais, et ce d'autant plus que les populations, sûrement déjà sédentaires et par là plus ouvertes, devaient faciliter le ravitaillement en eau et dans le même temps s'initier aux activités commerciales qui ne demandaient qu'à se diversifier au fil des ans.

Les Phéniciens paraissent être les premiers dont l'histoire porte témoignage à s'être aventurés par mer dans ces parages mais aussi au-delà. Leurs incursions remontent sûrement loin dans le second millénaire av. J.C, puisque la fondation de leur comptoir le plus éloigné dans l'Ouest de la Méditerranée, CADIX en ESPAGNE, est attestée dès 1110 av. 1.C. alors qu' UTIQUE à l'extrême Nord-est de notre pays date sa fondation de 1101 av. 1.C. ce qui représente malgré tout trois siècles avant la fondation, aujourd'hui admise, de CARTHAGE la phénicienne en 814 av. 1.C..

La visite des Grecs et leur présence fréquente, avant ou après le premier millénaire av. 1.C, sur les rives Sud de la Méditerranée, à l'Ouest de la CYRENAÏQUE, n'est pas témoignée expressément par des sources historiques, mais se conçoit aisément lorsque l'on songe à ces permanentes rivalités entre ces deux grands peuples de négociants, les Grecs et les Phéniciens, pour la suprématie commerciale notamment sur le rivage Sud de la Méditerranée. Celle-ci devait s'exprimer clairement par une- implantation coloniale des Grecs en CYRENAÏQUE; mais aussi par leur mise en échec plus à l'Ouest par les Phéniciens, en fait Carthaginois, désireux de dominer les routes vers l'intérieur de l'AFRIQUE, initiées ou débouchant dans le golfe de la petite

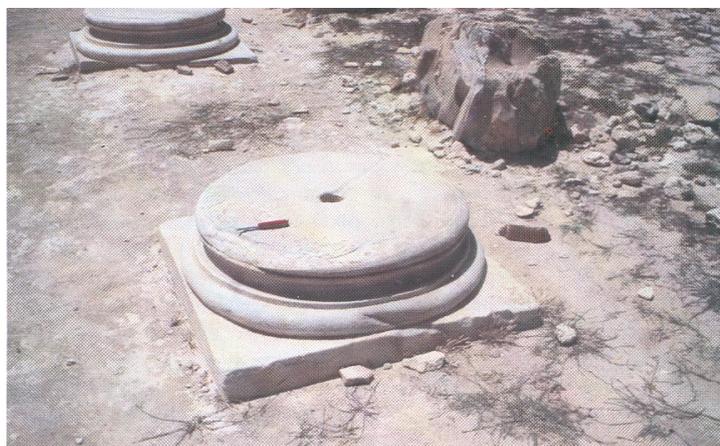
1.- Monument supposé funéraire du site dit de BORGOU à deux km. de MIDOUN, au nord de la route vers HOUMT-SOUK, au voisinage des ruines de l'antique PHOAR. Ce vestige dont le socle vient d'être consolidé serait le plus ancien monument de Djerba remontant aux périodes numides et donc peut-être conçu à une période antérieure aux influences des techniques romaines et peut-être même carthaginoises.



2.- Au centre du champ de ruine de l'antique MENINX en bord de mer à l'est d'EL KANTARA le visiteur peut encore in situ, admirer ce vestige d'un architrave monumental de l'époque romaine. Apparemment c'est la qualité du marbre qui a sauvé la finesse des sculptures d'un tracé très classique.



3. Sur le même lieu et à quelques mètres du précédent subsistent apparemment encore sur leurs soubassements d'origine deux pieds de colonnes dont les plinthes, scoties et tores, sont à peine affectées par près de deux mille ans d'agressions diverses. Ces vestiges permettent d'imaginer l'importance des réalisations architecturales de ces cités antiques et donc des ressources économiques considérables dont elles disposaient. MENINX a dû servir durant des siècles de carrière de matériaux de construction.



SYRTE de TRIPOLI à GABES et plus particulièrement aboutissant à DJERBA et en premier lieu à ce grand comptoir commercial que fut MENINX de fondation phénicienne.

Mais naturellement, que les Grecs aient eu dès les temps reculés, une fort bonne connaissance des lieux se déduirait de l'usage qu'au huitième siècle av.J.C. HOMERE, ou les aèdes qui en tiennent lieu, ont pu faire du nom des LOTOPHAGES, puisque c'est chez eux dans l'ODYSSÉE au chant IX qu'il fait échouer ULYSSE et ses compagnons lors de leur épique retour à l'issue de la destruction de TROIE vers 1185 av. J.C.. Ce serait là bien une preuve entre autres d'une connaissance directe des lieux, puisque le nom de cette peuplade se retrouve

intact au onzième rang de la liste que quatre siècles plus tard, vers 445 av.J.C., HERODOTE donne dans sa description des populations libyques dont l'image paraît très fruste. Ces populations occupaient les territoires que nous désignons plus communément Afrique du Nord et en ces temps anciens plus généralement appelés LIBYE.

Dans L'orbite de CARTHAGE

Avec l'installation formelle des Phéniciens à CARTHAGE, l'île de DJERBA, même si aucun texte historique n'en fait mention, a dû tomber sinon sous la coupe directe de l'autorité carthaginoise du moins entrer très tôt dans sa sphère d'influence et bénéficier dès lors de toutes les novations tant agricoles que techniques que cette présence a apportées et dont l'influence civilisatrice a été immense, en raison même du dynamisme agricole, commercial et maritime dont les Carthaginois ont fait montre tout au long de leur suprématie. Ce que l'archéologie montre bien c'est que l'île, au cours de la seconde moitié du premier millénaire av. J.C., par son génie propre et celui insufflé par ses protecteurs, connaît un développement remarquable, attesté par l'existence depuis lors de localités importantes pas seulement côtières, telles que TIPASA, HARRIBUS, MENINX, GIRBA, PHOAR (BOURGOU) et dont les consonances phéniciennes pour certaines, accèdent à une prééminence de CARTHAGE. La situation économique vers 450 av.J.C. ne pouvait être mieux synthétisée que par la plus ancienne et brève description qu'en donne le géographe itinérant désigné par l'histoire SOUS le pseudonyme de PSEUDO-SYLAX

"On y fait beaucoup d'huile qu'on tire de l'olivier sauvage, l'île produit beaucoup de fruits, de blé et d'orge, la terre en est fertile".

Le commentaire pêche peut-être par un excès de lyrisme car il eut fallu ajouter peut-être qu'il s'agissait ainsi "des années de bonnes pluies", le climat ne semblant pas, du moins au cours de ces deux derniers millénaires, avoir significativement évolué, selon les sources historiques.

Durant toute la période qui va jusqu'au démantèlement de la puissance de la CARTHAGE punique en 146 av. J.C. par les Romains, l'île n'est pas l'objet d'évocations quant à son implication dans l'histoire assez tumultueuse des royaumes

Berbères en fréquentes inimitiés avec CARTHAGE, sa situation excentrée par rapport aux centres de commandement de ces deux rivaux, son insularité d'autre part, créant un accès facile par mer depuis CARTHAGE, semble avoir favorisé son développement économique hors des péripéties d'alors. Il n'est jusqu'au nom de l'île qui ne soit sujet à hypothèse, celui du grand centre maritime de MENINX semblant avoir imprimé son nom à l'île pendant des siècles.

Un simple coup d'œil sur une carte montre l'intérêt que l'île aura représenté comme relais maritime sur la route de l'Est vers l'EGYPTE et le MOYEN-ORIENT et son intégration dans un réseau défensif de CARTHAGE semble tout aussi évidente. CARTHAGE aura aussi été l'instigatrice d'une activité spécifiquement phénicienne, voire de monopole, qu'était la collecte des .murex et l'extraction de la pourpre, ces mollusques étant abondants sur tous les hauts-fonds qui cernent l'île. La présence sûrement très anciennement reconnue des gisements d'argiles des collines de GUELLALA, aptes à la poterie, aura eu la double implication de permettre l'exportation d'un produit manufacturé, la poterie, dont la fabrication s'est poursuivie jusqu'à nos jours, mais aura déterminé des activités exportatrices d'huile d'olive et, nous ne saurions le réfuter, peut-être de vins capiteux. La vigne encore prolifique sous cette latitude atteignait ici pratiquement sa limite méridionale de culture rémunératrice.

La carte nous montre aussi que Djerba voisinait avec des oasis, centres de repli des populations antérieurement habitant un Sahara verdoyant et qui, situées en limite du GRAND ERG ORIENTAL, prolongées par les oasis du FEZZAN, auront été très tôt le cheminement obligé d'un trafic d'abord peut-être modeste, mais qui avec la généralisation de l'usage du dromadaire adopté du Moyen-Orient, deviendra une activité commerciale de troc croissante. Celle-ci s'est poursuivie du reste sans discontinuer au long de ces deux derniers millénaires pour s'éteindre doucement au cours de notre siècle. Dès l'antiquité donc s'était accru l'intérêt économique et stratégique de l'île en tant qu'un des terminaux du commerce transsaharien très florissant au moyen âge du fait surtout du trafic de l'or du SOUDAN. Puisqu'en ce

11^{ème} siècle le célèbre EL BAKRI écrivait à propos de DJERBA: " on y trouve de l'or en quantité".

Ce n'est pas sans raison évidemment que, dès la première guerre punique, ROME jugea devoir atteindre son adversaire carthaginois sur un de ses flancs sensibles en envoyant, en 253 av. J.C., une escadre commandée par C.Servilius CAEPIO et Simpronius BLAESUS qui, enlisée dans les hauts-fonds du Sud-est de l'île et remise à flot à grand peine, s'en retourna sans atteindre son but, aventure première d'une série historique longue en échecs similaires.

ROME récidive lors de la seconde guerre punique en 217 Av. J.C. en envoyant une escadre sous le commandement du Consul C. GEMINUS qui derechef, revint dans des conditions analogues. mission non accomplie, vu les dangers conjoints, des insulaires cette fois prévenus, mais bien plus des funestes hauts-fonds marins, contrariant l'accessibilité à l'eau douce. sur la terre ferme.

Rappelons que, modestes certes quelques puits d'eau douce proches du rivage au Nord-est de l'île auront représenté pour les marins une solution vitale pour leurs aiguades. problèmes toujours impérieux au long cours et cette circonstance aura joué souvent un rôle déterminant, comme l'histoire le montrera fréquemment avec des envahisseurs peu assurés ou avisés de leur ressources en eau.

Mais il fut aussi au cours de ces siècles des visiteurs bien accueillis et qui jouèrent ensuite un grand rôle économique dans l'île. si l'on suit la tradition selon laquelle le peuplement hébreux très spécifique de DJERBA trouverait son origine dans la venue d'une colonie de réfugiés juifs fuyant la désolation résultant de l'intervention de NABUCHODONOSOR II ayant détruit. le royaume de JUDA, mais surtout le Temple de JERUSALEM en 585 Av. J.C.. Ces juifs devaient s'établir dans L'île en deux communautés à peine agrégées dans la partie Nord. Ce noyau ethnique, dont nous avons déjà fait mention, ne s'est jamais intégré socialement ou culturellement au milieu ambiant successivement païen, chrétien puis musulman et aura apporté et élaboré un savoir de techniques artisanales spécifiques. Il aura sûrement aussi contribué à des relations commerciales efficaces avec les coreligionnaires participant de la Diaspora juive en Méditerranée.

L'histoire retiendra aussi, en témoignage du cadre de vie plaisant mais tout autant paisible au sein des populations autochtones, le fait, que sollicités de retourner en Terre Sainte lorsque CYRUS le GRAND vers 540 av. J.C. mit fin à la captivité des juifs à BABYLONE ou à leur exode ailleurs, les Juifs de l'île déclinèrent semble-t-il unanimement cette faveur de retour. Aujourd'hui une synagogue rénovée, de proportions modestes, demeure sur le lieu isolé ou fut érigé un sanctuaire qui passe pour être le second dans l'échelle des dévotions juives et, à ce titre, reste l'objet de pèlerinages chaque printemps très fréquentés de Juifs du monde entier en raison d'un accès facile..

Pour rester encore un instant dans la nuit des temps et celui du mythe; tout en faisant l'impasse sur le récit d'Ulysse chez les Lotophages (voir ci-après "La richesse des témoignages: Homère), rappelons deux sujets de la même veine et ayant eu des prolongements récents sur les notions de la géographie et de l'histoire de l'île. HERODOTE mentionnait à la suite des Lotophages une tribu analogue Libyque : "les Machlyes qui s'étendent jusqu'à un grand fleuve appelé Triton; ce fleuve se jette dans un grand lac, le lac Trinotis, où il y a une île qui a le nom Phla". Au chapitre suivant il ne peut s'empêcher de rappeler que c'est là que Jason et les Argonautes devaient, entraînés par les vents, s'échouer (eux aussi!) sur les hauts-fonds de sable et d'algues et repartir de justesse grâce à l'aide du Dieu marin Triton qui leur montra les issues du lac, après qu'ils lui aient consacré un trépied de bronze.

Des exégèses, au cours du siècle dernier, ont voulu voir dans le lac Tritonis le grand lac salé aujourd'hui dés séché des chotts tunisiens, susceptibles d'avoir été en communication avec la mer par un déversoir en des temps préhistoriques. Passons sur les tonnes de papier qui furent consommées à partir de 1863 et jusqu'en 1930 du fait de la thèse: "De TRITONIDE LACU" par laquelle s'était accréditée l'idée, défendue par de nombreux et ardents protagonistes, de relier le golfe des Syrtes aux soi-disant dépressions très vastes des Chotts nord sahariens et de créer ainsi une immense mer intérieure au Nord du Sahara, appelée dès lors à bouleverser toutes les données climatiques, géopolitiques et économiques de l'Afrique du Nord!

Il fallut la présence d'esprit des plus hautes Autorités Françaises pour ramener ce projet fumeux, en raison même d'erreurs topographiques, à son point de départ historique. GSELL le plus grand historien de l'Afrique du Nord, avec la modestie qui lui était habituelle, devait suggérer que le Tritonis semblait bien correspondre à la Mer intérieure de Bougrara au Sud de l'île de DJERBA et que l'île PHLA devait bien désigner l'île de DJERBA, face au promontoire occupé selon HÉRÔDOTE par les LOTOPHAGES. L'histoire en restera là: DJERBA était bien habitée par les LOTOPHAGES et cernée de hauts-fonds marins périlleux pour tout navigateur, sachant aussi que c'est dans ce golfe de la petite Syrte que se rencontrent les plus fortes marées de la Méditerranée,

La période "punique de Djerba" mérite de rentrer dans l'histoire comme celle d'une sédentarisation des ethnies qui l'occupèrent, à base surtout de populations brachycéphales encore aujourd'hui grandement présentes, (peuplement berbère), d'une période de diversification agricole, par l'arboriculture et vraisemblablement de l'initiation de l'irrigation, avec les eaux souterraines, d'extension de l'habitat sur toute l'île, du développement conjoint des activités de pêche et de l'introduction d'activités artisanales directement complémentaires ou liées aux ressources de l'île. Tout excédent de production aura stimulé les initiatives commerciales que la mer, dès une haute époque, devait permettre au moins avec les deux peuples marins et commerçants Grecs et Phéniciens puis Carthaginois seuls. Au cours de cette période encore fruste sûrement tout était cependant en germe de ce qui devait plus tard constituer la marque typique de DJERBA: son ambiance industrielle dans un cadre bucolique, son ouverture vers le grand large marin au Nord, et au Sud vers l'immensité saharienne demeurée longtemps mystérieuse car inexplorée.

Sous la férule romaine

Contrairement à ce que l'on pouvait supposer, l'instauration de la suprématie de ROME dès la destruction de la CARTHAGE punique en 146 Av. J.C ne devait pas se traduire par des bouleversements douloureux dans l'île, car si l'histoire locale reste muette à ce sujet, l'aspect connu de la progression de ROME dans sa sphère d'influence nord-africaine accrédi-terait qu'elle fut très progressive, relayant lentement

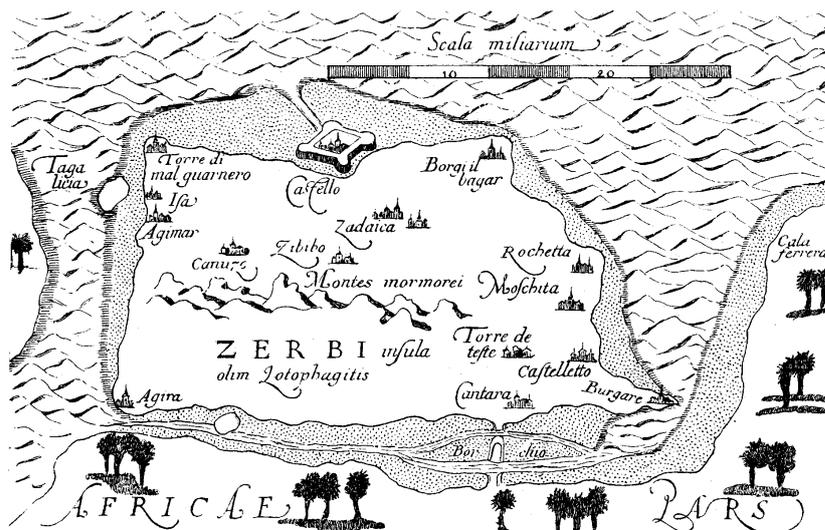
l'autorité déclinante des royaumes berbères auxquels, peut-être, Djerba avait été, après la fin de CARTHAGE, intégrée ou desquels pour le moins elle restait peu ou prou tributaire.

Dès avant le premier millénaire l'influence de ROME se fait plus formelle et la paix romaine existant, le développement économique se poursuivant, les richesses s'accumulent. Les localités de DJERBA, MENINX en tête, se parent d'impressionnants bâtiments publics, à l'image de tous les grands Municipales de l'Empire. En témoignent les ruines qui ont livré de nombreuses statues et reliques. Si aujourd'hui le site de MENINX paraît bien désert, n'était encore quelques chapiteaux impressionnants de taille, c'est qu'il servit pendant des siècles de carrière vu la multitude de marbres de toutes couleurs et origines qui s'y trouvaient, tout comme des diverses colonnes en granit qui tronçonnées ont servi de meules providentielles dans l'équipement des moulins à huile et à grain de DJERBA. Si le site très vaste est resté désert, semble-t-il, des explorations importantes restent encore en vue pour les archéologues. L'opulente oligarchie commerçante s'était aussi construite, en divers lieux, des villas comme dans tout le reste de la Province d'Afrique où les mosaïques polychromes souvent retrouvées sont un des aspects les plus parlants du raffinement des demeures d'alors.

Profitant de ces siècles de paix, l'hégémonie de l'île s'est étendue aux régions avoisinantes du continent par le développement surtout de l'oléiculture dont Zita fut le centre, tout comme de nos jours l'est à nouveau ZARZIS.

Si dans le passé l'insularité avait pu passer pour un privilège de la nature, la paix romaine devait encourager la construction impressionnante, car authentique "travail de romain", d'une chaussée pont en pierre reliant le continent à l'île sur plus de six kilomètres de longueur. Il fallait que le trafic soit considérable pour justifier la création d'un ouvrage qui subsista en usage durant près d'un millénaire et demi et qui devait finir par une destruction partielle en 1480 et un abandon que justifiait l'insécurité en autorisant l'île de bénéficier de son insularité retrouvée.

4.- Carte de DJERBA par ORTELIUS (J 570) géographe flamand ayant publié à Anvers le premier Atlas général. L'original mesure 15 cm sur 11 cm. C'est apparemment la plus ancienne carte à proprement géographique de Djerba dont on puisse faire mention et qui résulta de la célébrité soudaine acquise par l'île lors du désastre militaire chrétien de 1560. En fait il s'agit à l'évidence d'une extrapolation de L'Estampe 6- datant de 1560 (ref :ch.Monchicourt)



C'est durant cette période faste de ROME que devait s'ouvrir en grand le commerce avec l'intérieur de l'Afrique et fonder pour des siècles une activité lucrative dont DJERBA et TRIPOLI devaient, tour à tour, se disputer le débouché vers les marchés méditerranéens de ces produits vraiment exotiques: les esclaves, l'ivoire, les peaux et plumes rares, les animaux sauvages dont les cirques faisaient grande consommation et surtout l'or recherché avant tout vu l'amenuisement des ressources antiques.

La fortune de l'île ne se limita pas seulement à son bien être matériel, mais en cela sur le même plan que d'autres illustres cités de l'Afrique romaine, se trouva participer aux honneurs de la vie publique de l'Empire puisque deux de ses citoyens, originaires de GIRBA, furent portés à la magistrature suprême: l'Empereur Vibius GALLUS et son fils Volusianus, encore que pour un règne éphémère en 252 et 253 ap.J.C., mêlés qu'ils ont été à la tourmente des premières guerres contre les GOTHES en zone danubienne qui furent si funestes pour les Romains.

DJERBA participa, comme toute la Province d'Afrique, à la propagation du christianisme et parmi les premières mentions également du nom de "GIRBA" figure celui du nom d'un évêque participant au premier concile d'Afrique en 255 ap.J.C..

Dès cette époque le nom de GIRBA semble s'accréditer pour l'île et le restera jusqu'à nos jours avec de modestes altérations selon les langues et les usages.

Les sources écrites disparaissent avec le Bas Empire, période troublée s'il en est, par les luttes déjà religieuses et nul témoin ne relate les événements de la période vandale de plus d'un siècle (425-535) à laquelle l'île ne pouvait échapper vu son ancienne notoriété de richesse qui aura sûrement subie un sérieux accroc avec des occupants ou dominateurs par ailleurs si peu concernés par le développement économique.

La période byzantine qui suivit (535-665) est tout aussi muette quant à Djerba et, si l'on songe à ces périodes entrées dans l'histoire avec le récit d'un déclin économique à peine contrarié vu la permanence des luttes contre l'agressivité de tribus nomades de territoires non contrôlés par Byzance, on n'a pas de peine à imaginer que l'île aura vu alors le déclin majeur puis la ruine des grandes cités maritimes florissantes jadis: Méninx, Harribus, Tipasa, tout autant que la contemporaine et continentale Gigthis dont plus personne ne fait mention n'était aujourd'hui la rémanence de ruines imposantes et d'inscriptions glorieuses qui jurent dans cette désolation.

La grande Période Islamique

Avec la conquête arabe du Maghreb et spécifiquement celle de Djerba en 665 (43 Hégire) par un compagnon du Prophète: Ruwayfa ibn Thâbit et donc l'avènement de l'Islam, Djerba entre pour plus d'un millénaire dans une époque de fortunes diverses et d'instabilités chroniques. Involontairement projetée d'abord au centre de rivalités dynastiques s'appuyant tour à tour sur des schismes majeurs de l'Islam, Djerba ne pouvait échapper à une longue confrontation entre les puissances chrétiennes dominantes alors en Méditerranée, l'Aragon, la Catalogne, l'Espagne ensuite et l'Islam pour la domination de la mer Méditerranée occidentale et centrale grâce à la possession des îles et des principaux points d'appui maritimes de l'Afrique du Nord de Ceuta à Tripoli (dite de Berbérie).

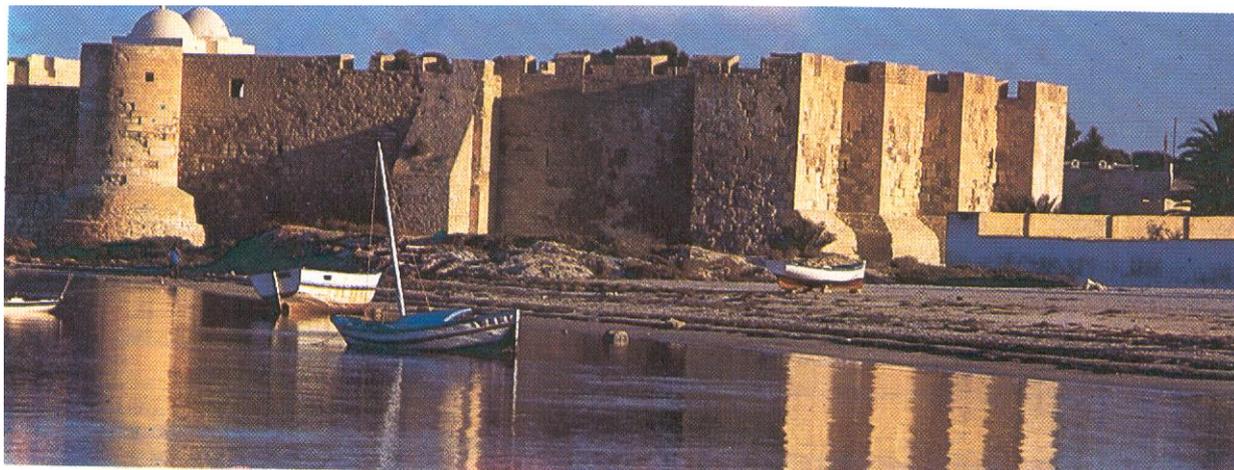
La Puissance Turque, à peine tenue en échec par la défaite de Lépante en 1567, devait par sa percée jusqu'au delà d'Oran mettre un terme, pour près de trois siècles, aux visées expansionnistes de l'Espagne, voire de l'Europe en Afrique du Nord, et le plus remarquable devait être le rôle majeur dévolu souvent à ce petit peuple de Djerba courageux et entreprenant qui devait toujours revendiquer l'initiative de sa propre protection ou de sa libération en provoquant par l'â d'étonnants renversements de situation dans la Géopolitique des puissances majeures de ces siècles.

La disparition du Christianisme du moins à Djerba semble s'être déroulée très vite en raison même peut-être du libéralisme et de la tolérance de l'Islam mais aussi d'un cadre psychologique où a dû s'accréditer rapidement la vision d'un avenir économique retrouvé grâce aux dimensions géographiques nouvelles issues de la conquête arabe créant une unité politique des Pyrénées à la Perse: Djerba pourrait à nouveau être promue à se mouvoir dans un espace économique élargi et peut-être renaître de ses cendres!

Au cours de cette période le rôle de la langue berbère fut par là même magnifié, les écrits tant laïques que religieux, il est dit ayant été en majorité conçus dans cette langue écrite en caractères arabes, Les lettrés ayant été ainsi libérés de la prééminence antérieure du latin tout en privilégiant l'arabe comme langue étrangère.

Nul doute que le Kharidjisme a définitivement marqué de son empreinte le rigorisme moral des habitants de l'île mais a aussi stimulé les profondes aspirations des populations à l'indépendance dans un esprit de défense démocratique de leurs acquis sociaux et culturels spécifiques. Ces populations ne sortiront plus jamais dès lors d'une détermination irrépessible de secouer le joug des conquérants ou de leurs dogmes d'où qu'ils viennent.

Cette volonté ou cette obstination devait sans fin être mise à l'épreuve si l'on considère la somme d'événements historiques vécus par l'île dont parfois les seuls titres suffiraient à en attester la permanence, aussi pouvons nous les résumer ainsi avec une numérotation arbitraire:



5.-Les façades Ouest et Sud, après les récentes rénovations qui ont duré plus de vingt ans, du Bordj El Kébir. aujourd'hui Bordj Ghazi Mustapha du nom du restaurateur, qui en 1560 fut chargé de la transformation finale de cet imposant ouvrage défensif lequel heureusement ne fut plus impliqué dans les hauts faits des rivalités des puissances chrétienne, en lutte contre l'hégémonie turque des rive sud Méditerranée.

1. de 868 (254 H) à 895 (281 H) dissidence d'une partie de DJERBA contre l'autorité des Rostémides du Royaume de TAHERT.
2. lors de la conquête de TAHERT par les Fatimides DJERBA accueille des fugitifs de T AHERT du fait même de son opposition certaine aux Fatimides.
3. les Fatimides, en nouveaux souverains shiites de l'Ifriquia (approximativement la Tunisie) en 909, rendent également tributaires les Djerbiens mais seulement à la suite d'une opération maritime d'envergure en 923 (311 H).
4. l'île est à nouveau "libérée" par un kharédjite impénitent Abu Yazid (Nakkarite) en 942 (331 H) mais reconquise par le troisième calife Fatimide El Mansour.
5. un épisode mal connu relaté par Ibn Idhari fait état d'une conquête inopinée par le Roi de Sicile qui fit de nombreux prisonniers en 1038 (430H), opération réitérée en 1039 (431H).

6. en 1047 (439 H) nouvelle révolte Nakkarite et envoi d'une flotte par le Ziride El Moïz. Les Fatimides ayant conquis l'EGYPTE en 969 s'établirent au Caire et confièrent la régence de l'Afrique aux Zirides qui n'eurent des démêlés avec Djerba que lorsque le célèbre AL Moïz eut à réprimer cette révolte en 1047 (439 H).
7. en 1062 (454 H) à la mort d'El Moïz les Djerbiens deviennent pirates à grande échelle et c'est Tamim, son Fils, qui réprima ces excès.
8. en 1109 (499 H) nouveau soulèvement de Djerba que ne put réprimer Tamim malgré une flotte importante et des troupes nombreuses. Il fallut attendre 1116 (510 H) pour qu'une armée et flotte considérable de Yahya, fils de Tamim, incitent les Djerbiens à renoncer à nouveau à la piraterie.
9. en 1116 une nouvelle flotte d'Ali ibn Yahya fut nécessaire pour imposer la paix sur mer et sur terre et surtout mettre un terme à la piraterie.
10. mais vers 1121 (514 H) Djerba a de nouveaux démêlés et se soumet au prince AL Aziz ibn Mansour qui impose son autorité directe par l'envoi d'une flotte, (au dire du seul Ibn Khaldoun).



6.- Estampe de Djerba {44cm. sur 30cm) attribuée au cosmographe piémontais Gastaldi exécutée en juin 1560 alors que le désastre maritime infligé par les Turcs aux coalisés chrétiens est consommé, mais que la reddition des 5000 chrétiens assiégés dans le Fort n'aura lieu que le 31,juiffet 1560. {ref: Ch. Monchicourt).

11. en 1135 (529H) Roger II de Sicile après avoir occupé de nombreuses localités de la côte ifriqienne s'empare également de Djerba, y subjuge la population, massacre à son gré et transfère en esclavage en Sicile nombre des habitants. Les Siciliens imposent leur présence jusqu'en 1153 (548H) où a lieu un soulèvement général des Djerbiens. Les Siciliens reviennent en force, reconquièrent Djerba la même année. Elle ne fut "libérée" que par le nouveau pouvoir Almohade en Tunisie en 1160.

12. en 1220 l'Empereur Frédéric II de Hohenstaufen, crût calmer les soulèvements musulmans en Sicile en traquant les responsables ou inspireurs installés à Djerba par une expédition punitive dans l'île, affaire restée obscure vu son échec.

13. En 1282 Pierre III roi d'Aragon, déjà suzerain de Majorque, monte une armada pour assujettir à ses vues financières et peut-être territoriales, les monarques de TUNIS et de BOUGIE. II débarque à COLLO, non loin de BOUGIE, mais ses conspirateurs locaux ayant été neutralisés, reste indécis. Opportunément en Sicile les "Vêpres Siciliennes" qui viennent d'éliminer la domination des Angevins font

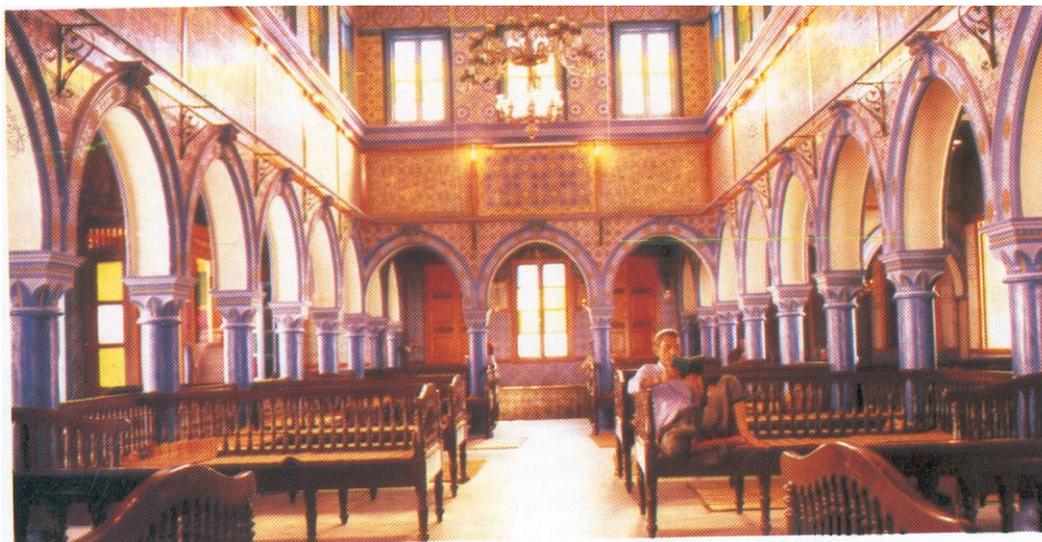
basculer le pouvoir vers les Hohenstaufen dont l'épouse de Pierre III est la légitime Prétendante. Pierre III quitte Colla et entre à Palerme en protecteur et Souverain. Ne voulant moins que jamais renoncer à ses visées sur l'Afrique, il charge son Amiral Roger de Lauria de conquérir les îles de DJERBA et des KERKENNAH en 1284 et 1285 et d'en assumer en tant que fief personnel et vassal, la possession.

14. dès lors DJERBA sous un régime implacable, paya pour les autres, d'abord conquise dans le sang, les opposants sont par milliers transférés en Sicile à titre d'esclaves, et ces exactions s'étendirent même sur le continent venu à la rescousse. Totalement jugulée, DJERBA resta sous le joug des héritiers successifs de Roger de Lauria jusqu'en 1333, grâce aussi à la complicité de clans locaux. Certes trois successions d'héritiers devaient dès 1305 donner lieu à des soulèvements et trois expéditions depuis la Sicile dont deux se terminèrent par des désastres complets infligés par les Djerbiens aux Sicilo-Aragonais, et seule la troisième put à nouveau imposer en 1308 la loi aragonaise vu la poigne et les astuces de Raymond Montaner qui sût se concilier des clans locaux. Ce dernier abandonnait son titre de Gouverneur trois ans plus tard.

En 1333 une insurrection générale des possessions africaines des Aragornais-Siciliens décida de la fin de l'occupation chrétienne, mais dès 1337 elle consacrait aussi l'assujettissement de Djerba à la Dynastie Hafside mais dont deux gouverneurs successifs devaient se rebeller contre le pouvoir central. Durant toute cette période les éternels deux groupes opposés de l'île devaient ajouter par leurs rivalités permanentes au désordre.

15. en 1432 le Roi Alphonse V d'Aragon entend faire valoir ses droits sur le Royaume de Naples et simule une action sur Djerba, qu'il conquière après avoir livré bataille avec succès contre le Sultan Abou Farès de Tunis accouru au secours.

Payant une fois de plus tribut aux Aragornais l'île se libère quelques années plus tard et retrouve le



7.- La Synagogue de la Ghriba à Er-Riadh (Anc. Hara Séghira) hors affluence. Ce bâtiment a été construit au début du siècle et à ce titre utilise les modes et techniques d'alors concernant les édifices religieux tant musulmans que chrétiens -Cet édifice abrite des documents anciens notamment des Thora. La communauté juive de Djerba est connue pour avoir conservé un des plus anciens rituels religieux qui imprègne toute la vie locale de la communauté.

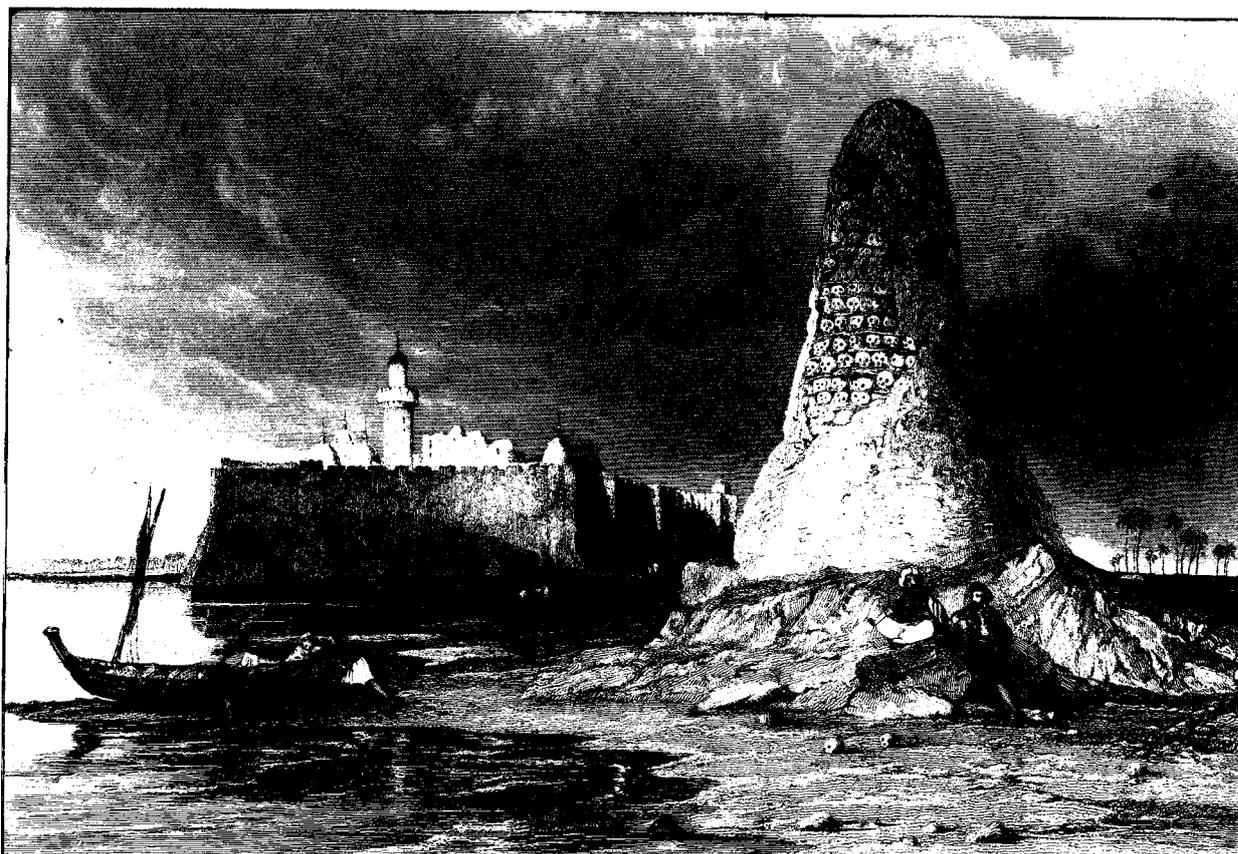
statut d'une principauté indépendante sous la seule autorité de ses chefs coutumiers. Il semble qu'un renouveau économique et un enrichissement général ait pu être obtenu, auquel la piraterie, à l'égard de la marine marchande chrétienne, aurait aussi contribué, notamment après que se soit terminée la Reconquista espagnole en 1492.

16. forts de leur succès, les Espagnols poursuivent leurs actions envers les Royaumes musulmans et conquièrent successivement sur les côtes de Berbérie: Mers el Kébir, Oran, Bougie, Tripoli tout en contraignant Tlemcen, Alger et Tunis à des tributs de vassaux. Le commandant de ces expéditions réussies, Pierre de Navarre, pensant incorporer sans efforts ce point d'appui commode représenté par DJERBA, essuie en Juillet 1510 un premier échec sur place. Il revient en force un mois plus tard, ayant le renfort d'une escadre avec à son bord le Duc d'Albe qui dès lors semble prendre le commandement avec d'autres Grands d'Espagne. Le 30 Août, 15 000 hommes sont débarqués dans le plus grand ordre sous un soleil de plomb et visiblement sans de suffisantes provisions individuelles d'eau. La confrontation avec les Djerbiens après une longue marche tourne vite au désastre, la troupe totalement assoiffée se débande

et fuit vers les vaisseaux. Au total 1500 hommes restent sur le terrain dont le chef, le Duc d'Albe, (d'autres sources parlent de 10 000 hommes perdus!). L'armée s'en retourna à Tripoli et se dispersa, mission non accomplie. Le prestige des Espagnols en fut fort longuement affecté et les Djerbiens, mettant une fois de plus la plus grande Nation de la Chrétienté d'alors en échec, admirés pour leur courage, leur témérité et surtout leur ténacité.



8.- Estampe de Djerba montrant les combats et le siège de la forteresse entre Mai et Juillet 1560 (37cm sur 25.5 cm) signée M.F. et pouvant dater de 1566 pour avoir accompagné la publication de Alonso de Ulloa sur l'affaire de Djerba (ref. Ch. Monchicourt).



9.- Estampe de Djerba, A l'issue de la reddition du 3 I Juillet 1560 du Bordj El Kebir consacrant la défaite du corps expéditionnaire chrétien, les forces coalisées. des Djerbiens et des Turcs, rassemblèrent les têtes et ossements des victimes des forces chrétiennes y compris des ossements d'animaux et érigèrent ce monument macabre qui fut détruit en 1848 à l'instigation d'interventions diplomatiques étrangères. Diverses gravures en avaient été faites, dont celle ci-dessus de Septembre 1832 dessinée sur place par Sir Grenville Temple.

17. Charles Quint devait chercher à partiellement atténuer cette leçon par l'envoi d'une flotte qui négocia un tribut annuel de 5000 dinars d'or en faveur du vice roi de Sicile accord qu'une ambassade de Djerba vint signer en 1521 en Allemagne.

18. Les affaires ont du prospérer à Djerba si l'on se fie aux commentaires de Léon l'Africain qui visita l'île vers cette époque et y fut du reste capturé en 1518 par des corsaires Siciliens, Le commerce procure de gros revenus. L'île gagne aussi d'être à nouveau le repaire de corsaires fameux pour l'époque: le grand Barberousse qui devait ensuite conquérir Alger et son arrière-pays, mais surtout son élève et lieutenant le Raïs Dragut qui devint la bête noire de toutes les puissances maritimes de l'époque non seulement comme créature des Turcs mais comme le plus habile, le plus

audacieux et le plus pernicieux des écumeurs de mer de l'époque. Il sût trente ans durant inquiéter tous les rivages de Berbérie sous obédience espagnole mais surtout ceux de Corse, Sardaigne, Sicile, Naples, Calabre et de l'Adriatique en ayant jusqu'à des flottilles entières de galères sous son obédience ou en sa possession.

19. Ses démêlés avec le prince génois l'Amiral André Doria, son éternel pourchasseur, comptent d'innombrables épisodes dont le plus extravagant reste celui unique dans les annales maritimes, et qui eut précisément pour théâtre le Sud de l'île de Djerba, son refuge préféré. L'Amiral avec des forces réduites bloque en 1551 le Raïs Dragut avec plusieurs de ses bâtiments en partie désarmés sur des hauts-fonds dans la passe d'El Kantara mais jugeant devoir faire appel à du renfort de Sicile ou de Malte contient pendant plusieurs jours le Raïs dans ce qu'il croit être une nasse alors que celui-ci, en homme de ressources, fait jour et nuit creuser un canal vers la mer de Bou Grara par où il transfère nuitamment ses navires pour rejoindre le large tout en capturant au passage la Galère Patronne de Sicile incidemment dans les parages.

20. Dragut jugea le moment venu de consolider sa position et celle de ses maîtres, les Turcs, en faisant la conquête de Tripoli, puis au grand dam de sa population la conquête de Djerba. L'île devenue officiellement le refuge de Dragut devenait au même titre que lui le point de mire de la Chrétienté et à nouveau au centre des préoccupations espagnoles.

21. Philippe II d'Espagne ayant succédé à Charles Quint et libéré de ses soucis du Nord par le traité de Cateau-Cambrésis peut enfin s'installer en Espagne et n'a plus qu'une idée immédiate en tête: mettre un frein à l'expansion turque en Méditerranée et à la demande du Grand Maître de l'Ordre de Malte, Jean de La Valette, appuyé du Vice-roi de Sicile, le Duc de Medina Celi, d'abord s'attaquer à la course en mer, en éliminant Dragut, grâce à la conquête de TRIPOLI et de DJERBA, ces nids de pirates.

Philippe II charge le 15 juin 1559 le Duc de faire vite, mais celui-ci argue qu'il faut plus de troupes donc plus de navires, le temps passe et finalement l'armada de 54

ETERNELLE DJERBA

navires de guerre et de 36 nefes de charge avec 12000 hommes à bord quitte, contre toutes les règles nautiques (surtout ne rien entreprendre en hiver!). Syracuse en ordre dispersé après le 1er Déc. Le regroupement est prévu entre Djerba et Tripoli. Dragut, avisé de longue date disperse ses galères, fortifie ses places, presse CONSTANTINOPE d'intervenir avec la flotte de Piralı Pacha. Le Duc sur place hésite, décide de conquérir d'abord DJERBA l'île riche de ses jardins, cultures et troupeaux. Le 16 Février, aiguade à l'est aux puits de la ROQUETTA malgré les assauts des autochtones très agressifs. Nouvelles tergiversations, puis débarquement réel le 8 Mars à l'ouest du Château-fort qui après de violentes escarmouches est occupé et immédiatement mis en réparation et renforcement pour établir un point d'appui durable.

Avisés de l'arrivée imminente de soixante galères du Turc renforcées de celles, une vingtaine, de Dragut, les Espagnols en désaccord entre marins et infanterie, débattent du meilleur parti à prendre: affronter une action en mer, fuir, réagir sur place? L'armée décide le 10 mai d'embarquer la moitié et de fuir, voire combattre. et avec l'autre moitié affronter à l'abri du château fort les Turcs et les Djerbiens. Le lendemain 11 Mai. l'escadre par grand vent d'Est, affronte les Turcs ayant vent en poupe, en peu de temps les chrétiens .désarmés sont rabattus vers le rivage, dix-neuf galères et quatorze bâtiments de charge furent coulés ou capturés, nombre de fuyards se noyèrent, cinq mille hommes furent faits prisonniers. Le reste des navires, mais en fait seulement 17 galères, rejoignit en désordre l'Italie et la Sicile où arriva le Vice-Roi avec le souci, vite oublié, de secourir les assiégés de Djerba. Aussitôt débarqués, les Turcs, aidés des Djerbiens, bloquent totalement les occupants du camp retranché et du château qui tentent plusieurs sorties infructueuses mais qui, à bout d'eau potable, se rendent contre la vie sauve le 31 Juillet. Avec les têtes de tous les adversaires tombés fut édifié un trophée macabre qui subsistera jusqu'en 1848.

22. La défaite de l'expédition de 1560 fut donc totale et comme telle constitua une atteinte formidable au prestige de l'Espagne. Le retentissement de cet incroyable échec militaire fut considérable dans toute la Chrétienté, devenant pour des années le

symbole constamment rappelé de la puissance maritime et de la capacité militaire des Turcs et surtout de la vaillance du peuple djerbien.

Plusieurs conséquences internationales de premier plan devaient résulter de cette confrontation de DJERBA. D'abord pour trois siècles le renoncement de l'Europe à des visées territoriales sur l'Afrique du Nord qui durèrent depuis quatre siècles à l'instigation des Espagnols surtout. Ensuite, mais en cela paradoxalement, cet échec devait accélérer l'accroissement très important de la marine européenne limitant l'expansion turque en Méditerranée notamment après la considérable défaite navale des Turcs à Lépante en 1571 mais dont l'effet fut néanmoins modeste sur l'équilibre militaire entre Chrétienté et Turcs.



10.- Scène typique de la campagne où les femmes se retrouvent notamment au retour de la quête d'eau de boisson d'un puits de qualité ou d'une citerne communale en cas de période de sécheresse extrême.

23. DJERBA resta sous le joug des Turcs, et délivrée partiellement par la disparition de Dragut tombé en 1565 au siège de Malte, connu dès lors les hauts et les bas d'un assujettissement aux Turcs et à leurs gouverneurs installés à Tripoli. Vivant sous l'autorité de leurs chefs coutumiers, mais toujours prêts à secouer le joug, les

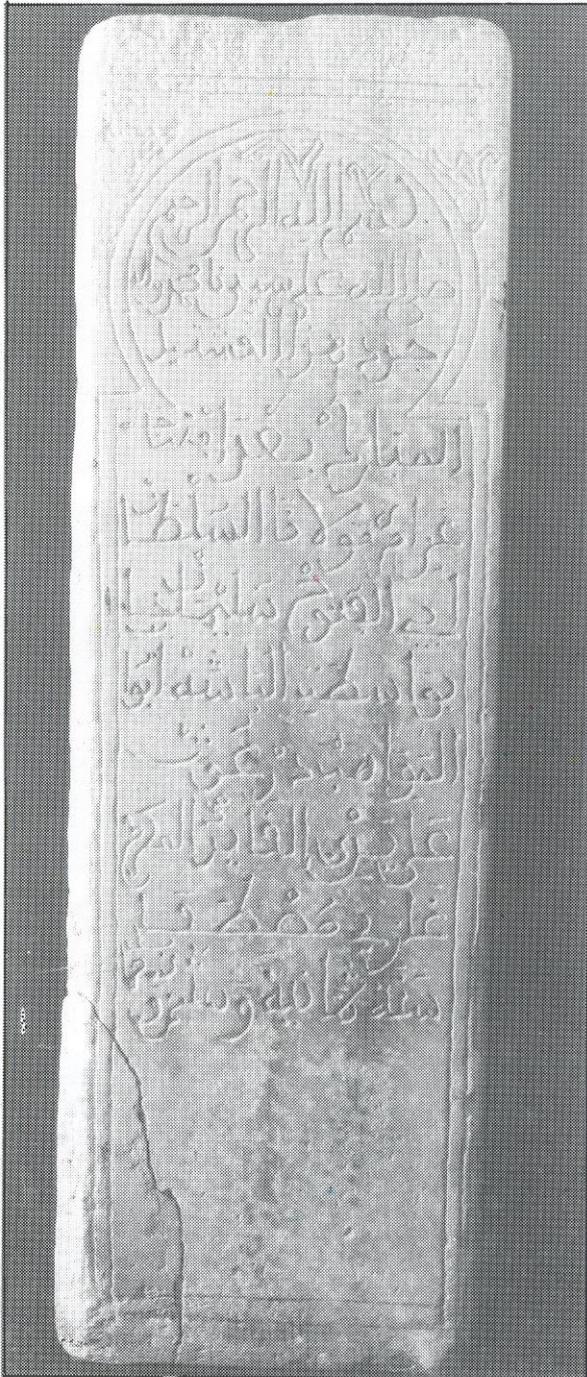
Djerbiens devaient en 1599, 1600 et 1601 s'insurger contre les Turcs de Tripoli et en 1603 détruire une expédition venue de cette ville pour les ramener à l'ordre.

24. Au 17ème Siècle les récits ne font plus état de hauts faits et il semble que l'économie de l'île stagne, mais elle est à nouveau rattachée à l'autorité des Beys de Tunis nommés par les Turcs. Ces Beys y délèguent d'abord les Caïds de la famille des Jalloud puis, fin du 18ème siècle de celle des Ben Ayed, ces derniers décriés pour leurs exactions. Au 18ème Siècle sont seulement relatées quelques incursions à Djerba de tribus du continent qui devaient se terminer par une confrontation brutale qui coûta la vie à un grand nombre d'entre eux. Les Djerbiens poursuivirent leurs activités agricoles, artisanales et commerciales. Une paix relative les incita à une colonisation partielle sur le continent proche. Vivant dans l'orbite de l'empire Turc les Djerbiens devaient tout naturellement développer leur commerce vers Alexandrie, Constantinople et consolider le commerce transsaharien contrarié cependant par la suppression de l'esclavage en 1864. Ils devaient enfin, au 19ème Siècle, découvrir leur vocation pour l'établissement généralisé dans toutes les localités de la Régence de Tunis, puis des zones frontalières, de boutiques d'épicerie qui par le jeu du crédit et de la solidarité entre familles de l'île, devaient leur réserver un Monopole de fait dans cette activité jusqu'en 1965.

25. le fait marquant du 19ème siècle fut en 1881 l'occupation française de la Régence et donc de DJERBA où l'autorité de l'Armée fut relayée dès 1885 par l'Administration Civile du Protectorat. Aucun événement violent ne devait plus perturber Djerba qui toutefois participa très activement à toutes les initiatives politiques au plus haut niveau national qui devaient aboutir à l'Indépendance de la Tunisie en 1956 et introduire par là même le plus grand élan de développement économique qu'ait connu l'île depuis son existence pluricellulaire.

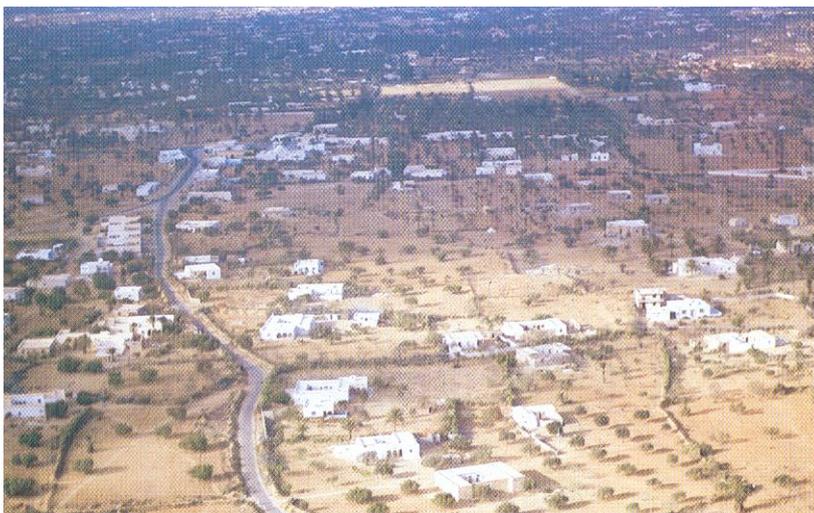
26. avec les temps modernes se clôt aussi plus de mille ans de luttes permanentes d'un peuple jaloux de sa liberté et de son indépendance, luttes qui n'ont pas pour autant créé un homme violent ou imbu de sa supériorité, car le Djerbien a su avec beaucoup de dignité rester fidèle à un acquis culturel ancestral qui fait de lui un homme aux

multiples facettes heureuses et qui à ce titre lui donnent une personnalité très attachante.



11. -Stèle en marbre scellée primitivement dans un des murs intérieurs de l'entrée du Bordj el Kebir et actuellement exposée au Musée National du Bardo à Tunis. Ce fût carré de 17cm et haut de 55cm, remémore les conditions dans lesquelles l'agrandissement, et la consolidation de cet ouvrage défensif ont été réalisés entre 1560 et 1567. La traduction littérale dit :

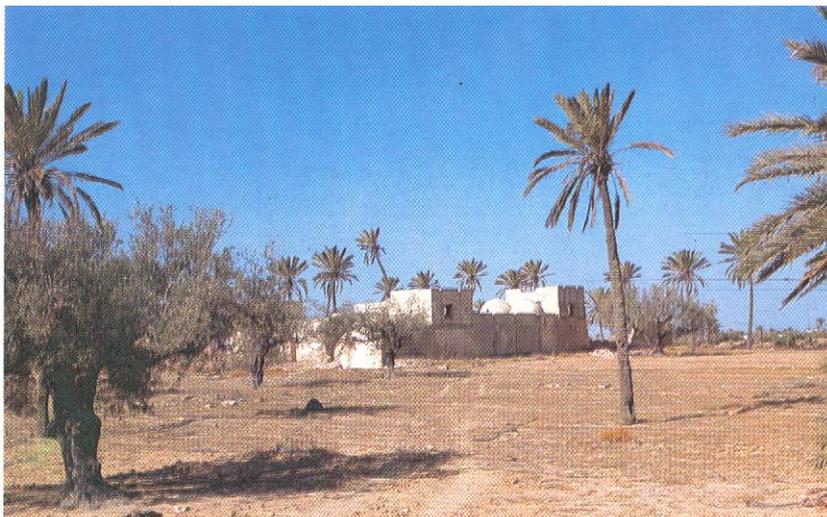
"Au nom du Dieu clément et miséricordieux. - Que Dieu bénisse notre Seigneur Mohamed et sa famille. -A été restauré ce Château -béni après sa reconquête -sur l'ordre de notre Maître le Sultan - victorieux Soliman Khan -par l'entremise du Pacha généreux Dragut par les soins du Caïd honorable Ghazi Mustapha -l'an 968" (1567 ap. J.C.).



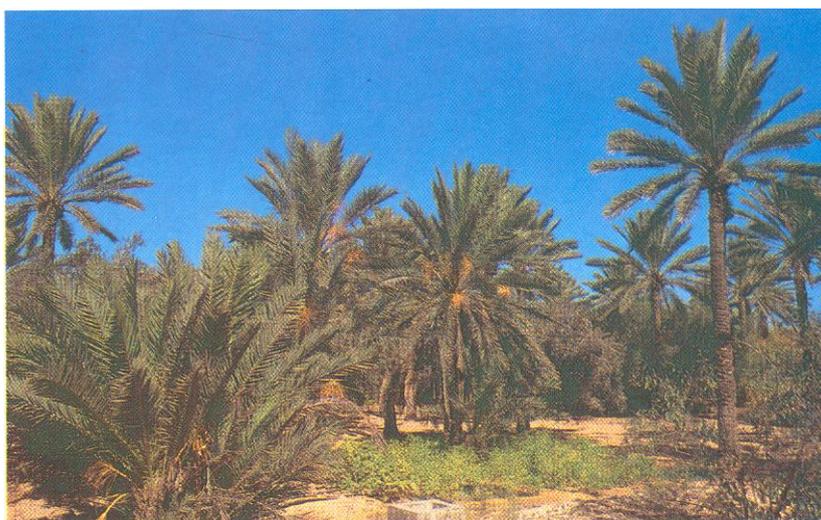
12.- Vue aérienne en perspective depuis MIDOUN vers MAHBOUBINE réalisée en été montrant la dispersion des demeures à l'infini. Noter la disposition de ces houchs (demeures traditionnelles isolées avec patio en quadrilatère) selon un axe voisin en l'occurrence Est-' Ouest ou sud-Est -Nord-Ouest. Les densifications de verdure signalent les jardins encore irrigués. Au loin le rectangle glabre délimite une propriété où tous les arbres antérieurs viennent d'être arrachés pour y faire de nouvelles plantations denses irriguées au goutte à goutte, révolution agraire ou décision téméraire mais qui, bien suivie, peut parfaitement réussir.



13.- Vue aérienne d'une zone agricole en hiver proche de M/DOUN. Propriétés cernées de tabiàs puissantes, mais cultures de palmiers âgés abandonnés (sans irrigation vu les petites têtes), semailles d'orge d'une végétation irrégulière à la suite des pluies pourtant assez favorables de l'hiver /992-93.



-14.- Aspect qui se retrouve assez fréquemment de propriétés abandonnées à leur sort, maisons traditionnelles tombant en ruine, absence d'activités agricoles résultant souvent d'une impossibilité de résoudre les imbrications d'intérêts d'héritiers absenteïstes et de générations diverses.



15.- Jardin irrigué typique de la zone de Cedghiane avec de jeunes palmiers fructifères et cultures maraîchères associées.



16.- Région de Cedghiane exploitation de cultures arbustives associées grâce à des eaux abondantes et de qualité.



17.- Région de Robbana houche traditionnel tels qu'ils sont lorsque régulièrement entretenus, ici entouré d'une palmeraie irriguée en production.

Le milieu initial façonné et vécu par l'homme.

Certains ont un faible pour les chiffres: L'île s'étend entre les 9 grades, 32 min, 77 sec. et les 9 grades, 69 min., 64 sec. de longitude Est, puis entre les 37 grades, 37 min. et 37 grades, 67 min. de latitude Nord, ce qui en d'autres termes veut dire que sa

plus forte largeur d'Ouest en Est, est de 30,5 Km. et du Sud au Nord de 29,8 Km. Sa superficie est de 514 Km carrés soit 51 400 hectares. En raison de sa forme échancrée au Sud par les deux baies de Bou Grara et de Bine el Ojudien son périmètre total est de 125 Km. Son altitude maximale est de 52 mètres située à la falaise de GUELLALA, mais généralement se situe entre 10 et 20 mètres seulement. A l'Est la voie d'accès au continent traverse la mer sur 5,8 Km cependant qu'à l'Ouest le chenal qui sépare l'île du continent mesure sur le tracé des Bacs 3,5 Km. Tout DJERBA se résume ainsi et participe, quant à sa topographie et sa structure géologique, aux dispositions du continent tout proche dont elle a été détachée.

Une mention importante concerne la plate-forme marine qui prolonge les côtes très au large puisque pour mesurer des profondeurs de 5 mètres il faut dans la majorité des cas atteindre des distances de 5 à 10 Km des côtes. Cette circonstance qui a fait désigner DJERBA: "l'île des hauts-fonds" a eu des conséquences considérables sur le déroulement de son histoire événementielle et de sa vie économique, accentuant selon les circonstances son désir d'accès facile vers le continent ou d'isolement désirable si l'on regarde vers le grand large. De surcroît la Méditerranée connaît dans le Golfe de la Petite Syrte ses marées les plus fortes en sorte que l'on peut noter 80 centimètres de dénivelées maximales au Sud sur les côtes de la mer de Bou Grara, mais deux mètres même au niveau du Phare de Djillij à la pointe Nord- Ouest où le mouvement des marées est libre. Il en résulte que le jusant peut selon les jours découvrir sur plusieurs kilomètres des côtes basses au Nord mais aussi au Sud-est et Sud, circonstance qui, en plusieurs occasions historiques, a consacré l'échec cuisant d'envahisseurs téméraires et, il faut croire, ignorants une structure géologique très simple

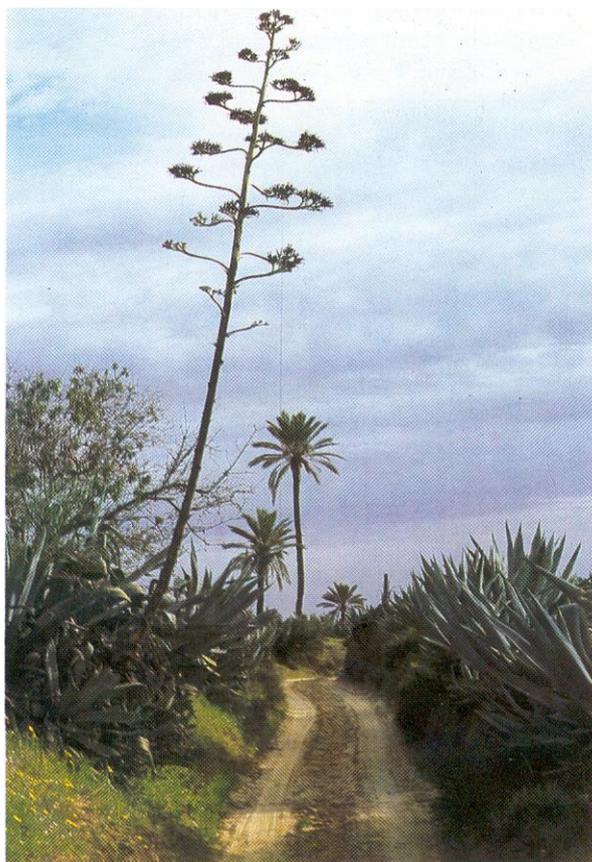
L'ensemble de l'Île a autrefois été partie intégrante du continent et est constitué par un important soubassement d'argiles rouges à bleutées. En surface, après une épaisseur de 20 cm à 2 mètres, s'est constitué une croûte calcaire très dure avec des traces d'hélix qui porte localement le nom de pierre "Som", extraite pour servir aux fondations ou aux constructions puissantes. Sous cette croûte généralement de moins

d'un mètre se retrouve un horizon limoneux riche en calcaire pulvérulent, ensuite se succèdent des strates sédimentaires ayant permis la formation des nappes aquifères de surface qui sont atteintes entre 10 et 60 mètres et de salinité variable souvent à la limite d'un usage agricole. Des forages à grande profondeur révèlent, entre 450 et 550 mètres, une nappe dite du Miocène, reliée aux formations du Continental Intercalaire qui alimente les Oasis du Sud Tunisien. Cette nappe à émergence artésienne d'une salinité croissante de l'Ouest vers l'Est de 4,5 à 6,5 gr. de sel est capable d'être utilisée à des fins agricoles mais suppose la maîtrise parfaite des techniques de drainage. La croûte de surface est généralement recouverte de limons sableux et vers le Nord-est par des formations dunaires notables qui attestent l'origine éolienne de ces sédimentations.

Cette disposition très régulière a été brisée suite à des mouvements tectoniques relativement récents, en sept failles longitudinales pratiquement parallèles courant du Nord-ouest au Sud-est, lesquelles avec des espacements de 2 à 3 kilomètres, apparaissent sous forme d'escarpements de 5 à 15 mètres de dénivellation constituant l'essentiel des accidents du relief de l'île. De ces endroits éminents le regard peut embrasser des horizons plus vastes, d'où, l'effet de perspective jouant, s'accrédite l'idée que l'Île est toute couverte de verdure. Ces accidents tectoniques si clairement affirmés ont dû se produire simultanément avec la grande fosse immergée de Djorf Adjim qui aujourd'hui sépare au Sud-ouest l'île du continent.

Les géologues nous disent que consécutivement, mais à des époques récentes (120000 ans, 80000 ans puis 6 000 ans) se sont produites trois transgressions marines pénétrant à l'intérieur des parties basses de l'île et qui ont donné naissance à des dépôts de sables blancs à trombes ou coquilliers, généralement cimentés qui sont aujourd'hui encore exploités dans les zones riveraines sous forme de carrières donnant une pierre très blanche, légère et tendre, car poreuse, facile à travailler et visiblement idéale comme matériau iso thermique, servant à toutes les parties de construction hors sol et généralement au dessus d'un mètre de hauteur des murs. Toutes les maisons de DJERBA jusqu'à une date récente ont été construites ainsi, la terre argileuse et les troncs de palmiers servant même jadis de liant et de moyen de chaînage avant que l'usage des fers profilés, puis du fer à béton soit adopté: Depuis 15 ans ce matériau pourtant idéal est progressivement abandonné au profit de banales briques creuses industrielles, importées de MEDENINE sur le continent, en raison de leurs coûts moindres et des facilités de leur mise en oeuvre.

Naturellement, nous ne saurions oublier dans ce contexte le dernier élément naturel majeur de l'île, le plus récent, le plus instable et le plus précieux entre tous: cette accumulation de sables coquilliers blancs des rivages, lesquels avec les dépôts éoliens en dunes qui en résultent, plus particulièrement sur la côte Nord-est, forment, en raison même de leur ampleur, ces plages merveilleuses mais fragiles qui sont incontestablement, avec la douceur du climat Djerbien, à l'origine du formidable engouement touristique pour l'île. Initiée, à partir de 1962, cette vogue touristique a donné naissance à une des destinations balnéaires majeures et des plus courues de TUNISIE. Sans ces plages la DJERBA touristique n'aurait sûrement jamais pris naissance.



18. -Vers Cedghiane, chemin de terre à voie unique bordé de hautes levées de terre (Tabias) surmontées d'aloès pour la stabilité de ces ouvrages. Au printemps 1996 du fait des fortes pluies hivernales, nombre d'aloès âgés de plus de 15 ans ont fleuri ce qui signifie dès lors la mort de la plante qui laisse -cependant de nombreux drageons qui prennent le relai.

Un climat charmeur

Du climat il y aurait en fait très peu à dire si nous évoquions seulement le tourisme car dès lors il se résumerait à un propos laconique: "...sûrement en toutes saisons le plus doux, le plus agréable et le moins aléatoire de toute la MEDITERRANEE." et ce en raison surtout de son insularité. Le message n'est pas aussi satisfaisant si nous parlions de l'agriculture ou du ravitaillement en eau domestique.

Les extrêmes de température se résument ainsi: les moyennes mensuelles dépassent toujours 12° en hiver et n'excèdent pas 28° en été. On rencontre quelques nuits d'hiver où le zéro est atteint voire à peine dépassé au centre de l'île alors que l'été il y a toujours, à deux ou trois reprises, des journées successives où le thermomètre à l'ombre marque plus de 40 degrés mais accompagné d'une hygrométrie faible, chaleurs dès lors très supportables. Du reste le chauffage central et la climatisation ne sont installés que dans les immeubles à vocation touristique.

Les pluies sont médiocres mais hélas aussi très irrégulières, de moins de 100 millimètres par an jusqu'à plus de 800 millimètres. La moyenne, avec 209 millimètres diminue légèrement d'Est en Ouest et se répartit en moyenne sur 40 jours, dont seuls 10 à 15 peuvent être dits "jours de pluie", encore qu'il soit très rare que le soleil ne fasse une rapide apparition même ces jours là. Autant dire que nous avons affaire à une situation aride à laquelle toute l'île s'est adaptée: agriculture surtout arbustive, avec de très faibles ressources souterraines en eau douce appropriée pour les hommes et le bétail, rarement autorisant des irrigations modestes. Partout hors des

19.- Palmeraie plantée laissée à l'abandon faute d'irrigation, du fait de puits asséchés ou d'eaux à salinité excessive.



constructions sont établies des citernes avec leurs impluviums spécifiques auxquels s'ajoutent les surfaces des toitures et terrasses. Cette solution a longtemps été la seule à permettre de constituer les réserves absolument vitales, d'eau domestique ou de boisson, les grandes citernes publiques jouant les années calamiteuses le rôle de réserves ultimes. Heureusement, depuis une vingtaine d'années presque toutes les localités et hameaux ont bénéficié d'un raccordement en eau à usage domestique.

Par son insularité et son absence de relief DJERBA est prédisposée à une permanence de vents qui sont de secteur Ouest l'hiver et proviennent d'Est l'été avec toutes les nuances selon les perturbations météorologiques. L'été par temps calme la continentalité de l'Île est déjà suffisante pour que s'établisse la régularité d'une brise de mer qui s'installe vers les 10 heures du matin et s'inverse dans la soirée.

Ces données climatiques ont conditionné la flore naturelle qui ne subsiste comme telle que dans les vastes zones lagunaires d'argiles salées où des salsolacées croissent encore à l'état naturel ignorées des troupeaux et des hommes. Hormis ces modestes reliques, toute l'île porte le témoignage de l'action humaine pour extraire d'un sol à vrai dire assez ingrat une production qui depuis la plus haute antiquité a donné à l'île l'épithète illusoire de "fertile", voire de riche. Ses jardins et vergers créés et exploités avec obstination malgré des conditions des plus précaires, bénéficient généralement d'un appoint d'irrigation fort limitée du fait de la salinité des eaux de la nappe phréatique. La modestie des eaux de ruissellement permet d'en ignorer le recueillement sauf vers GUELLALA, mais aucun véritable ruisseau, même saisonnier n'existant, les écoulements, les années exceptionnellement pluvieuses, s'évanouissent d'eux-mêmes au droit des quelques pentes induites par les 7 ruptures tectoniques, mais sans jamais se perdre dans la mer, sauf rare cas. Une agriculture de survie Tous les récits concordent, les Djerbiens furent

d'abord d'excellents agriculteurs et passionnés de pêche, ensuite artisans habiles et enfin commerçants avisés. Par ces deux dernières activités est venu également au gré des circonstances politiques s'imposer l'idée de la piraterie impliquant de savoir construire des bateaux à voile et à rames mais aussi de commercialiser habilement ses prises.

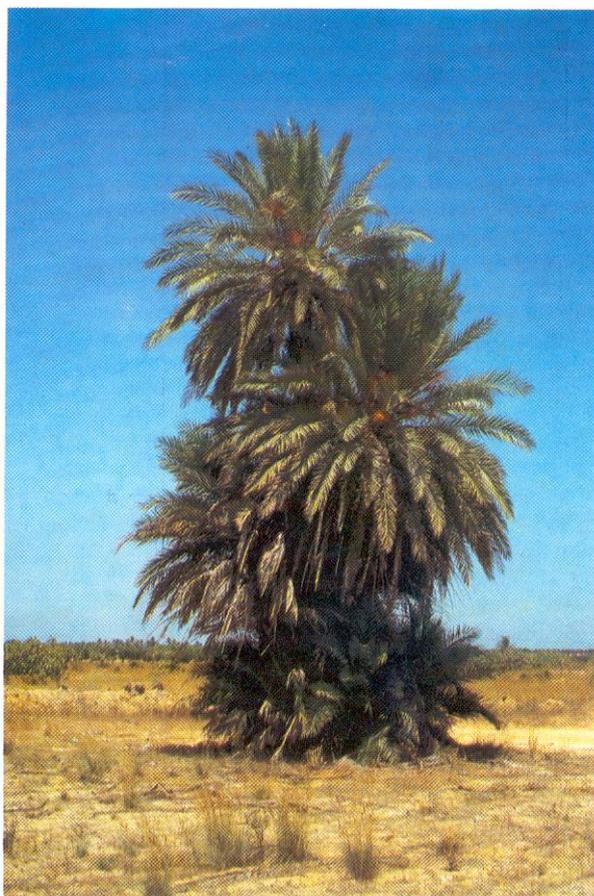
Dès les premières époques l'agriculture a façonné le Djerbien, sa personnalité, son mode de vie et son cadre d'habitation. L'exiguïté de l'île a déterminé une sédentarisation rapide du chasseur pêcheur, devenu d'abord éleveur puis agriculteur, capable de gratter le sol puis de le labourer avec un araire et un âne, voire un homme de concert, pour obtenir de médiocres récoltes d'orge ou de lentilles juste pour survivre avec quelques chèvres ou moutons. Il ne fallut pas des siècles pour que ces sédentaires s'aperçoivent que des arbres ou des buissons, oliviers sauvages ou jujubiers, contrairement aux cultures annuelles, savaient beaucoup mieux compenser les irrégularités de pluie et fructifier, même les années de sécheresse, grâce au report des réserves humides des couches inférieures des sols. Qui dit arbre dans ces temps reculés dit vivre sur place 12 mois de l'année pour surveiller son bien, la dispersion de la population devint dès lors la règle et devait le rester. Le contact avec l'Orient par les commerçants-navigateurs, Grecs, mais surtout les plus orientaux, les Phéniciens, a du rapidement provoquer une foule de novations: amélioration de l'oléiculture, introduction de palmiers adaptés, des amandiers, des vignes, du pommier nain, de l'abricotier toutes

20. -Olivier millénaire dit "Olivier romain ". Djerba abrite sûrement plusieurs milliers d'arbres qui méritent cette épithète, mais ce que nous voyons en fait des troncs a sûrement bien moins de mille ans et la masse des grosses



ETERNELLE DJERBA

branches au plus quelques siècles, mais par contre la souche qui par drageons successifs a donné des troncs dont nous voyons provisoirement les derniers a bien une origine peut-être plus que bi-millénaire. Les fruits sont les mêmes que ceux du plant originel et l'arbre d'aujourd'hui est tout autant, voire même par son ampleur, plus fructifère encore que l'arbre d'origine. Dans le cas de l'arbre de la gravure il est possible d'estimer qu'il donnera en dix ans un moyenne de 80 kg d'olives par an mais il peut en cas exceptionnel de deux années successives bien pluvieuses offrir même jusqu'à 400 , kg d'olives à son heureux propriétaire mais aucune olive l'année suivante vu la nécessité d'une forte taille. S'il nous appartenait de décrire un symbole d'éternité à l'échelle humaine c'est bien l'olivier que nous évoquerions. Rendons-./ui aussi hommage en rappelant que par son huile inégalable du fait de sa composition, il aura pendant des millénaires déjà apporté un véritable élixir de longue vie aux hommes. Djerba, nous devons le mentionner, constitue en Méditerranée le seul véritable conservatoire d'oliviers "millénaires", et à ce titre permettrait des études scientifiques sur les raisons d'une telle longévité et surtout de la pérennité d'une telle fertilité..



21.- Les touffes de palmiers sauvages disséminées au hasard dans toute l'île sont une note pittoresque du paysage Djerbien. Ces arbres apportent pour le plaisir des yeux, dans un environnement parfois austère, leur marque esthétique et altier si plaisante.

cultures dont le perfectionnement ultime aura été enseigné par les Carthaginois, dont Magon fut, avec la publication de ses 27 livres, reconnu par les Romains comme le plus illustre agronome de leur temps.

Hormis certaines techniques tout à fait récentes, irrigation en goutte à goutte et quelques maraîchages sous plastique, les techniques agricoles aujourd'hui encore pratiquées n'ont guère varié depuis l'antiquité. Elles ressortent essentiellement d'une adaptation permanente aux conditions d'aridité, techniques affublées aujourd'hui dans les pays nouveaux de "dry-farming" en jargon technique, alors que rien de nouveau, n'était l'exécution mécanisée des travaux, n'a été inventé récemment.

Un aspect des plus marquants, et lui tout à fait propre à DJERBA, est représenté par les levées de terre "Tabias" qui cernent des enclos de terre de culture pour les mettre à l'abri de l'érosion éolienne. Les vents les plus menaçants et les sol sableux les plus fragiles étant à l'Est, la taille de ces "murailles" de terre est plus élevée en Est que vers l'Ouest, mais elles sont également plus prononcées à proximité des demeures en les abritant du regard et cernent alors un espace dénommé "Menzel" où se concentrent également les petites cultures les plus fragiles ou les plus précieuses: légumes et condiments qui peuvent aussi bénéficier, d'arrosages ou d'irrigations d'appoint. La construction type, le "Houch" quadrangulaire, est le plus souvent également désigné sous le terme de "Menzel". Autre particularité, les levées de terre ont bénéficié, dès le seizième siècle, de l'introduction des cactées épineuses, mais aussi des agaves originaires d'Amérique ce qui aura permis de consolider ces levées par le réseau racinaire puissant et les drageons, au point d'en faire des enceintes séculaires et à ce titre constituant également autant d'enceintes défensives dans une configuration de labyrinthe, ayant pu jadis se révéler de véritables coupe-gorges pour les non initiés, rendant toute action militaire de rase campagne et de déploiement de cavalerie impossibles. Lorsque ces agaves fleurissent dès Avril- Mai surtout dans la zone Nord-Est elles érigent en quelques semaines ces hampes florales en candélabres de 5 à 8 mètres de haut si belles et hiératiques, mais suivies de la mort de la plante.

Nous disions que les sols sont ingrats, en effet sauf dans la zone Nord-Est où les sables transportés par les vents on été plus importants, les sols au dessus des croûtes calcaires ont de 1,5 mètre à 30 centimètres seulement sauf peut être au droit des failles où les accumulations tant éoliennes qu'érosives ont été plus importantes. La faiblesse des productions végétales restituées au sols n'a jamais permis une "accumulation humifère telle qu'on la rencontre dans les pays tempérés, sauf là où, par

l'irrigation avec des eaux moins salées, s'est fait un enrichissement volontaire par les fumiers et déchets et où l'on peut dès lors avoir des végétations spectaculaires accréditant l'idée de richesse et de récoltes plantureuses.

Avec disons 150 à 300 millimètres de pluies de surcroît mal répartis dont près de la moitié humecte à peine les sols sur quelques centimètres qui sont tout aussitôt asséchés, il n'y a pas de miracles à attendre alors même que le soleil brille la plus grande majorité du temps. Produire à l'hectare 5 à 6 quintaux d'orge, 1,5 à 2 quintaux de lentilles tient du prodige et une I moyenne décennale de la moitié reste très honorable. " Pas besoin de longs calculs pour comprendre que très tôt au cours de l'histoire toute arrivée de céréale de ~ l'extérieur était la bienvenue ou une nécessité urgente. Nous comprenons dès lors les commentaires constants de famine qui ponctuent les siècles.

Dans ces conditions la rationalité d'utiliser des arbres, pour régulariser la production, a fait son chemin d'autant qu'il est apparu qu'avec un peu de grattage et de sarclage des sols on pouvait contrarier l'évaporation, mieux même, une modeste culture intercalaire pouvait concilier, les années très pluvieuses, les deux aspects et autoriser qu'ensuite quelques chèvres ou de préférence moutons, attachés au piquet, profitent des modestes pailles de ces années fastes car les années mauvaises, celles-ci sont arrachées pour servir de provende de réserve. Dès la plus haute antiquité on sut que la densité des arbres ne devait pas, en sec, dépasser des normes qui ont cours aujourd'hui encore et qui exprimées à l'hectare donnent les chiffres suivants pour des productions, assez régulières: sur un hectare, soit pour un carré de fi 100 mètres sur 100 mètres, oliviers: 15 à 20 Pieds amandiers: ~o à 30.pieds, figuiers: 30. à .50 pieds, vignes: 300 a 500 pieds. Qu'il en fut ainsi Jadis est i" attesté pour le moins quant aux oliviers qui par dix milliers sont âgés de siècles et par milliers sûrement sont millénaires voire bimillénaires, non que les troncs nouveaux visibles datent de ces époques, sauf cas rarissime, mais qu'incontestablement les souches en soient issues, et ce d'autant plus que le greffage n'a Jamais été pratique.

L'arboriculture, support essentiel du paysage

Mais au fait que produisaient et produisent aujourd'hui les Djerbiens? D'abord bien entendu se sont-il fait une réputation en ayant produit au dire des anciens c:e faramineux "LOTOS", l'île étant le seul lieu où il fut mystérieusement produit et consommé, jamais exporté, et resta dans la panoplie des chercheurs passionnés de fables antiques et aujourd'hui une veine exploitée par les publicistes du tourisme qui ont su même en faire des illustrations. Ensuite il a toujours été fait mention des oliviers et de l'huile, les "plus anciennes sources parlant même d'oliviers sauvages qui sont par contre bien connus et pouvaient livrer une âpre huile mais modeste en quantité de l'ordre peut-être du quart des arbres ultérieurs. Personne ne fait état qui

aura introduit, Grecs ou Phéniciens, les deux ou trois variétés que l'on rencontre aujourd'hui et qui n'ont pas varié puisque les arbres antiques, toujours très fructifères, produisent bien ces mêmes variétés, le greffage n'ayant jamais été utilisé, comme du reste dans toute la partie Sud et Centre de Tunisie où des variétés analogues existent.

L'olivier roi

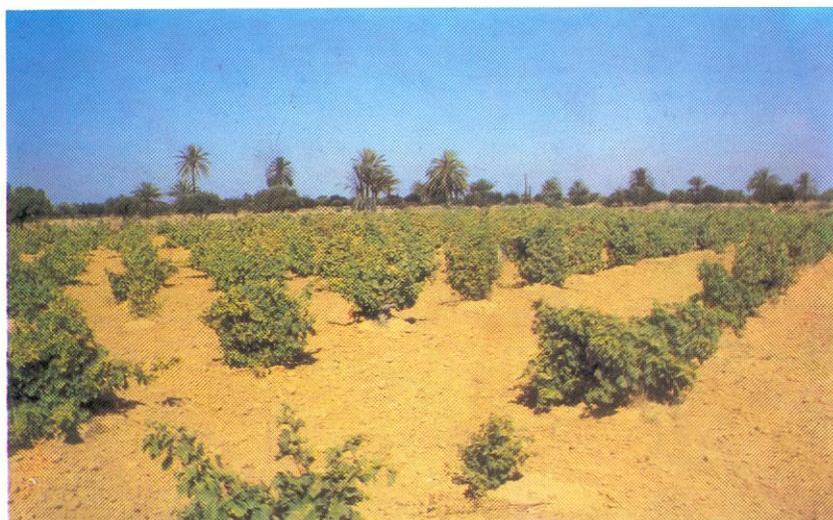
Le volume global en huile n'a jamais été mentionné mais cette richesse a été suffisante pour servir de monnaie d'échange, en outre étant très rassemblée et à portée de chargement maritime, a dû attirer, alors que ce produit était après la période romaine assez rare en Méditerranée, les convoitises de conquérants extérieurs, à commencer par les Siciliens et leurs suzerains les Aragonais.

Peut-on esquisser ce tonnage annuel? Disons aux temps les meilleurs autour de 2000 tonnes limite longue, dont le quart devait servir localement vu les 40 à 50 000 habitants. Nous savons par ailleurs que le litre ou sa contre-valeur équivalait approximativement au salaire d'une journée de travail d'un ouvrier agricole (soit trois à quatre fois plus que la valeur relative actuelle). Cette valeur se vérifiait comme étant encore en usage jusqu'au milieu de ce siècle. C'est donc la valeur d'un à deux millions de journées de travail soit une valeur actuelle de 8 à 15 millions de dinars que représentait malgré tout ce pactole. La fabrication était faite dans des dizaines d'huileries en majorité souterraines, mettant à profit l'isothermes de 18° au moins qui règne 5 à 6 mètres sous terre" et qui, facilite l'extraction de ces huiles du Sud plus riches en composantes provoquant dès 13° de température la gélification des huiles (Plus forte teneur en acides gras saturés).

L'activité oléicole a d'une part connu depuis un siècle une forte augmentation des plantations, mais depuis plus de dix ans déjà les difficultés de main d'œuvre disponible, donc l'augmentation de son coût, et la stagnation concomitante des prix de l'huile découragent les producteurs autres que familiaux. La forêt étant vieille pour plus de 60% et exigeant des efforts d'entretien suivis, risque de voir son potentiel



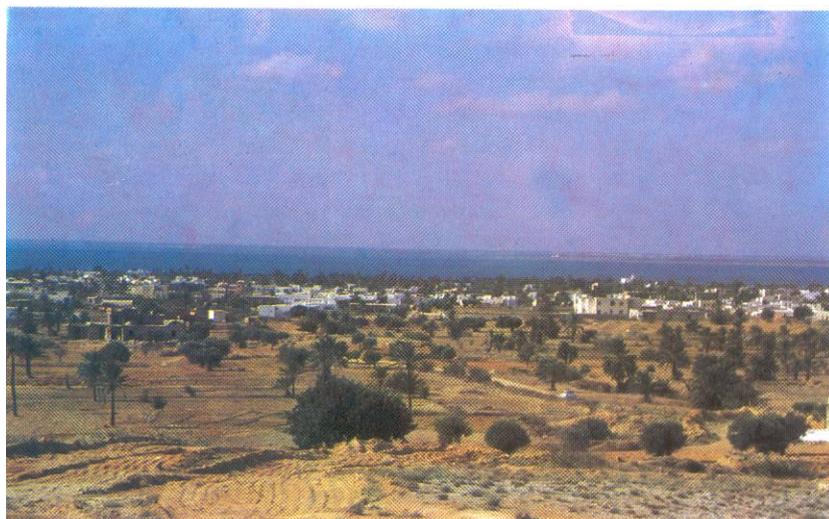
22.- Cette plantation d'oliviers de très belle venue est l'exception 'à Djerba où souvent des arbres d'âges apparemment divers se côtoient sans respecter un carroyage très régulier. Ici les "oins de labours paraissent assidus. Il est possible que la pérennité des plantations tienne au contraire à une culture moins systématique laissant aux plantes spontanées présentes plus longuement sur les sols. de reconstituer le stock humifère indispensable à la persistance de la fertilité des sols.



23.- Autre-fois comme sur cette gravure la culture en sec de la vigne paraît avoir été plus développée malgré cette latitude limite pour la vigne, mais, en respectant une densité n'excédent pas les 400 à 500 pieds à l'hectare la culture en sec réussit en franc de pied. De grands espoirs existent de voir se développer des variétés très précoces à l'irrigation en goutte à goutte, et donc à haute densité pour qui dispose d'eau de qualité.



24.- Ce houch imposant et très beau dans ses proportions illustre un autre aspect par lequel des propriétaires absentéistes ont grand soin de leur bien ancestral mais ne peuvent plus assumer la culture régulière et notamment irriguée comme jadis des terres adjacentes aux constructions. Cette option qui sauve d'une ruine certaine un patrimoine singulier, crée chez le visiteur un sentiment nostalgique et triste par l'évocation de la vie créatrice qui animait autrefois ces lieux où subsiste une ambiance sereine faite de regrets.



25.- La vue panoramique sur le village de Guellala dont on jouit du haut de la falaise et qui embrasse le golfe de BouGrara reste, une exception à Djerba. Ces vallons stériles qui cernent au premier plan le village donnent accès par des orifices multiples aux fameuses galeries souterraines plongeant parfois à plus de 40 mètres sous terre à suivre des filons argileux qui auront livré la matière première des potiers de Guellala au fil de ces millénaires. C'est, au dire des initiés, tout un lacs de galeries et cavernes qui minent ce terroir aride.



26.- Vers l'Ouest de Guellala à Tlet la vue en perspective crée l'illusion d'une vaste palmeraie mais là uniquement de palmiers sauvages. Toute l'île est ainsi plus ou moins cernée vers le rivage d'une palmeraie spontanée installée sur des sols relativement salins où des cultures annuelles ne sont possibles que les années assez pluvieuses.



27.- Au fil des circuits dans l'île la vue permet parfois des échappées plus lointaines créant par l'effet de perspective cette impression de verdure à l'infini qui, à l'approche, tel un mirage ne donne toujours que la vision de plantations parsemées et modestes. Ici vue vers l'ouest du côté de Oued Zbib.

28.. Présence des Tabias

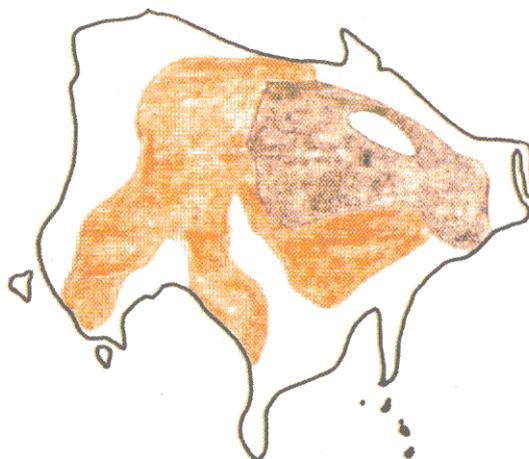
(levées de terre: signe de richesse!)

Elles sont indispensables pour éviter l'érosion éolienne dominante dans l'Est de l'île et sont d'autant plus hautes que les sols sont profonds et généralement plus riches. Des plantations d'aloès ou de cactées (opuntia) permettent de consolider ces ouvrages qui peuvent devenir dès lors centenaires, le réseau racinaire maintenant fermement la terre sablonneuse en place et les raquettes ou les feuilles d'aloès surtout drainant l'eau de pluie au pied des tabias. Une telle enceinte! constitue un obstacle infranchissable.

.Très hautes

-moyennes

Inexistante

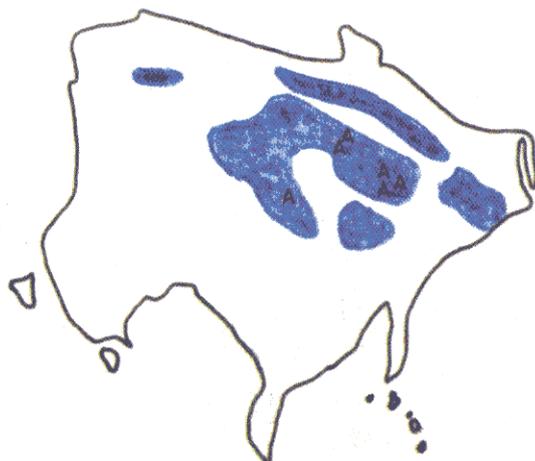


29.- Exploitations irriguées

Les cultures irriguées n'existent que grâce aux puits de surface puisant sur la nappe phréatique seule ressource possible. Sauf dans le cas de quelques palmeraies, il s'agit rarement d'exploitations de plus de 0,5 à deux hectares grâce à un ou plusieurs puits aujourd'hui en quasi totalité équipés de pompes électriques. La salinité des eaux variant de 1 à 4 grammes par litre ce qui détermine la nature des cultures possibles.

zones ou se rencontrent ces exploitations irriguées

parfois avec des légumes



30.- Plantations d'oliviers

30-plantation des oliviers

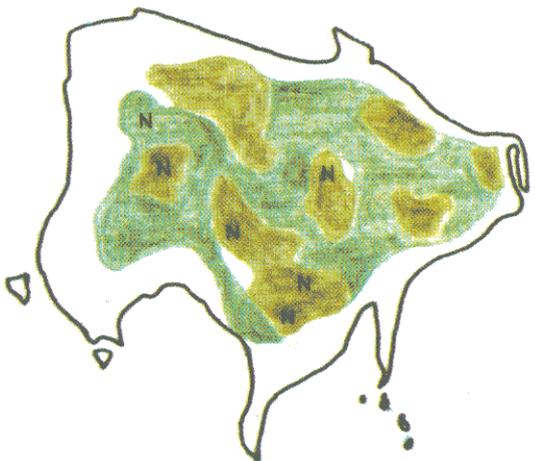
Elles sont présentes presque partout mais occupation, les terres les plus pauvres généralement peu profondes sur croûtes calcaires où ne sont guère établies d'habitations. L'âge de ces arbres est très variables mais une majorité est pluricentenaire. Deux variétés se retrouvent surtout: la CHEMIAL/ de Djerba aux feuilles fines et vert sombre et la ZALMATI aux feuilles plus larges et de teinte verte plus claire.

Zones sans oliviers

associer a d'autre arbre

presque exclusivement en oliviers

parfois création de jeunes plantations



.-31.. Vignes de table

C'était jadis une culture très importante pour la production de raisins secs (sultanines), en partie exportés. Aujourd'hui le séchage est rare et les récoltes sont vendues telles quelles sur les marchés, la demande due au tourisme étant forte. Rares sont les parcelles de plus de 1 hectares: Quelques . plantations récentes sont maintenant irriguées au goutte à goutte et dès lors plantées de variétés nouvelles d'une façon dense et palissées, mais ceci demande un investissement important et des soins assidus. Les résultats sont indéniables et très encourageants.

Parcelle fréquente

parcelle rare

zone sans vignes

À L'ÉCOUTE DU TEMPS



32.- Palmiers dits "sauvages"

Il s'agit de palmiers issus de noyaux de dattes, ou rejets d'arbres soit cultivés soit spontanés donc croisements libres donnant des fruits de conformatic diverses et rarement comestibles sauf pour animaux qui en sont friands en l'absence d'herbes. (arbres occupent des zones marginales surtout littorales à début de salinisation. Leur rôle économique était jadis important voire indispensable vu les besoins des pêcheries, des fours de

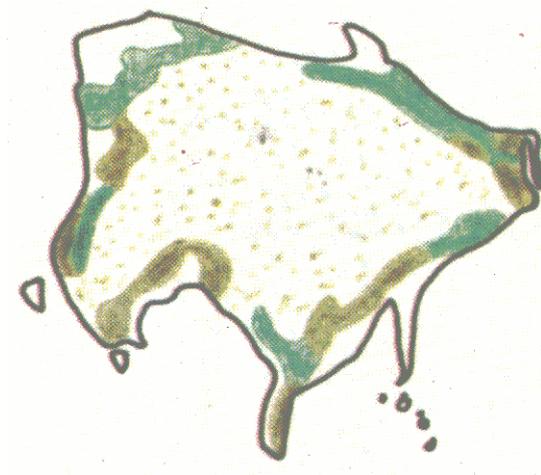
potiers d'une foule d'usages domestiques. Aujourd'hui le présence constitue surtout un aspect majeur ou disc un des fleurons du paysage Djerbien. L'esquisse mon des peuplements :

lâches

assez denses

isoles

absents

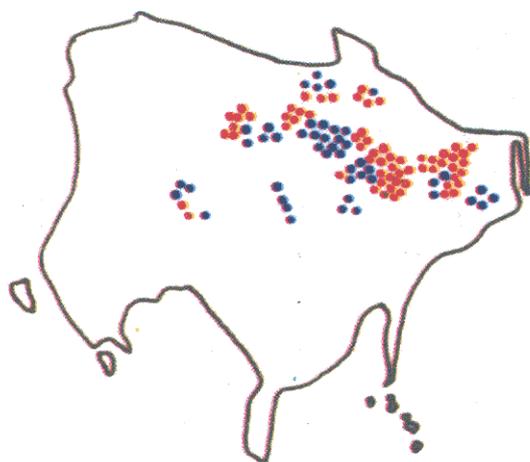


33.. Palmiers plantés ~

Il s'agit d'arbres exclusivement de rejets de pied de 4 ou 5 variétés principales dont la Lemsi est la plus fréquente, et plantés en carroyages réguliers de 10 à 15 mètres de côté. Ces arbres sont irrigués, pollinisés et l'objet de soins très assidus rendus de plus en plus précaires en l'absence d'ouvriers qualifiés ou plutôt motivés pour une tâche ingrate et souvent d'un revenu devenu modeste si l'eau se fait plus rare ou de surcroît est devenue trop saline. Le nombre des belles plantations, véritables petites oasis ombrageant souvent des cultures annuelles et vivant en symbiose avec du maréchage ou d'autres arbres fruitiers, diminue régulièrement.

... Belles plantation encore irriguées
 ... plantation peu ou plus irriguées

pluricentenaire décliner constamment à moins d'une forte revalorisation du prix des



huiles (cette tendance est en cours) comme ceci a eu lieu naguère dans les pays de l'UNION EUROPEENNE. L'arbre sait attendre, son heure viendra, car rien véritablement ne remplace cette huile pour ceux qui se préoccupent de leur santé et de l'excellence de leur table.

Peut-être remarquerez -vous que les plantations d'oliviers semblent a l'écart des constructions, constituant ce qu'on appelle localement la forêt ("Ghaba") ce qui résulte de l'idée d'affecter les sols les plus arides, c.à.d. les moins profonds, aux oliviers, les meilleurs sols étant réservés d'instinct aux cultures autres où le creusement d'un puits pouvait garantir des productions vivrières plus exigeantes et plus denses, mais impliquant une présence permanente et donc justifiant l'habitat du maître. Au fil des siècles et des tentatives avortées de forage de puits se sont dessinées sur le terrain, bien que dispersées, des zones privilégiées d'habitat autres que celles motivées par des activités spécifiques de pêche ou d'artisanat (poteries), celles-ci donc moins centrées sur les puits.

Le palmier en détresse

Dans le Nord et Nord-Est ainsi que le long des fractures se sont établis des vergers partiellement irrigués dont les spéculations ont pu varier en fonction des marchés, mais surtout tributaires de l'évolution croissante de la salinité des eaux et concomitante avec celle des sols. C'était notamment le cas des palmiers dattiers sélectionnés mais de variété diverses à la fois plus précoces, souvent charnues et

d'une conservation plus délicate. Ces dattes précoces de DJERBA étaient exportées jadis sur le continent et constituaient une aubaine pour les populations nomades du Sud friandes d'un fruit frais, dépuratif reconnu efficace pour la santé après les canicules estivales. Aujourd'hui nombre de palmeraies ont été abandonnées et sont en voie de priver le paysage du centre de DJERBA d'une de ses anciennes caractéristiques paysagères, car à l'encontre de l'olivier, le palmier doit être replanté tous les 80 ans environ et sans soins suivis, notamment d'irrigation, les troncs à la base des têtes s'amenuisent et cassent sous l'effet des vents violents. Ce sont des centaines d'hectares de palmiers qui ainsi disparaissent sous nos yeux depuis le début du siècle.

Il ne s'agit pas tout à fait d'un aspect isolé mais bien plutôt de l'effet cumulé de l'exploitation excessive de la nappe phréatique et de son enrichissement salin: moins d'eau et plus salée donc accroissement généralisé en sel qui interdit toute culture normale, le palmier étant l'ultime résistant, Autant dire que la disparition des palmiers constitue le dernier épisode d'une exploitation irriguée menée à son terme inéluctable en l'absence d'eau abondante et de qualité,

Certes DJERBA garde encore une autre parure de palmiers: ce sont tous ces bouquets disséminés au hasard ou ces bosquets, parfois même en forêts lâches, qui cernent les zones proches des rivages du Sud à l'Est et vers le Nord, avec une végétation exubérante ou modeste en fonction des sols et là aussi de leur salinité, Il ne s'agit encore que de palmiers sauvages, spontanés et tolérés dont les fruits variables en taille, couleur, âcreté ou astringence sont tout juste bons pour le bétail, les chameaux surtout, mais qui se soucie aujourd'hui encore de chameaux ?

Le dromadaire lourd (non l'animal fin et distingué des populations sahariennes) était un commensal presque obligé du Djerbien, car il y a moins d'un demi-siècle c'était lui seul qui servait aux transports lourds, avec des bâts ou même attelé à des tombereaux, à labourer parfois de concert avec un âne, à tirer sans relâche l'eau des puits avec des "dalous", à tourner les meules des huileries souterraines, à fournir sa laine si distinguée et recherchée, fournissant en fin de course sa viande, ce qui aujourd'hui reste la seule justification à son existence mais dès lors hors de DJERBA

grâce à des élevages extensifs entretenus sur le continent et pour autant qu'il y aura encore de véritables amateurs pour cette viande, ce qui semble-t-il, est précisément le cas de nombre de Djerbiens,

Nous pourrions aussi parler d'une similitude entre le chameau et le palmier sauvage, ce dernier tout aussi corvéable, et servant si bien ses maîtres car leur fournissant: les palmes par cent milliers pour les dernières pêcheries fixes sur les hauts-fonds, les fibres inter-feuilles pour rouler entre les paumes des kilomètres de cordages de tous types, (ayant des usages parmi les plus surprenants de la navigation à la construction); les pennes des palmes pour le tressage des nasses par milliers, des balais inusables avec les rameaux flexibles des grappes de fruits et une incommensurable quantité de déchets à brûler pour les foyers domestiques, ou contre solide monnaie, à être



34.- Carte de Djerba prise par satellite le 27 A vril1987 Echelle approximative 1 : 210000 ; 1 centimètre = 2100 mètre = 2,1 km

Cette prise de vue montre clairement les 7 lignes de failles qui découpent du Nord-Ouest vers le Sud-Est l'île en plusieurs sections vaguement parallèles. Chaque ligne de faille est flanquée sur la partie regardant vers le sud d'une zone nettement plus foncée qui correspond à la concentration des cultures au long de ces lignes, du fait d'une présence de sols plus profonds et de ressources meilleures des puits. Ceci s'est traduit (en schématisant quelque peu...!) au fil des siècles par des propriétaires plus riches qui ont donné ainsi naissance à la couche sociale la plus dynamique de l'île tant à Djerba même que sur le continent.

vendus aux derniers potiers de GUELLALA. En effet leurs fours étaient en partie conçus pour initier le "petit feu", avec des bois d'olivier secs, et pour terminer avec le

"grand feu" en utilisant les feuilles de palmier puis les " troncs, lorsque ces derniers s'avéraient n'avoir plus preneurs pour servir dans la construction afin d'y réaliser des plafonds, ou des éléments de chaînage dans les murs, ainsi que d'ériger une multitude d'abris temporaires...

Il eut fallut passer sous silence la production du jus de palme (le célèbre Lagmi), fruit d'un acte de cruauté insigne (la loi en limite l'usage), puisqu'une incision maladroite du bourgeon terminal peut blesser l'arbre à mort. Les collecteurs de lagmi privilégient de surcroît les sujets les plus vigoureux, de préférence proches des habitations, car la sève délectable (pour certains) qui coule continûment dans des gargoulettes, se doit d'être récoltée chaque matin, de peur qu'elle ne tourne en alcool et ne devienne objet de réprobation, ou au gré des tempéraments, chance d'une convivialité discrète entre initiés.

Une arboriculture très particulière

Puisque nous parlions d'arbres, une autre culture, celle des petites pommes de DJERBA, mûres déjà fin Mai début Juin, a eu ses heures de gloire puisque l'on prétend qu'à force d'en avoir poussé la production, sous l'exigence de leurs occupants, les Aragonais à la fin du 13e siècle, les arbres devaient en mourir. La toponymie a aussi retenu au Nord de l'île le nom de "Port des pommiers" (Marsa Tefah) le lieu où leur embarquement est supposé avoir eu lieu en vue de l'exportation vers la Sicile. Retenons simplement qu'effectivement ces pommes si elles sont d'une de ces variétés anciennes exhalent un incroyable parfum au point que deux ou trois d'entre elles embaument la pièce où elle auront été déposées. Ces petites pommes sont presque du passé, car aujourd'hui des agriculteurs méritoires ont introduit des variétés plus prolifiques et des méthodes plus efficaces qui ont nettement amélioré les approvisionnements de l'île au prix de fragrances plus fugaces et d'une moindre précocité. Les abricots lorsqu'il s'agit des variétés, anciennes ("Mechmech") à petits fruits rarement irrigués sont sans conteste les premiers fruits de la nouvelle saison dès Mai. Aussi quelle maison rurale n'aurait-elle pas son abricotier, souvent plus dispensateur d'ombrage précoce mais d'abord d'une floraison qui ne le dispute en

beauté qu'aux amandiers, ces derniers étant les premiers à fleurir de début à fin Janvier et sont annonciateurs que l'on vient déjà de passer le premier cap de l'hiver. Les amandiers occupent davantage les points ingrats environnants les habitations car on se souciera de cueillir, dès que possible fin juin, les fruits verts qui sont toujours si recherchés à DJERBA..

Vers fin Mai début Juin apparaissent les figues fleurs ("Bither") durant peu de jours, il est vrai, mais comme pour dire qu'il ne fallait pas oublier les figuiers, coriaces envers toutes les sécheresses; car fidèlement tous les ans la récolte des figues proprement dites ("Essifia") a lieu fin Août Septembre et c'est un fruit très commun alors, qui ne fait plus guère l'objet de séchage, autrefois une obligation impérieuse pour varier la diète hivernale. Par contre dans le milieu israélite, ce fruit, lorsque la saison en est prolifique est consacré encore à des productions familiales de "boukha", l'alcool de figue qui attire plus d'un amateur .

Avec les derniers jours de Juin apparaissent les premiers raisins, pour une fois de variétés qui n'étaient pas connues autrefois, mais la vigne a toujours joué un rôle important jadis, pour en faire des raisins secs consommés en famille ou commercialisés avec profit à l'extérieur. De ce fait ont été privilégiées les variétés blanches sans pépins, "Sultanines" surtout.

L'impression prévaut que contrairement à la tradition qui veut que les vignes étaient surtout tirées en treille sur des supports, murs ou arbres appropriés et dès lors aux voisinages des demeures, il y ait eu à DJERBA des vignobles dans le sens où on l'entend normalement c'est à dire en pieds buissonnants. (plantations en gobelets) certes plantés à grand écartement (souvent plus de 4 à 5 mètres par pied) vu l'aridité locale et suivis des soins habituels de taille et de labours. Détail intéressant pour les initiés, DJERBA est à notre connaissance le seul endroit en Méditerranée où il n'existe pas l'obligation technique du greffage, car le phylloxéra, parasite absolu de la vigne franche de pied, n'existe pas ou du moins ne prolifère pas significativement à DJERBA, simplifiant en cela et le choix risqué du porte-greffe le plus approprié et l'obligation d'établir ou d'utiliser des pépinières. En clair un simple rameau mis en

terre suffit pour obtenir de nouveaux plants comme c'était autrefois (avant 1873) partout le cas.

Mais ce sujet n'est qu'un détail si vous considérez tous les efforts que depuis peu d'années ont consenti des viticulteurs modernes dignes de ce nom, ayant établi de nouvelles cultures palissées sur des piquets et fils de fer. Ces vignes sont irriguées avec des eaux de qualité déjà disponibles ou détectées en des lieux nouveaux, et ce avec le concours d'installations d'irrigation en goutte à goutte, dispendieuses mais efficaces. Ce sont de nouvelles variétés étrangères éprouvées, de table seulement, qui ont permis un incontestable succès économique au dire des spécialistes.

Depuis moins de 5 ans par contre font fureur dans la zone Sud-est proche de la zone maritime, des plantations de raisin de table en sec selon des modalités anciennes simplement en gobelet mais concernant des sols autrefois non mis en culture en raison de leur fragilité, sols qui, en l'absence de tabias pour endiguer l'érosion éolienne ou de précautions prises pour éviter les remontées salines et l'accès radiculaire aux sous-sols salins, risquent dans peu de temps d'aboutir à de solides déconvenues. En fait ces promoteurs ne doivent avoir cure de ces risques car l'initiative dans ce domaine s'apparente plus à des soucis de spéculations foncières que véritablement à faire de l'agriculture. (Il s'agit de faire acte d'occupation et de présence sur des terres à vocation touristique jadis totalement en friche et à l'abandon). Nous aurions pu nous dispenser d'en évoquer la mise en oeuvre n'était la destruction irréfléchie d'une association végétale pérenne et annuelle, nécessaire à la sauvegarde de ces sols et que les anciens avaient su honorablement respecter connaissant les limites de culture à ne pas dépasser.

Quelques espèces fruitières jouent un rôle mineur et presque affectif, il s'agit d'abord des grenades qui sont des plus accommodantes aux eaux salines lorsque irriguées. Ce fruit, est en octobre très recherché Car c'est le seul fruit faisant le relais entre les derniers raisins et les premiers agrumes. C'est surtout un fruit bon marché à la portée de toutes les bourses et à ce titre largement aussi apporté du continent. Les prunes, pêches, et poires locales sont sur les marchés négligeables en quantité et de qualités modestes.

Certes le Djerbien s'est aussi intéressé à d'autres arbres qui ont un intérêt moindre aujourd'hui, vu que l'installation des pompes mécaniques depuis vingt ans a favorisé une surexploitation et donc la régression des nappes et comme corollaire, la salinité accrue des eaux, donc également des sols. C'est le cas des agrumes qui, fréquents dans les secteurs où l'eau restait à moins de deux grammes de sels totaux au litre, soit vers MAHBOUBINE ou CEDGHIANE, sont également en régression, l'eau de très bonne qualité, rare, méritant des usages plus sophistiqués aujourd'hui, telles les cultures sous serrés plastiques" ou comme nous le disions de pommiers et de vignes de table irrigués au goutte à goutte.

Bien sûr, de-ci de-là, des tentatives individuelles ont été faites de longue date, pour introduire d'autres arbres, mais toutes sont restées anecdotiques, les facteurs de luminosité, de température, mais surtout de qualité de l'eau ont rendu vaines les premières initiatives .citons le mûrier qui aurait pu supporter la sériciculture avec ses magnaneries, car le tissage de la soie était pratiqué sur certains métiers avec succès, les bananes que l'on rencontre de ci de là dans des expositions protégées mais qui sont à la limite de leur bio- tope et aire économique à moins de tentative extrême sous serres, à gros risques techniques et commerciaux, les avocats très exigeants en eau très douce.. les pistaches d'un rendement aléatoire avec leurs problèmes de pollinisation, les coings produits ailleurs en Tunisie et sujets à un marché industriel étroit.

La mécanisation récente a incité des entrepreneurs à proposer l'extraction des croûtes de roches "Som", opération difficile et brutale parfois pour les arbres mais la récupération des pierres en ces périodes de construction effrénée arrive à en compenser le coût. Cette mesure est surtout justifiable pour de nouvelles plantations.

A l'évidence il eut fallu mieux travailler ce thème d'arboriculture nouvelle, mais les initiatives gouvernementales sollicitées voici près de vingt ans pour installer une Station de Recherche Arboricole sont restées lettre morte, laissant l'arboriculture de DJERBA, pourtant prééminente depuis l'antiquité, avec des perspectives de développement médiocres, hormis de louables initiatives privées limitées dans leur possibilités d'extension. L'eau douce, facteur majeur de développement, se trouve

bien accessible dans les profondeurs des zones sahariennes du continent mais son transfert onéreux reste problématique en l'absence d'une formule à la libyenne faisant abstraction des coûts. (Transfert en cours des eaux du FEZZAN et de KOUFRA vers la DJEFFARA Tripolitaine et la CYRENAIQUE par des pipes sur des milliers de kilomètres).

Des cultures annuelles très aléatoires

Nous avons peu évoqué les cultures annuelles, généralement médiocres, qui ont très tôt obligé l'île à des opérations de troc avec le continent, voire les années pluvieuses, à tenter directement des cultures sur le continent proche avec des compensations en faveur des tribus locales, comme c'était fréquent au siècle passé, activité qui a ensuite aussi évolué dans le sens d'une véritable colonisation par l'olivier des presqu'îles de ZARZIS et des MEHABEUL, par les Djerbiens.

Dans l'île sans irrigation, tout ce que l'on peut observer ce sont, les années pluvieuses, des semis d'orge, de blé tendre très rarement, toujours de lentilles généralement à graines petites et rondes rarement aplaties telles qu'elles sont communes ailleurs, parfois des tentatives de pois chiches de tailles et récoltes modestes. Si aujourd'hui, dans la majorité des cas, les labours ou souvent ce qui en tient lieu, sarclages avec des cultivateurs à dents, sont exécutés avec des tracteurs moyens ou petits sur des champs rarement de plusieurs hectares d'un seul tenant, tous les autres travaux se font en famille et à la main. Les semailles, les désherbages, et le plus astreignant, la moisson, qui intervient très tôt en avril pour les lentilles, début mai pour l'orge, fauchées à la faucille voire arrachées lors des mauvaises années, se font à la main. Le transport des gerbes est aujourd'hui improvisé, soit encore avec des charrettes avec ânes et mulets, des remorques de tracteur, des camionnettes voire même de simples limousines, toutes solutions dont il ne faut pas établir le prix de revient, car sinon il y a belle lurette que tout eût été abandonné. De surcroît le battage est à faire par foulage au pied des bêtes ou, à défaut, au bâton en l'ignorance du fléau.

Ces équipées d'un autre âge visiblement se meurent, il n'en sera plus guère question dans peu d'années avec les nouvelles générations qui, Dieu voulant, trouveront d'autres alternatives méconnaissables (bien entendu il en existe mais elle seront toujours onéreuses) ou accepteront des coûts oniriques en s'y investissant eux-mêmes et mangeront alors la "zoumita la meilleure" faite du fruit de leur propres terres et du don de soi quelle qu'en soit le coût matériel ou psychologique.

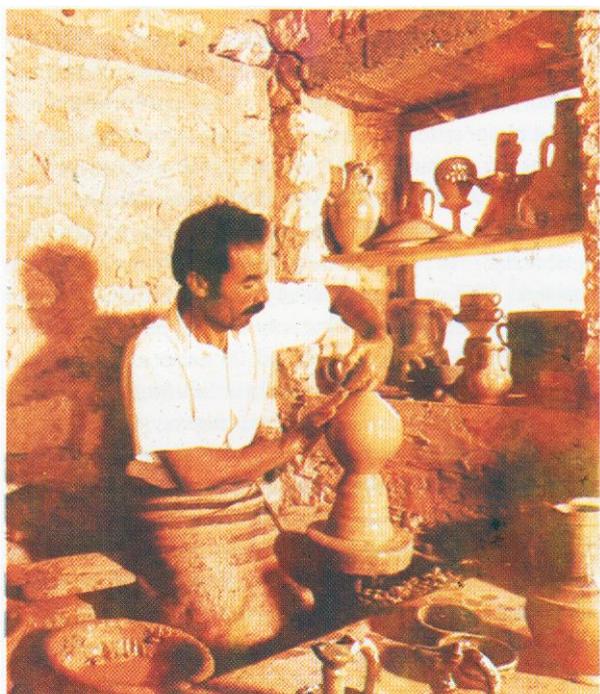
Au demeurant l'orge de l'île, à la rigueur du continent proche, vaut le double de celle du Nord, car et c'est vrai, la zoumita en est meilleure.

Comment vous ne connaissez pas la zoumita? Prenez de l'orge de l'année, grillez-la, selon les règles de votre grand-mère, ou de votre voisine, faites-la moudre chez le meunier ad hoc, criblez, épurez, mélangez avec de la farine de lentilles (locales bien entendu) ou mieux les vôtres, trouvez toutes les épices moulues que la tradition a prescrites dont une bonne proportion de fenugrec, mélangez avec soin et mettez à l'abri de l'humidité et des insectes, car c'est votre provision de plusieurs mois ou de l'année. Il ne vous reste plus qu'à préparer votre zoumita au gré de vos inspirations: à l'eau ou au lait, avec ou sans huile d'olive, moulée, pâteuse ou diluée, cuite à votre goût ou crue pour certains, soit brûlante soit froide, salée ou sucrée, votre préparation sera au demeurant toujours la meilleure car fatalement vous la perfectionnerez. Vous serez toujours rassasié que ce soit le matin, à midi, ou le soir, sans faire d'excès, vous ne connaîtrez plus guère le creux de onze heures ou de cinq heures et vous vous porterez comme un charme jusqu'à un âge canonique, mais naturellement mieux vaut que votre orge et vos lentilles soient de DJERBA, c'est ce que m'ont affirmé des Djerbiens, ceux qui s'y connaissent.

Le "Drôo" : Le Milx nécessitant l'irrigation mais supportant des eaux plus chargées, était une culture très anciennement pratiquée, donnant une farine également très recherchée pour les pâtisseries. Les difficultés d'exploitation l'auront pratiquement fait disparaître ces dernières années .

Les cultures annuelles légumières ont toujours existé en fonction des initiatives féminines et des ressources en eau et fumier. La gamme en était restreinte car les exigences culinaires se bornaient à des produits rustiques ou complémentaires capables d'une certaine conservation naturelle ou par séchage.

Depuis une quinzaine d'années, avec l'apparition et la vulgarisation des serres en plastiques en TUNISIE, il y a eu de multiples initiatives dans l'île, là où la qualité des eaux le permettait. Certaines furent couronnées de succès lorsque les promoteurs se sont fortement investis, car on n'accède pas facilement à des techniques élaborées qui demandent une forte spécialisation. L'absence, là aussi, d'une Station de



35.- Potier de Guelalla en plein travail au tour: confectionnant de la poterie utilitaire courante qui a ! fait depuis plusieurs millénaires l'immémoriale I réputation de ce village notamment pour ses grandes I jarres servant à la conservation des liquides, des I grains, des étoffes précieuses même, récipients hélas de moins en moins utilisés du fait d'une organisation I différente de la vie domestique et des provisions mais Il surtout de l'omniprésence du plastique, plus léger et plus facile à manipuler. C'est tout un pan d'histoire qui disparaît avec la poterie de grande taille dite "sefri" qui n'a pas encore su être remplacée par la petite poterie vernissée qui se vend si facilement aux touristes mais reste fabriquée à Nabeul.

Recherche et de Démonstration spécialisée, aura grandement fait défaut. Il faut espérer que ces initiatives privées se poursuivront car, il aurait pu en résulter à terme non seulement une amélioration du ravitaillement local mais un créneau de développement agricole nouveau vu la situation climatique exceptionnellement favorable de DJERBA.

De ces initiatives et de celles similaires ailleurs en TUNISIE il aura résulté une plus grande variété et disponibilité de légumes sur les marchés locaux, qui répondent également à une demande importante de l'hôtellerie touristique mais aussi des expatriés très nombreux de retour au pays et disposant maintenant de ressources.

Un incroyable morcellement foncier

Nous n'aurons pas encore mis l'accent sur ce qui est moins visible: un morcellement extrême des terres, car la majorité des parcelles qui sont souvent de moins d'un hectare peuvent en fait avoir un grand nombre de propriétaires absentéistes, héritiers de génération en génération, Djerbiens ne justifiant leur attache avec l'île que par ce fil ténu de détenteurs d'un morceau de terre, incapables de se dessaisir d'un bien que les spéculations foncières du tourisme, ou les revenus extravagants des expatriés sont susceptibles de valoriser (à l'avenir), d'une façon sans commune mesure avec la valeur vénale résultant du revenu issu d'une activité agricole.

Il peut y avoir pire, et le cas est légion, lorsque les propriétaires indivis d'un patrimoine tous absentéistes confient ce bien à un occupant occasionnel lui laissant des revenus illusoires de plantations déjà médiocres. Inutile de préciser la déchéance des bâtiments anciens ou la décrépitude finale des cultures et plantations, surtout si le bénéficiaire déjà âgé comme c'est généralement le cas, se limite finalement à un élevage vagabond de chèvres et de moutons qui ne respectent dès lors aucune limite de sols abandonnés et d'arbres qui y survivent.

Un élevage traditionnel modeste

Oui nous avons peu parlé de l'élevage qui jouait pourtant un rôle non négligeable pendant des siècles du fait de la valorisation extrême de la laine par la filature et le tissage dont dépendaient non seulement les vêtements locaux mais qui devint un objet majeur du commerce d'exportation florissant et indispensable. Les textes anciens font mention de cette activité et se réfèrent à l'élevage ovin de l'île comme étant la source principale de cette activité textile. Parfois des chiffres sont avancés; soit de huit à dix mille têtes. Effectivement il peut s'agir là d'un nombre en harmonie avec les ressources de l'île. mais en disproportion totale avec les besoins impliqués par l'importance des exportations dont il est toujours largement fait état. Ceci met l'accent sur l'important trafic qui devait exister entre les tribus nomades du continent à propos de l'écoulement de leurs productions lainières.

Revenons à nos moutons et notons qu'ils ont dû toujours être de race barbarine à grosse queue, celle qui, dans tout le Centre et Sud du pays, a toujours prévalu pour sa rusticité. Le cheptel, celui parcourant les zones non cultivées en bordure des lagunes et des côtes ou broutant dans les garrigues des failles, pouvait être constitué de petits troupeaux libres divaguant au gré des saisons, par contre la majorité des effectifs restaient sédentarisés auprès des habitations et des champs plantés d'arbres grâce à un pacage au piquet sous l'autorité de la maîtresse de maison (comme c'est aujourd'hui toujours le cas dans les familles rurales, à proprement Djerbiennes) laquelle devait judicieusement au fil des jours régler rations consommées et herbes sauvegardées pour le séchage en vue de la constitution de réserves.

Cette pratique, inconnue ailleurs en TUNISIE, ne fait que traduire le sens éminemment rationnel et économe qu'avait dû développer les Djerbiens dans bien des domaines, moins évidents que celui-ci. Cette digression méritait d'être faite. Les chèvres étaient et sont menées de même et nous ne doutons pas que la production du lait nécessaire passait et passe par les mêmes arcanes. Ces commentaires montrent aussi, que, conduit de la sorte, le cheptel devait être en fait bien plus nombreux, la capacité des terres (tenant compte du régime plutôt semi-aride qu'aride) le permettant, car les feuilles sèches des arbres oliviers surtout, intervenait pour une part notable, sans tenir compte des effets directs et indirects induits par les parcelles en irrigation sur l'équilibre alimentaire global.

Jusqu'à des temps récents il n'était pas fait état de cheptel bovin mais il est vrai qu'aujourd'hui de nombreux agriculteurs ou mieux entrepreneurs vivent de cette spéculation avec des bêtes de race appropriée tenues en stabulation. Cette activité n'a pas pris de l'ampleur, car les facteurs techniques impliqués par la manipulation et la diffusion aisée du lait frais (non pasteurisé), se révélant difficile à généraliser. Il existe environ 500 vaches laitières dans l'île dont 150 chez un seul entrepreneur. Par contre on peut noter que l'abattage de bovins du Nord de race améliorée ou rustique est devenu une pratique courante pour une population dont les ressources depuis vingt ans se sont fortement accrues grâce aux mandats des expatriés et du développement du tourisme.

En résumé nous regrettons d'observer que l'agriculture à DJERBA est dans une phase avancée de déclin obligé, tant que la mécanisation n'aura concerné que les labours et les défoncements et n'aura que peu affecté la productivité des cycles de production autres qui continuent à reposer sur l'usage d'une main d'œuvre familiale, dont le coût est marginal certes, mais dont le nombre ou la disponibilité présente et future ne fait que rapidement fléchir.

Le patrimoine rural point d'ancrage en vue d'activités diverses

Comme nous le verrons, l'agriculture tout en constituant le noyau principal. des spéculations aux-quelles s'adonnait la famille pouvait aussi s'intégrer dans un système plus complexe ou aux responsabilités principales du chef de famille assumant des activités directement lucratives de pêche ou d'artisanat (tisserand, potier), voire de commerçant expatrié, devait répondre une implication plus forte de l'épouse et des enfants dans la somme de problèmes de l'exploitation rurale ce qui aura stimulé grandement le sens moral et la responsabilisation et dont le tempérament Djerbien peut se prévaloir aujourd'hui.



36.- L'ancienne poterie classique de Djerba qui n'est plus' vernie, et servant aux usages quotidiens domestiques surtout locaux, est entassée avant son envoi pour la vente. Petit détail, le joli palmier montre trois rétrécissements annulaires du tronc

imputables aux trois suppressions totales de la couronne de feuilles pour faire couler la sève, le fameux lagmi sucré lorsque frais ou alcoolisé après quelques heures.

La dispersion de l'habitat a eu aussi pour effet, d'une façon analogue à celle de la vie nomade, de favoriser une vie plus saine, moins exposée aux épidémies. Ceci aura fait de DJERBA un terroir qui aura pu chaque fois au cours des siècles reconstituer des populations décimées par les guerres et les déportations, mais aussi arriver à nourrir, grâce à son ingéniosité dans l'artisanat et le commerce, un surcroît de population, en faisant jouer habilement à l'habitat rural son rôle de plaqué-tournante où se trouvait localisée une partie des ateliers de tissage mais surtout où pouvait demeurer la famille, pendant que, tel depuis deux siècles, des chefs de familles par deux ou trois, apparentés et solidaires, constituaient par milliers dans le Maghreb de l'Est de TRIPOLI à CONSTANTINE d'humbles boutiques d'épicerie et de tissus dont la gestion pas trop compliquée permettait à tour de rôle aux associés de vivre de longs mois en famille à DJERBA.

Ainsi était sauvegardé l'essentiel d'un cadre de vie plaisant au milieu des siens avec toutes les particularités culturelles que cela permettait. C'est en grande partie de ces économies de boutiquiers, sous par sous, que se sont édifiées des fortunes "rurales" autorisant d'une part des constructions confortables mais discrètes de l'extérieur, les fameux "houchs", mais aussi que se sont capitalisées d'importantes ressources qui, au cours de la deuxième moitié de ce siècle avec l'Indépendance Nationale aideront au développement à Tunis ou ailleurs sur le continent, d'activités cette fois industrielles ou de grand commerce qui jouent aujourd'hui un rôle déterminant dans l'économie tunisienne sans que leur appartenance à des Djerbiens ne soit toujours évidente.

Par ailleurs le déclin de l'agriculture est partiellement masqué par le fait de ces milliers de constructions nouvelles, spacieuses, symboles d'opulence avec leurs styles parfois alambiqués qui tranchent avec celui dépouillé du passé. Ce sont les économies de milliers de Djerbiens expatriés en Europe, plus rarement en Libye, qui ont été investies ainsi afin de permettre de prendre une retraite méritée dans l'île ou déjà d'y installer sa famille demeurée sur place dans le confort que l'on a apprécié à l'étranger.

Ces constructions ne vont pas obligatoirement déboucher sur de nouvelles activités agricoles dans l'île, car pour tirer éventuellement un profit appréciable ou même éviter toute perte il faut aujourd'hui de l'eau, de gros investissements, et surtout une technicité éprouvée! toutes conditions rarement réunies. Mieux vaut dès lors se consacrer à une petite industrie ou un artisanat d'une rentabilité plus immédiate et moins aléatoire.

En fait insensiblement, l'île évolue en partie aussi sous l'influence d'une psychose, celle de sa vocation touristique maintenant bien établie, en un vaste territoire de résidences d'abord secondaires puis de retraite. Cette nouvelle alternative demeure plausible dans la mesure où reste toujours garantie la présence dans l'île de la mère et des enfants, car dans l'hypothèse où ceux-ci rejoignent le chef de famille à l'étranger, il est à peu près certain que les enfants restent dans leur patrie d'adoption et le relâchement avec le pays d'origine deviendra acquis (hormis pour les vacances ou les retraites). Cette perte humaine pour DJERBA pourrait devenir tragique.

La place que tient finalement l'agriculture dans l'ensemble des ressources nettes de l'île se situe vindicativement aux environs de 2 à 4%, valeur à vrai dire très modeste, mais qui met clairement une fois de plus en lumière combien une activité économique en soi dérisoire, mais qui représente un cadre de vie et surtout une richesse paysagère, supporte pour une part majeure voire essentielle, la justification à une activité touristique dont les ressources nettes sont devenues en moins de vingt ans de l'ordre de vingt fois supérieures à celle de l'agriculture. Une idée simple pour soutenir le paysage à vocation touristique serait de restituer à l'agriculture un support financier bien concret par exemple 1% des recettes touristiques pour développer des actions types: telles l'entretien des tabias avec leurs aloès, la plantation de bosquets ou de touffes de palmiers rustiques en des points marquants, la plantation au long des tabias d'amandiers ou d'abricotiers, parures sans égales lors des floraisons de près d'un mois, etc....les idées sont sans fin.

Nous avons vu aussi comment la faiblesse des ressources agricoles résultant d'un morcellement et d'une indivision de fait a conduit des familles à rechercher leur ressources sur le continent, voire à l'étranger, tout en laissant leur patrimoine dans

l'île entre les mains d'un gardien ou plutôt métayer qui ne pouvait être lui-même qu'un très pauvre chef de famille, venant des tribus jadis nomadisant du Sud. Celui-ci se devait, faute de capital, infailliblement trouver son moyen de subsistance dans l'exploitation d'un maigre cheptel de moutons mais plus souvent de chèvres, nécessitant bien entendu comme prévisible, un peu plus d'espace que celui assigné. Ainsi s'est ouverte la voie à des délits de pacage sur toutes les terres à l'abandon, y compris surtout des plantations d'oliviers et ce au grand dam de propriétaires absentéistes incapables de remédier à cette atteinte à leur droit de propriété.

Combien de centaines, pour presque dire de milliers, de cas similaires depuis peut-être un siècle, ont donné naissance' ainsi à un peuplement nouveau ne se réclamant pas au début de sa qualité de Djerbien, mais qui lui aussi a cherché des moyens de subsistance complémentaires, tel aujourd'hui dans les services des hôtels, et finalement s'expatriant aussi en laissant la famille au bercail. Les économies de ces expatriés leur permettent à leur tour de construire aujourd'hui des maisons qui leur donnent un véritable statut psychologique de Djerbien, premier stade d'assimilation qui mettra néanmoins trois ou quatre générations pour se concrétiser totalement, les mariages endogames restant encore la règle dans tous ces milieux, tant de Djerbiens authentiques que de familles originaires des tribus du continent.

Ces nouveaux venus ont pu en certaines circonstances aussi acquérir des parcelles plus vastes et consacrent une partie de leurs économies à surtout planter de jeunes oliviers, notion qui fait partie du subconscient collectif comme étant imaginé le seul support certain pour les vieux jours. Ces actions modestes ont le mérite de réanimer l'agriculture dans l'île là où la terre reste encore d'un prix abordable et s'observent surtout dans la partie Sud et Ouest de l'île.

La pêche, mythe et réalité

Dans un tout autre domaine, avec la pêche, nous abordons un sujet qui touche de très près la sensibilité des Djerbiens car ce n'est pas seulement à un secteur d'activité économique autrefois prospère qui a connu des avatars divers au cours de ce passé récent, mais c'est surtout à l'héritage d'une culture gastronomique vraiment

spécifique qu'elle se réfère pour chacun. Autant la cuisine quotidienne d'une majorité avec ses approvisionnements peu diversifiés devait garder un caractère assez frugal, autant l'art d'apprécier et d'apprêter les multiples espèces de poissons et fruits de mer jadis bon marché et qui variaient selon les saisons, a pu atteindre ici un véritable art culinaire reste, pouvons nous dire, l'objet d'évocations dithyrambiques, lorsqu'on est conduit à parler d'un passé proche où le poisson en taille et en qualité était à la portée du moindre citoyen, alors qu'aujourd'hui, est-il dit, seuls les plus favorisés y accèdent! Faites parler de vieux Djerbiens et notamment à propos d'un couscous et d'une belle daurade cuisant ensemble juste à la vapeur sous le fumet des légumes savamment épicés qui mijotent et vous verrez! A tous prix évitez de leur parler d'une platée de grands rougets de GUELLALA, à jamais disparus, ils se mettraient à pleurer.

En effet, tous les récits concordent pour dire que l'île était voici peu encore un véritable paradis pour les pêcheurs et les amateurs de poisson. Les textes anciens y font largement allusion et parlent même de salaisons commercialisées hors de l'île.

Disons d'emblée que l'île a d'abord une position tout à fait privilégiée du fait qu'elle est cernée de hauts-fonds riches en herbiers de posidonie, véritables viviers propices aux reproductions. Ces eaux reçoivent de notables apports de matière organique charriée par tous les oueds débouchant du continent dans la mer de BOU GRARA (les années pluvieuses étaient suivies un an plus tard de pêches abondantes). L'île est aussi sur le parcours conduisant les espèces migratrices vers la zone de la petite Syrte connue pour sa richesse en plancton du fait des eaux plus chaudes et des marées plus actives qu'ailleurs en Méditerranée. En second lieu il faut admettre que la pêche ne pouvait pas donner lieu jadis à une grande exportation, même compte tenu d'un certain séchage, (tels les petits anchois d'un doigt: "Ouzef", ramassés en septembre par bancs entiers et séchés à titre de menu fretin pour les soupes hivernales). Donc la pêche répondait davantage aux seuls besoins de la population de l'île. Ainsi plus ou moins chacun pouvait s'improviser pêcheur selon des traditions immémoriales et lorsqu'il en avait le loisir ou le besoin, allait avec sa petite barque, seul capital nécessaire, se "servir" à son gré. Il pouvait aussi, la bonne

saison aidant, se muer en pêcheur permanent si tel était le débouché. Ceux des villages les plus proches des rivages pouvaient tout simplement être associés de pêcheries. fixes dont les captures étaient respectées par des siècles d'usages, en cela confortés par quelques vilaines disputes de hameaux dont le souvenir restait bien ancré dans les mémoires des vieux. En clair du poisson il y en avait largement pour tout le monde et tous les goûts, et ce, même pour les habitants plus éloignés des côtes s'ils voulaient s'en donner la peine. C'est ainsi que les initiés nous disent qu'il y avait plus de 80 espèces différentes pêchées, sans parler de leurs particularités saisonnières, les faisant davantage apprécier ou que la tradition a accrédité, en fonction surtout du respect des périodes de reproduction.

Bien entendu il y avait aussi des pêcheurs permanents, spécialisés pour approvisionner les quelques centres demandeurs tel Adjim et Houmt- Souk et dont les techniques étaient assez élaborées pour impliquer des pêches aux filets et en associations, telle celle de la "sautade" ou "Demessa", (pêche curieuse des mullets, qui effarouchés par des filets verticaux et sautant prestement hors de l'eau pour éviter cet obstacle sont "cueillis" avec des filets cette fois horizontaux).

D'une façon générale ces pêches faisaient appel à des barques à rames tel dans le cas précédant, ou bien servant pour des poses des palangrottes (pouvant avoir des centaines d'hameçons sur un à deux kilomètres de lignes), mais nécessaires aussi pour les pêcheries fixes. Les barques à voiles latines servaient surtout à jeter des lignes à la traîne ou à rejoindre des lieux privilégiés. Les hauts-fonds ont déterminé tout un ensemble d'usages aujourd'hui tombant lentement en désuétude, depuis la pose de nasses, celles-ci faites à la main (avec des nervures diverses des feuilles et des régimes de palmiers) relevées régulièrement, en passant par les poteries, encore en usage, égrenées en longs chapelets pour y "abriter" les poulpes crédules si abondants sur les hauts-fonds. Aujourd'hui encore on peut voir, et notamment d'avion à la pointe de BORDJ DJILLIJ, ce qui reste de ces élégantes flèches dessinées sur l'eau: 80 à 150 mètres d'alignements de palmes fichées dans les fonds sableux en une courbe gracieuse se terminant en couloirs de capture en forme de large fer de lance dont chacune des trois extrémités est munie d'une chambre de capture agrémentée d'une

nasse facile à relever. Bien entendu la localisation de ces pêcheries fixes a résulté d'une très ancienne expérience et celles qui subsistent se trouvent aux endroits privilégiés de capture. Il en reste à peine une quinzaine aujourd'hui alors qu'il y en avait près d'une centaine il y a cinquante ans.

Une autre activité très spécifique était représentée par la pêche aux éponges, pratiquée surtout au départ du port d'Adjim et qui faisait essentiellement appel à l'usage de grandes perches s'emmanchant entre elles munies de tridents permettant "d'harponner" jusqu'à des profondeurs de 10 à 12 mètres des éponges choisies d'un calibre optimal grâce à l'usage d'un seau à fond vitré autorisant un repérage précis dans les hauts-fonds plus ou moins enherbés. L'été les plus courageux et les plus jeunes plongeaient lestés d'une pierre! Une vingtaine de tonnes d'éponges brutes sèches était annuellement produite en harmonie avec les ressources. Le blanchiment étant assuré hors de l'île par des spécialistes.

Cette situation générale des pêches satisfaisante en soi pour tous les insulaires, était demeurée telle jusque vers les années 50 et concernait une production difficile à estimer de 350 à 500 tonnes par an, puis coup sur coup des options nouvelles "modernes ", pour leur promoteurs, ont commencé à orienter l'ancien équilibre de cet environnement marin vers des situations se révélant aujourd'hui sujettes à caution. Il faut faire mention d'abord de la chaussée au Sud reliant le continent qui a totalement interrompu un considérable mouvement migratoire d'espèces venant depuis des temps immémoriaux frayer dans les herbiers très vastes de posidonies de la Mer de Bou Grara. Harcelées par les spécialistes des pêches les Autorités munirent la chaussée d'un pont alors qu'il eut fallu en faire cinq ou six pour tenir compte du flux migratoire qui à certains moments est tellement dense qu'il n'a fait qu'attirer, en infraction avec les règlements, des pêcheurs irresponsables, le remède devenant en partie pire que le mal.

Avec la mécanisation progressive des barques en TUNISIE les parages de DJERBA ont vu apparaître des protagonistes inconnus précédemment, venant de ZARZIS, de GABES voire de SFAX, aujourd'hui, utilisant aussi des méthodes plus productives. Le remède a consisté à répondre aux demandes pressantes de tous ceux

qui voulaient à DJERBA également s'équiper, au point qu'aujourd'hui tous ceux qui le désiraient sont équipés de moteurs et les libéralités des Autorités quant aux financements a favorisé également des centres tel BOU GRARA sur le continent, face à la mer intérieure de BOU GRARA disposant aujourd'hui d'un port de pêche capable d'abriter de grosses unités pouvant s'activer bien au loin. Dans la foulée, Adjim a reçu largement sa part de quais et appontements tout comme du reste Houmt Souk qui reste cependant quelque peu handicapé par l'implication d'un long chenal vers le large devant être régulièrement dragué et surtout bien balisé.

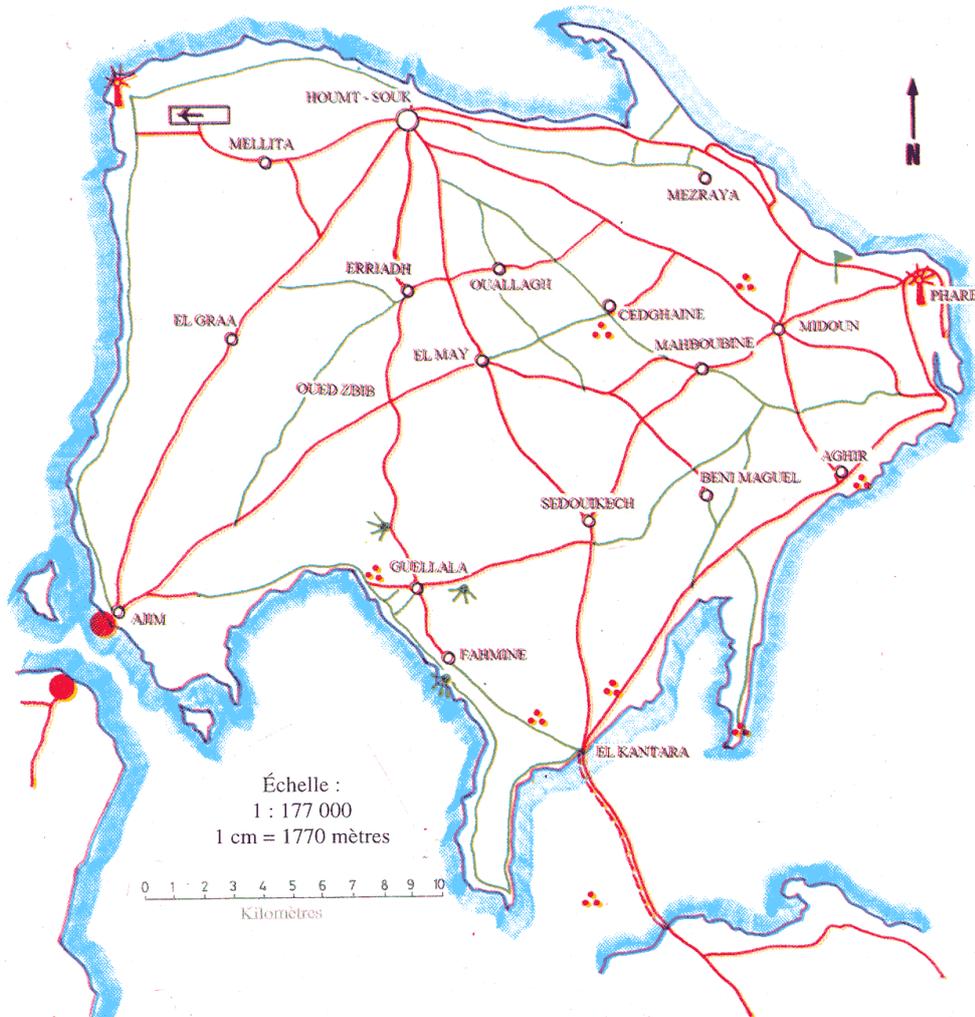
Dès les années 80 la pêche à connu une importante augmentation à la satisfaction unanime (On fait état de 1600 tonnes par an pour toute l'île). A l'évidence cette progression des recettes qui était surtout le fait d'unités extérieures à DJERBA, a stimulé les initiatives et on a vu apparaître aussi les chalutiers sur les hauts-fonds des parages de l'île.



37.-Ile de DJERBA

Reproduction de la carte établie au 1: 100000 de 1905 à 1907, tirage de 1940 et réduite ci-dessus à l'échelle de 1 : 185400, soit un centimètre égale 1854 mètres ou 1,854 km.

L'impression des petits rectangles rouges indique des maisons ou hameaux, les ronds verts situent les zones à oliviers et les petits palmiers verts, toutes les zones à palmiers, notamment sauvages en zone maritime. Les 3 lignes de méridien correspondent à 9 grades 40', 50' et 60 minutes et les 3 lignes de latitude à 37 grades 40', 50' et 60 minutes. Les équidistances sont de 25 mètres, la courbe bathymétrique en pointillé est celle des 5 mètres, celle en continue des 10 mètres de profondeur en mer.



38.- Île de DJERBA

- Principales localités et lieux-dits remarquables. Voies de circulation aisées :
- Goudronnées
 - Pistes principales
 - Ruines R.R. romaines ou autres.
 - Points de vue éminents
 - ✠ Phares
 - ⚑ Golf 18 tr.
 - ← Aérodrome
 - Voie dite Chaussée Romaine
 - Ports de départ des ferryboats

La première conséquence a été la destruction peut-être définitive des sites traditionnels d'éponges dont on ne parle plus guère, puis la régression brutale des tailles des reproducteurs, l'amenuisement du nombre des espèces (bien entendu des plus précieuses d'abord) et maintenant depuis 1987, la régression régulière des tonnages de prises et ce malgré une flotte accrue, celle-ci ne pouvant toutefois

envisager la vraie pêche hauturière, n'étant pas exactement conçue pour affronter le grand large et la soudaineté des mers violentes si propres à la Méditerranée, notamment l'hiver.

Cette situation va sans aucun doute s'aggraver, à moins d'une volonté politique formelle laquelle peut néanmoins être mise en échec en raison des difficultés d'application. Pour l'heure notons que la mer de BOU GRARA est à proprement parler, pour ceux qui l'ont connue, une mer malade; les pêcheurs eux-mêmes parlent d'une mer morte, de surcroît, pour des raisons encore obscures, les herbiers de posédonies sont affligés depuis quatre ans d'un parasitage d'algues filamenteuses au point que leur existence est fortement compromise. Faut-il incriminer un aspect dont la nocivité supposée depuis les années 70 persistait encore il y a peu, celui du rejet dans les eaux de la petite Syrte de millions de tonnes de déchets diluables, issus du traitement des phosphates naturels à GABES (on situe ces rejets de gypso-phosphates à plus de 70 millions de tonnes depuis l'origine) et dont un réceptacle fermé à 95%, la mer, de BOU GRARA pouvait fort bien avoir accumulé une masse significative induisant une pollution pernicieuse, capable de préfigurer une évolution ultérieure analogue des autres rivages de DJERBA ? Conclusion: les prises dans la mer de BOU GRARA sont quasi nulles et ont même été interdites, sans qu'une amélioration en soit escomptable, le milieu étant devenu si riche en algues de toutes natures que cette pollution "naturelle" crée un milieu souffrant d'un défaut d'oxygène, préjudiciable dans un premier temps aux poissons puis avec les hautes températures estivales interdisant même leur survie.

Rappelons pour résumer que voici quarante ans 1300 personnes s'adonnaient assez régulièrement à la pêche et que l'on mentionnait des captures globales de 350 à 500 tonnes. Si nous utilisons les statistiques récentes nous observerons que 204 barques ou unités à moteur de diverses tailles inscrites aux rôles maritimes de DJERBA sont servies par 2470 marins pêcheurs. Les tonnages de toutes origines débarqués à DJERBA, qui ont atteint en 1987 un maximum annuel remarquable de 4378 tonnes (sans les clovisses) ont régressé pour l'année 1993 à 3000 tonnes environ. Les prix de vente gardent, compte tenu de l'inflation, une valeur en hausse ce

qui est" normal. Ce qu'il faut surtout retenir c'est que le total des prises n'est que pour 25% environ le fait de l'armement détenu par l'île même, le reste (3/4) es~ donc produit et débarqué par des unités de Zarzis, Gabès ou Sfax pour des raisons évidentes de marché ou de commodité de réexpédition tout en se rappelant la présence de 25 000 touristes entre Djerba et Zarzis gros consommateurs de poisson. Cette tendance pourrait même s'accroître avec la création toute récente au port de Houmt Souk d'une conserverie.

Heureusement de ce tableau difficile à interpréter quant à l'avenir peuvent émerger aujourd'hui, plein de promesses pour l'avenir: deux projets importants de production fixe en aquaculture déjà couronnés de succès et qui ouvrent tous grands les espoirs vers une production importante de poissons nobles: loups et daurades, appelées peut-on espérer à soulager la pression exercée sur l'environnement mari~ et peut-être susceptibles d'une grande extension économique dans le futur. Une première installation, très sophistiquée et très scientifique il faut le dire, a vu le jour en 1985 sur la côte continentale de BOUGRARA et a débuté avec la production de loups, (bar commun, *Dicentrarchus labrax*), 400 tonnes escomptées par an, pendant qu'en 1990 était aménagé une installation similaire à ADJIM ayant pour vocation la production de daurades et d'espèces frayant localement. Ces deux transpositions technologiques dans la mesure où il est assuré qu'elles ne peuvent pas elles-mêmes être la source de pollutions répondent, très naturellement aussi à une inéluctable évolution de nos concepts modernes où le rude gaillard pêcheur cédera le pas au technicien en blouse blanche opérant en laboratoire et participant à des modes de production très raffinés et méthodiques.

Il faut vraiment souhaiter plein succès à ces initiatives qui conditionnent l'avenir heureux des populations de l'île. Avec elles cependant disparaîtra à jamais un autre passé riche de traditions et de poésies de la mer liées à l'insularité de DJERBA.
Un riche patrimoine immobilier

Ce qui semble moins fugace, peut-être, et que nous avons encore à peine évoqué c'est tout ce patrimoine très particulier de l'île, ces habitations si spécifiques disséminées tel un semis blanc dans toute l'île.

Il faut se souvenir qu'il y a trente ans encore lorsque l'on se rendait par la route à DJERBA sur tout le parcours, entre SFAX et l'île, du moins dans toutes les zones rurales, les habitants ne vivaient que sous la tente noire, par tradition tout autant que par nécessité, vu le mode de vie itinérant ou même transhumant lié à celui des troupeaux et des saisons. Dès lors arriver à Djerba c'était entrer dans un tout autre monde: d'une population apparemment dense, sédentaire, et de surcroît bénéficiant d'habitations qui surprenaient par leur ampleur. Il y a près de cinq siècles LEON l'AFRICAIN mentionnait déjà dans son ouvrage sur l'Afrique cette particularité des "maisons disséminées" et il ne parle nullement de huttes, de cabanes ou de modestes constructions, mais bien de maisons.

Aujourd'hui, l'œil discerne immédiatement ce qui date de ces trente dernières années surtout, habitations davantage localisées le long des routes, car l'unité de style des constructions plus âgées est tellement prononcée que cela surprend et intrigue à la fois. C'est également maintenant par avion que l'on est frappé par ce semis, cette dispersion, puis par ces constructions en quadrilatères réguliers presque de même taille, et toutes ces unités orientées dans le même sens par un mimétisme à première vue inexplicable.

Est-ce l'identité des matériaux utilisés, la rigueur d'un même climat, les exigences d'une vie patriarcale parfaitement organisée, dominée par le respect de prescriptions religieuses, mais ne serait-ce pas avant tout l'application d'un concept raffiné qui a conduit à la mise en oeuvre d'une formule presque magique, d'un habitat ayant fait ses preuves au cours de plusieurs siècles: rien de médiocre, rien de superflu, le juste confort, solide comme il se doit pour affronter les siècles, d'un entretien facile, avec le respect d'une règle millénaire, "chaque chose à sa place et une place pour chaque chose", et bien entendu avec le respect absolu de l'intimité familiale dans un espace clos où seules des ouvertures hautes et encore modestes sont admises? Dès lors que la formule patiemment élaborée au cours des siècles répond à ces critères, pourquoi eut-il fallu innover encore, et se tromper?

En peu de mots: le "Houch", puisque tel est le nom de ces constructions rurales, occupe un espace autant que possible équidistant des limites de la parcelle, et

surtout éloigné des pistes ou bordures, loin du bruit ou du regard d'autrui, alors que déjà les hautes tabias surmontées d'aloès y pourvoient... ! De l'extérieur cette bâtisse massive apparaît tel un bloc uni, surmonté généralement à ses quatre angles de quatre tours d'un étage en majorité carrées, celles-ci portant les seules fenêtres donnant sur l'extérieur . Parfois même le fruit des murs (diminution des épaisseurs aboutissant à une inclinaison seulement extérieure des murs) accentue cette impression d'ouvrage défensif, comme certains l'interprètent. Quelles sont apparemment les règles qui régissent ces ouvrages tous similaires? Il faut d'abord toujours se souvenir qu'une telle construction abrite une famille sous une organisation patriarcale où trois générations vivent généralement dans un espace bien partagé mais géré en commun.

Un cadre de vie raffiné dans une sobriété rigoureuse

Un axe Est-Ouest est la règle, en fait plus précisément Est-Nord-Est à Ouest-Sud-Ouest. La longueur de la première pièce regardant vers le Sud, celle des parents, ou plutôt grands-parents détermine la longueur maximale et donc la largeur également qu'aura le patio quadrangulaire.

Cet espace conditionnera plus tard le déroulement harmonieux, malgré la promiscuité, de toutes les activités domestiques qui auront lieu en commun, moins dans des pièces qu'au patio, souvent à l'ombre portée des murs des autres pièces Est, Sud et Ouest. Dès lors décider de la dimension du patio c'est préjuger de tout le "standing" qu'aura une telle demeure plus tard. La largeur intérieure de la première pièce qui sera celle de toutes les autres aussi détermine de fait la dimension extérieure du "Houch". Cette largeur est pratiquement conditionnée par la portée des supports du plafond, troncs de palmiers fendus par le milieu autorisant un maximum de 2,5 mètres utiles. Vouloir faire plus large, c'est devoir faire appel à des arches supports, voire même des voûtes, c'est se lancer dans les dépenses somptueuses et extravagantes admissibles seulement lorsque la fortune est vraiment "bien assise, mais auxquelles rechignent des tempéraments austères et économes par atavisme. Les hauteurs des , pièces de 2,4 à 2,7 mètres conditionneront l'épaisseur des murs faits de pierres "som" extraites des propres terres du propriétaire, liées par .de l'argile, plus rarement de la

chaux, le tout de 0,6 à 0,7 m au moins en épaisseur. Cette disposition en quadrilatère se prête dès lors aussi à une construction par étapes' d'abord la pièce noble donnant au Sud avec une cuisine donnant sur le patio, cerné par les murs qui deviendront ensuite les murs intérieurs des pièces ultérieures.

Le concept de ces pièces longues et très étroites est pratiquement standard avec des détails qui varient peu. y donnent accès, grâce à des montants en pierre de taille, surmontés d'une pierre plate autorisant un verset dédicatoire, des portes médianes à double battants étroits. Ces derniers se logent dans l'épaisseur des murs et dans une légère dépression du sol où sont recueillies les éventuelles infiltrations de pluies et sur: tout de poussière. De part et d'autre de cette entrée s'ouvrent deux petites fenêtres donnant sur le patio, munies de volets pleins intérieurs limitant si nécessaire la lumière. gauche au fond de la pièce sur toute sa largeur une plate-forme de maçonnerie surélevée de 40 à 50 centimètres constitue: la "doukana", le sommier des "lits". Ces derniers se limitent à des matelas ou plus souvent de simples nattes, car d'abondantes couvertures de laine tissées dans la famille même pourvoient au confort l'hiver en l'absence de tout chauffage possible. L'entrée de cette plate-forme (doukana) est marquée par deux colonnettes en marbre, mais plus généralement d'esquisses de colonnettes en pierre avec de petits chapiteaux à volutes ioniques et là, luxe évident, l'espace est surmonté d'une coupole qui s'inscrit dans un carré, donc de deux mètres cinquante, grâce à quatre pierre plates d'angle qui sont nécessaires pour la supporter. Ce lieu de repos est celui des parents lorsque les enfants dorment encore dans les hamacs suspendus aux poutres de palmiers, plus tard les enfants y dormiront et les parents émigreront à la tour ! d'angle.

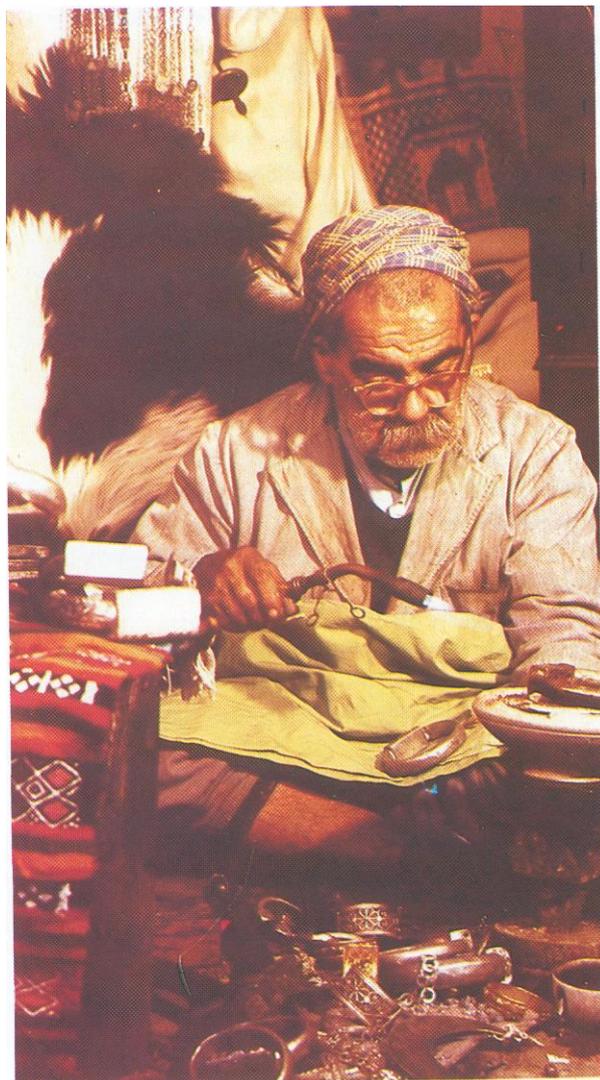
Dans la partie droite depuis l'entrée de cette même pièce se trouve un escalier étroit aux marches hautes qui donne accès à cette fameuse tour d'angle munie de fenêtres extérieures à volets intérieurs, donnant cette fois une vue dominante sur l'extérieur et sur le patio. Cette mini-pièce est idéalement ventilée les nuits d'été. Elle est réservée aux parents dès lors que la famille devient nombreuse. Sous cette pièce d'angle une porte donne accès au vestiaire *1 douche, où se font toutes les ablutions, parfois avec des dispositions astucieuses de poteries faisant office de douches. Tout

est dit, de nombreuses niches dans, les murs porteurs et aménagées sous l'escalier permettent des rangements divers d'objets à usages quotidiens, quant à ce qui mérite soin et rangement prolongé, il trouve place dans l'un ou l'autre coffre jadis en bois parfumé de cèdre ou de thuya ou bien dans les grandes jarres traditionnelles à vêtements de Guellala à large ouverture, disposées dans la partie centrale de la pièce du bas, qui devient de ce fait vite exigüe.

Sur la face Est du quadrilatère est généralement agencée au détriment d'une partie de la 4e pièce une petite cuisine parfois faisant appendice et ayant souvent accès à une cuisine commune extérieure, sous un abri sommaire indépendant (El Khous) à quelques mètres, ainsi la maison est moins exposée aux risques du feu et les fumées impossibles à éviter imprègnent moins les vêtements. L'entrée principale du houch sur cette même face est large, parfois munie d'une modeste galerie à trois arches avec deux colonnes parfois de récupération romaine. Deux portes imbriquées, une grande enserrant une petite, ouvrent sur un vestibule dont l'accès au patio est en chicane: interdisant une vue directe car l'intimité familiale; est à sauvegarder jusqu'au dernier instant. Ce vestibule donne accès généralement aussi à un ou deux magasins où sont entreposées les amples provisions de l'année en huile, grains, dattes et souvent figues ou raisins secs.

Et qui veille sur ces provisions précieuses? Mais c'est Mistigri, qu'on nourrit peu pour le rendre vigilant et à ce titre toutes les pièces sont normalement munies de chatières courbes dans les murs et si vous vous demandez ce que viennent faire ces bandeaux qui ceinturent le bas des tours d'angles il n'est d'explication autre que de permettre au chat de rejoindre d'une terrasse l'autre et faire la chasse. où il lui convient à ces visiteurs indésirables, depuis les scorpions mêmes, aux minuscules souris d'un appétit féroce ou aux rats qui se font aussi discrets que dévastateurs.

Bien entendu tous les aspects de la construction fourmillent de détails mis au point par l'expérience, les trottoirs extérieurs élevés, en contreforts et soubassements, écartent ainsi les pluies indésirables des fondations, toutes les finesses sont mises en oeuvre pour recueillir les eaux de pluie sans souillures vers la citerne extérieure, laquelle est indispensable en l'absence de puits d'eau douce, art de se concilier une couche iso thermique sur les terrasses avec les posédonies (herbes marines)



39.- Un orfèvre Juif en plein travail; maître artisan vénéré qui forma beaucoup de jeunes. notamment musulmans. à ce noble métier autrefois exercé exclusivement par les artisans israélites.

séchées mais non dessalées, art de faire à la chaux, grâce aux minuscules coquilles de bittium (1 cm sur 3 mm) recueillies sur les plages ventées, des enduits de terrasses, battus durant des jours avec des palmes pour les rendre d'une étanchéité à toute épreuve etc... Pour couronner le tout et ce n'est pas du superflu que l'on pourrait économiser: le blanchiment général intérieur et surtout extérieur qui doit être refait tous les ans avec soin en recevant une légère adjonction d'alun et parfois un soupçon de bleu. Ces couches successives, centenaires, dirions-nous, aident à imperméabiliser, quelque peu les enduits extérieurs toujours fragiles car seulement de chaux.

Dés lors revêtu de blanc immaculé le « Houch » atteint cette distinction et cette noblesse d'une demeure aux lignes épurées à l'extrême et qui s'intègre parfaitement dans ce paysage Djerbien aux aspects et aux tonalités si souvent diaphanes.

Quel usage ont ces étranges constructions en voûtelettes ?

Plus d'une fois le mot "laine" est intervenu dans nos propos et nous avons à tort glissé sur ce sujet pourtant de la plus haute importance, depuis la plus haute antiquité. La laine a été un merveilleux filon exploité pour subsister, malgré une surpopulation évidente, compte tenu de la modicité des ressources agricoles, due à un tel climat aride. Classer par couleurs, laver, carder, filer la laine n'est pas une sinécure, mais c'est un travail convivial, qui peut se faire au gré de chacun à toute heure, à l'ombre ou au soleil, et c'est un vrai travail de femme, une solution excellente pour faire participer celles-ci aux ressources économiques mais surtout monétaires du ménage.

Tout a commencé avec ses propres moutons et ses propres besoins de vêtements pour finir par une activité remarquable d'importation de laine du continent, de lavage, de cardage, de filage, de teinture, de tissage, et d'exportation, ces trois dernières fonctions étant assumées par les hommes. Il est probable que cette activité dure depuis plus de deux mille ans. Et pourtant ce travail s'est fait jusqu'à nos jours sur des métiers en bois des plus rudimentaires, tout en produisant d'étonnantes couvertures ou de légers "houli", tissus de laine fine, ou même naguère ces voiles multicolores de soie. Le tissage s'est d'abord fait dans chaque famille, puis en groupe, voire plus tard en entreprise, mais ce travail impliquait dès lors d'avoir des locaux mieux appropriés.

C'est ainsi qu'ont été créés ces bâtiments d'une seule pièce large ayant près d'un mètre en sous-sol, permettant de garder l'été la fraîcheur émanant du sol et en avoir la chaleur l'hiver c'est vrai, mais surtout pour asseoir les large murs contre une masse de terre suppléant à des contreforts onéreux indispensables pour permettre de lancer des voûtes en pierres sur un espace de 3 à 4 mètre car il faut éviter les piliers gênants pour les métiers à tisser. Mais il y a mieux: de plus grandes largeurs ont été atteintes par des arches transversales en pierre de taille, parallèles les unes aux autres

avec 2 à 3 mètres d'espacement et dès lors reliées entre elles par des voûtelettes de pierres simples travaillées au plâtre récupérant ainsi transversalement une partie majeure de la poussée des voûtes. Il en a résulté des constructions aux voûtes "ondulées", fonctionnelles, particulièrement esthétiques et paraissant légères, malgré leur masse en raison même de ces lignes courbes qui se contrarient.

Autre particularité: d'où est venue cette idée de I munir systématiquement ou obligatoirement tous ces ateliers d'un fronton triangulaire à chaque extrémité? Personne ne l'a jamais expliqué, il fallait respecter la tradition, dans le souci peut-être à l'origine de se concilier par une telle consécration une divinité spécifique. Acte prophylactique peut-être qui ai persisté pendant des siècles jusqu'à nos jours. d Naturellement on a voulu y voir une influence architecturale égéenne ou phénicienne voire c égyptienne et pourquoi pas une idée tout simplement Djerbienne, pour bien discerner de loin un lieu de travail spécifique ou chacun peut librement accéder d sans crainte d'attenter à l'intimité d'une famille?

Ces ateliers .se voient un peu partout, parfois il même en groupe de trois ou quatre formant une al véritable corporation de tisserands indépendants. Aujourd'hui, hélas, le tissage à la main a fondu, l'essentiel a disparu et dans bien des cas également les tours de main de produits exclusifs. Il est heureux que le tourisme continue à animer encore ce secteur. quant aux ateliers silencieux ils ont rarement pu être convertis et tombent en ruine sous nos yeux, car on a garde d'y toucher. Complimentons au passage ceux qui ont su en sauver quelques uns de groupés, en les adaptant comme demeures originales au prix de certaines contraintes dans leur vocation nouvelle complimentons aussi ceux qui ont relevé le défi et créé une importante usine de tissage en tissus jacquard produisant pour l'ameublement mais aussi nombre de tissus chatoyants ou de blanc avec des rayures sobres en orange et qui servent maintenant aux vêtements traditionnels de toutes les femmes des campagnes de Djerba à des coûts abordables.

huileries cachées, le comble du raffinement architectural

Par contre vous serez arrivé trop tard pour voir encore en service ces huileries souterraines, véritables joyaux de l'industrielle créativité des Djerbiens. Rien ne discerne au premier abord ces centres d'activité, près d'une centaine, qui, voici moins d'un siècle, étaient tous encore en service, et ce depuis des temps immémoriaux. Il n'y est pas question de beauté architecturale extérieure mais d'un art consommé à se concilier d'abord l'isothermie du sol profond, pour tirer le plus grand profit d'une matière, l'olive, qui ne lâche pas aussi aisément son huile si la température n'est pas supérieure à 14°C l'hiver. En fait cette disposition permet également de réaliser un large espace couvert grâce à des voûtes larges et une importante coupole dont les poussées latérales sont directement absorbées par le terrain en place au lieu de contreforts très onéreux. Cette ingénieuse conception fourmille de détails techniques, et à ce titre, est une autre preuve de l'esprit inventif des Djerbiens qui ont cette fois nul doute seuls la paternité de cette conception ignorée ailleurs en Méditerranée. Ces installations dont certaines fonctionnaient encore il y a trente ans sont toutes conçues d'une façon analogue. Un escalier étroit mais haut de dégagement, car il fallait laisser passer un chameau vigoureux, aboutit à un hall d'entreposage des olives, cloisonné et creusé directement dans le sol pour stocker des lots spécifiques selon les propriétaires. Ces genres de cages étaient alimentées directement du plafond par des orifices d'écoulement des olives. De là on accède à une vaste pièce couverte par une coupole, où se trouve le moulin, comportant une plate-forme cuvette dont le fond est d'une seule pièce en granit, sur laquelle tournent une ou deux meules de granit ou porphyre, (confectionnées dans d'antiques colonnes romaines) grâce à un manège mû par un chameau qui tourne inlassablement pour broyer les olives et simultanément malaxer la pâte qui en résulte. Celle-ci, suintante, est versée dans des scourtins (poches d'alfa tels de grands bérets) qui, empilés, sont soumis à la pression d'un long tronc d'arbre (et parfois, faute d'une telle solution, d'un tronc de palmier) qui sert de levier à la traction conjuguée d'un contrepoids en pierre de près d'une tonne relié en fin de levier par une vis sans fin verticale en bois, mue, à bras d'hommes, qui attire le levier vers le bas et amplifie le pressage. Le jus qui s'écoule, eau de végétation et huile ensemble, est décanté par simple réception dans des jarres successives se

siphonnant. Le cycle de travail est terminé et les trois produits: huile, eau de végétation (marges), résidu sec de pressage (grignon) sont évacués hors des lieux à bras d'homme, et le travail se poursuit ainsi de jour et de nuit par équipes (y compris de chameaux) à raison de 3 à 4 tonnes d'olives par jour et ce en fonction de l'importance des récoltes qui se poursuivent durant les bonnes années durant toute la période hivernale.

Des puisatiers renommés pour leur adresse et leur courage

Pour rester dans le même esprit du "sous terre" il faut avoir une pensée émue pour tous ces milliers d'ouvriers et maîtres puisatiers extraordinaires qui ont su depuis peut-être plus de trois mille ans, avec un outillage modeste et parfois au prix de leur vie descendre à des profondeurs parfois de 60 et même 70 mètres creusant et ajustant des anneaux successifs de plusieurs mètres de diamètre certains, d'une maçonnerie devant descendre parfaitement verticale et permettre ainsi d'accéder à ces profondeurs peu courantes, jusqu'au précieux liquide. Hélas celui-ci se révélait parfois à peine utilisable car trop salé ou tout juste approprié encore, par chance, pour des palmiers. Parfois même le puits devait être abandonné dès sa finition au prix d'une lourde perte financière. Finalement ce sont des milliers de puits à ciel ouvert qui ont été réalisés et dont beaucoup ont dû, après des siècles d'usage, être abandonnés en raison d'une salinité croissante des eaux stérilisant les sols.

Oui, le sel est un désagréable compagnon d'infortune lorsque l'on est attelé avec lui pour faire de l'agriculture.

PETIT CALCUL à faire: "j'ai un hectare de palmiers sur un terrain où mes ancêtres les ont toujours replantés, l'eau de mon puits est hélas médiocre avec 5 grammes de sel au litre aujourd'hui, j'irrigue à raison de seulement 5000 m³ hectare par an, comme mes ancêtres qui disposaient (je veux ici le supposer) de la même eau depuis mille ans; donc combien de sels divers ont été apportés au sol en surface et ont du être à nouveau lessivés en profondeur par mon irrigation et par les pluies (lorsque abondantes), pour que mon terrain reste avec la même teneur saline et ne meure pas? C'est simple: 5 kg de sel par mètre cube d'eaux, 5000 par hectare x 1000 ans = 25 000 000 kg de sel sec soit 25 000 tonnes soit 2500 camions actuels de 10 tonnes, comment est-ce possible? Pas étonnant dès lors que

des sols finissent par souffrir et les nappes de plus en plus à se saliniser: à qui la faute et comment y remédier?

Naturellement voilà un aspect entre autres auxquels il n'est de réponse que par des études vraiment scientifiques et des démonstrations grandeur nature qu'un brave paysan ne peut pas résoudre seul et où les interventions de l'état sont évidemment inévitables si l'on ne veut pas voir ce phénomène se poursuivre.

Djerba célèbre pour le nombre et la beauté de ses mosquées

Ceux qui connaissent bien DJERBA sont toujours unanimes pour considérer que l'héritage architectural essentiel de l'île réside dans ses mosquées. Il est certain que toute oeuvre se rattachant à la spiritualité d'un peuple paraît plus marquante et souvent elle traduit le mieux son génie propre et ses aspirations les plus profondes. Nous pouvons dire que dans le cas de DJERBA la similitude de conception au cours de plus d'un millénaire. a été évidemment dictée par la nature des matériaux que l'on pouvait mettre en oeuvre, la dispersion de l'habitat ayant provoqué leur nombre. Avant tout a prédominé l'idée que le lieu de prière même s'il ne concernait finalement qu'un groupe restreint, voire la famille proche seulement, était une nécessité vitale car pivot de toute vie spirituelle. Ceci a conduit à la réalisation d'un nombre relativement considérable d'édifices, puisqu'on en dénombre plus de 300 dans l'île dont guère plus de la moitié sont encore en usage régulier et une petite partie seulement y est le lieu de la grande prière du vendredi accompagnée d'un prêche.

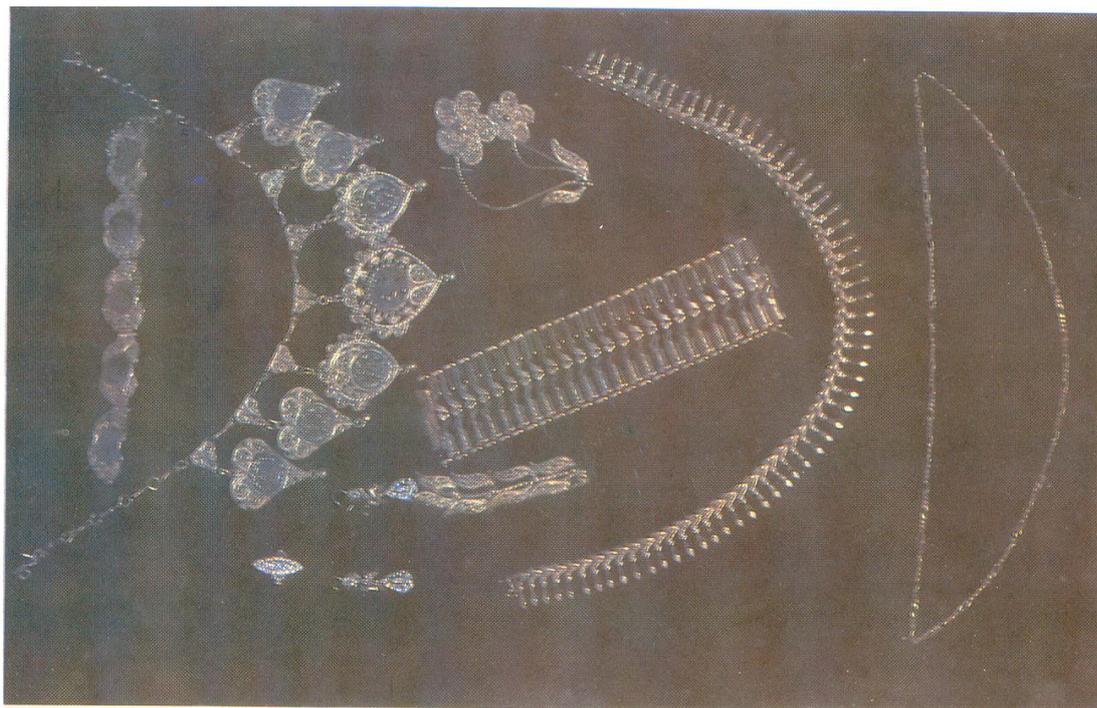
Ces lieux de prière sont restés généralement isolés, permettant un accès facile des fidèles dans un rayon proche au moins pour trois prières sur cinq. (N'est-il pas écrit qu'une prière en groupe vaut 27 fois une dévotion faite seul ?). Ces édifices religieux sont rarement devenus le centre obligé d'un hameau ou d'une localité, au mieux ont-ils motivé la présence attenante d'un cimetière dans lequel n'ont du reste que rarement été édifiés des mausolées. Par contre il semble, par des détails architecturaux, qu'ils pouvaient assumer un rôle spécifique .de guet ou de défense lorsqu'elles permettaient d'apercevoir le rivage car jamais les habitations ne se

trouvaient en bordure des côtes (exception faite des deux ports de Houmt-Souk et Adjim) mais à une respectable distance de celles-ci pour mieux se prémunir des coups de main imprévisibles venant du large, mais tout autant pour éviter les terrains salins.

La population revendique depuis près d'un millénaire l'appartenance soit au rite wahabite soit au rite malékite. Le premier, est clairement défini comme n'appartenant pas à un des quatre rites orthodoxes, mais est de surcroît schismatique car issu du Kharidjisme, et ceux qui s'en réclament habitent en gros les deux tiers Ouest, Sud et Sud-Est de l'île. Ces zones sont celles où l'origine berbère passait de tout temps pour dominante, et où la langue berbère a jusqu'à ce jour partiellement pu rester vivante, bien qu'aujourd'hui plus que jamais battue en brèche par le fait d'une scolarisation obligatoire en arabe de l'élément féminin, qui jadis était peu ou pas arabophone et par conséquent transmettait traditionnellement son parler et sa culture berbère dès le berceau à la génération suivante. Comment se comporteront les jeunes mères maintenant? C'est d'elles que dépendra l'avenir d'une langue issue du fond des âges et dont il ne reste plus que quelques milliers de pratiquants en Tunisie, à Djerba surtout et dans quelques uns des refuges berbères jadis tous troglodytes des montagnes de Matmata.

L'élément de rite orthodoxe malékite, concentré dans l'angle Nord-est de l'île et dont l'origine se réfère à des éléments arabes ou berbères arabisés venus du continent, a dans le passé construit des mosquées dans le même esprit architectural que les wahabites, les distinctions architecturales extérieures se limitant en général à l'établissement d'un minaret plus imposant de section carrée et accessible au

40. -La bijouterie est une activité qui a existé à Djerba depuis l'antiquité, restant une spécialité de la communauté juive jusqu'à des temps récents. Si les parures traditionnelles sont toujours encore exécutées, des motifs modernes s'inspirant des techniques en "usage donnent un nouveau souffle
à ces métiers très individualisés qui profitent de la demande suscitée également par le tourisme.



41. Fabrication des nattes en joncs naturels (venant des régions limitrophes) portant partiellement des bordures colorées. Elles sont destinées au marché local de Djerba et restent d'un usage très courant quoique concurrencées par des nattes en fibres synthétiques avec des motifs illustrés, criards qui inondent les marchés, mais rien ne vaut le toucher ferme des nattes naturelles qui gardent longtemps leur lustre.

muezzin chargé de faire l'appel à la prière. Autre aspect, autant les mosquées wahabites paraissent trapues avec leur minaret petit souvent sans lanterneau, autant

les autres paraissent plus élancées et d'une facture un peu plus élaborée, le lanterneau étant plus gracile, et donc moins proportionné à la masse. Signalons qu'aujourd'hui du fait du développement touristique, l'immigration en provenance d'autres régions de Tunisie a dû rendre maintenant l'élément malékite majoritaire dans l'île.

Sauf rares cas, des conceptions plus récentes où une coupole centrale contribue à étendre l'espace dévolue aux prières, le principe de conception intérieur est fort simple: une suite de colonnes trapues quadrangulaires ou rondes disposées selon un échiquier régulier et espacées de 2,5 à moins de 3 mètres sont reliées entre elles à une hauteur variable selon les édifices, par des arcs soit en plein cintre, soit parfois surbaissés qui supportent avec des pierres d'angle de petites coupoles de moins de 3m de diamètre, dont les alignements plus ou moins nombreux constituent la caractéristique principale de ces mosquées vues de l'extérieur. Les poussées extérieures de ce type de construction sont captées grâce à des murs puissants qui tout naturellement peuvent être à épaisseur progressive moindre vers le :s haut, rappelant un ouvrage défensif, ou alors sont .n verticaux mais bénéficient de contreforts puissants de 3 forme triangulaire, parfois même les deux solutions le ont été utilisées peut-être à titre de renfort ultérieur .

La réalisation, sauf les arcs, n'était pas conçue, en pierres de taille mais de maçonnerie brute avec de la le terre argileuse comme liant, technique rudimentaire qui a besoin d'un bon enduit à la chaux pour être le protégée, enduit renouvelé saison après saison par un épais badigeon de chaux conférant à l'ensemble non seulement une blancheur immaculée, tout autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais qui constituera surtout la seule protection efficace contre la pluie et le vent de sable auxquels succombe vite toute construction de ce type laissée à l'abandon.

<p>Il n'est dès lors pas surprenant que de très vieux édifices présentent, 'au fil des siècles du fait des applications successives à l'intérieur qui s'égouttent, de véritables petits stalactites prenant appui sur les arches que chaque badigeonneur respecte religieusement comme faisant partie du décor! Signalons aussi cette particularité que l'on ne rencontre que dans quelques très anciens sanctuaires et apparemment qu'à Djerba: une unique décoration se limitant à des bandeaux courant en haut au long des murs, reprenant des versets coraniques exécutés en plâtre certes mais non en creux car en ronde-bosse supposant l'usage de moules certainement en bois, exécution distinguée mais onéreuse que les initiés apprécieront.</p>
--

Les ouvertures vers l'extérieur se limitent à celles de la porte d'entrée et de l'accès intérieur au minaret lorsque tel est le cas déjà rare, car généralement les opercules dans les murs au droit des voûtelettes ou des arches sont, contrairement aux constructions laïques, absentes, en sorte que souvent seules les lampes à huiles ou les bougies donnent en l'absence de tout courant d'air une lumière limpide à ce qui devient, dans le silence, un sanctuaire vénérable inspirant naturellement l'absolu recueillement. Le "mihrâb" à l'est fait saillie vers l'extérieur des murs, seule particularité à y noter; n'était l'escalier de quelque marches donnant accès à l'endroit où se fait l'appel à la prière en l'absence d'un minaret, cas typique surtout des sanctuaires wahabites. Rares aussi sont les mosquées pourvues de dépendances majeures autres que les lieux d'ablutions et bien entendu des vastes citernes et de leurs réceptacles d'eau. Certaines pouvaient avoir une modeste école coranique grâce à une ou deux pièces voûtées qui ont pu servir à abriter un maître' et une classe de quelques élèves. Par contre plusieurs mosquées de renom ont eu par le passé un rôle à la fois de zaouia où était dispensé un enseignement religieux supérieur de rite wababite notamment et dont le renom est resté vivant durant des siècles grâce

42.- Préparation des navettes et écheveaux de laines en vue du tissage à l'entrée même des ateliers. Cette scène haut en couleur se voit de moins en moins, les ateliers fermant les uns après les autres quand la retraite des vieux a sonné



emportant avec eux un savoir séculaire de techniques difficiles à reconstituer.

à l'éminence de saints hommes tels Abu Miswar Yasjid al- y ahrâsni et surtout son fils Abû Zakaria Façîl au XIe-siècle (Ve H.), ou les sept savants de la caverne de

Mâdjmadj, près de la mosquée Masjid el Ghar qui composèrent en douze volumes le Dîwân al-'Azzâ& au XIe siècle (Ve H.) .

Le climat malgré tout très chaud durant l'été n'a pas laissé indifférents les fidèles réguliers des grandes mosquées. qui ont fort opportunément jugé qu'un lieu aéré et ventilé par le "chergui " (vent d'été de l'est) faciliterait les dévotions. C'est ainsi que nombre de ces mosquées disposent de portiques aérés, voûtés ou plus fréquemment plafonnés en bois, s'adossant à l'enceinte extérieure, généralement celle en direction de l'est, où un mihrâb est également aménagé.

Le commun juge généralement vite de l'état de fréquentation des lieux par la propreté qui y règne car les abords doivent être propres pour que le recueillement des eaux de pluies vers les citernes le soient également et permettent toujours encore les ablutions indispensables pour participer aux prières communes.

La question est toujours posée, pourquoi nombre de ces bâtiments sont tombés en désuétude et finalement en ruine? Ils ont en cela subi la loi à laquelle a été confrontée l'agriculture Djerbienne, production en déclin, perte d'une justification pour les propriétaires à demeurer sur place en l'absence d'une activité extérieure lucrative de mi-temps (les fameuses boutiques), décadence d'un artisanat familial, notamment de la laine, l'exode des riches, l'impécuniosité rédhibitoire des pauvres demeurés sur place, le morcellement parcellaire dû aux héritages. et d'une façon générale la faible productivité de l'agriculture face à la faible mécanisation mais aussi l'indifférence critiquable des investisseurs de millions de dinars à court terme dans le tourisme et non dans le bien familial hélas si peu lucratif.

Actuellement des efforts sont en cours, à l'instigation de l'AS.S.I.DJE., pour réaliser des restaurations ou plus simplement apporter des mesures de sauvegarde provisoires en faveur de diverses zaouias ou mosquées antiques et, si possible. de leur insuffler une nouvelle vocation culturelle ou cultuelle afin que l'effort ne se soit pas limité à sauvegarder inutilement un témoin muet du passé. Il est évident que l'ETAT ne saurait rester indifférent à la restauration d'un patrimoine aussi prestigieux et

chargé de siècles, et ce à fortiori si les dimensions individuelles de ces constructions restent modestes et requièrent des budgets discrets.

D'autres témoins du passé, intégrés dans une activité nouvelle

Il subsiste encore à HOUMT-SOUK des bâtiments curieux rappelant les activités essentiellement commerciales de ce centre sous la forme d'une dizaine de fondouks, caravansérails modestes qui sont tous conçus selon le même schéma. -Une cour de préférence carrée, de quinze à vingt mètres de côté est enclose par un bâtiment à un étage. Au rez-de-chaussée sont établis une succession de magasins avec une porte à puissante serrure pour tout équipement, parfois éclairés d'une lucarne au dessus. Les commerçants entreposaient là leurs biens, parfois même en cas d'affluence, y trouvaient-ils refuge. La cour tout naturellement devenait l'abri pour les bêtes de somme, les charrettes, les bâts et la sellerie, mais on peut bien imaginer que quelques volailles et petit bétail devaient partager le confort relatif des ânes, mulets, chevaux et autres chameaux dans une ambiance de vacarme et d'odeurs que bien des voyageurs anciens ont amplement décrits dans leur récits de voyages en Orient. Par contre au premier étage où l'on accède par un unique escalier, une plaisante galerie supportée par des colonnes et des arcs généralement de 6 à 8 par côté, donne accès aux portes des multiples cellules qui représentent autant de chambres ou de lieux d'entreposage qui devaient dans l'ordre et une relative quiétude dominer le brouhaha provenant de la cour inférieure.

Aujourd'hui ces constructions ont trouvé tout naturellement des vocations nouvelles, les unes transformées et adaptées en modestes hôtels ou auberges de jeunes voire même en appartements improvisés, d'autres réadaptées à des vocations commerciales de magasins pour touristes où les galeries deviennent la providence des marchands de tapis qui ont un espace idéal pour y exposer et pendre des tapis permettant au chaland d'avoir tout le recul pour admirer une composition réussie où des couleurs chatoyantes jouant dans l'ombre ou le soleil selon les heures de la journée. Ces constructions dont certaines peuvent avoir plusieurs siècles, auront ainsi été sauvées d'une ruine certaine et témoignent de ce qui en leur temps aura fait la

réputation de HOUMT SOUK, première place commerciale de l'île accueillante et organisée.



43 - La production de tapis noués en laine à Djerba

- 43.- La production de tapis noués haute laine bien que récente à Djerba a déjà su s'imposer par sa qualité et son sérieux mais aussi grâce à des motifs nouveaux qui se rattachent aux traditions orientales. Cette activité joue déjà un rôle important pour les emplois féminins surtout à la sortie des classes primaires, en permettant la constitution des trousseaux des filles. Ici un exemplaire de deux mètres sur trois comportant 90 000 noeuds au mètre carré.

44.- Qui veut acquérir une pièce plus exclusive de Djerba peut facilement être tenté par un tapis tout en soie aux aspects chatoyants, les teintes variant sous l'angle de la lumière. Les prix restent raisonnables. Ici un exemplaire de 50 centimètres sur un mètre constitué de 250 000 points au mètre carré.

La richesse des témoignages

Nous l'avons vu par l'histoire, DJERBA a été l'objet d'un intérêt et de convoitises dont l'évocation est constante dans les textes. Ceux-ci ont franchi, dès la nuit des temps, des siècles voire des millénaires pour porter témoignage du rôle joué par un petit peuple au sein de la Méditerranée, creuset des civilisations occidentales auxquelles les sciences de la période islamique ont apporté une très large contribution. Ces messages et rappels écrits apparaissent comme les bornes d'un long

parcours, où la diversité des thèmes, mais tout autant leur constance, ne manque pas de surprendre insigne honneur, aujourd'hui pour nous, de pouvoir en évoquer ici des lignes parmi les plus marquantes.

HOMERE,

Grec, ionien, présumé né au 9ème siècle av. J.C. et selon HERODOTE près de SMYRNE. Le plus grand poète mythique de la haute antiquité à qui on attribue "l'ILLIADE" et "l'ODYSEE" dont cependant l'exclusive paternité ne lui est plus accordée aujourd'hui.

Par quel truchement le plus célèbre des chantres de l'antiquité a-t-il pu connaître l'existence dans la Petite Syrte de la terre des LOTOPHAGES (identifiée plus tard comme étant l'île de DJERBA et ses côtes voisines) et la parer de mérites si merveilleux, au point d'en faire dans l'Odyssée une étape dès lors célèbre et obligée de l'aventureux ULYSSE. Ceci restera à jamais un mystère, mais réjouissons-nous que cette étape ne fut, ni sanguinaire, ni violente, et qu'elle illustre très tôt l'hospitalité légendaire d'un peuple paisible. Nous retrouvons ci-après, selon la plus récente traduction,* l'intégralité de cette partie de saga située au début du Chant IX, exprimée en ces termes: (C'est ULYSSE qui parle)

"Mais, quand Aurore aux belles boucles eut fait naître le troisième jour, ayant dressé les mâts et déployé les voiles blanches, nous prenions nos places, et le vent et les pilotes dirigeaient les nefes. Et peut-être serais-je arrivé sans dommages à la terre paternelle; mais les flots, le courant et Borée me détournèrent comme je doublais le Malée et m'égarèrent au delà de Cythère.

Dès lors, neuf jours durant, je fus emporté par des vents funestes sur la mer poissonneuse; puis le dixième on mit le pied sur la terre des LOTOPHAGES, qui pour nourriture ont des fleurs. Là, nous marchâmes sur le continent; on puisa de l'eau, et, bien vite, mes compagnons prirent leur repas sur les vaisseaux rapides. Mais, quand nous eûmes mangé notre pain et bu notre boisson, alors je les envoyais reconnaître quels mangeurs de pain habitaient cette terre; j'avais choisi deux hommes et leur avais donné pour troisième un héraut. Et partant aussitôt, ils allèrent se mêler aux LOTOPHAGES. Ceux-ci ne voulaient pas leur mort: mais ils leur donnèrent du lotos à manger; or, quiconque en avait mangé le fruit doux comme du miel ne voulait plus rapporter les nouvelles ni s'en revenir, mais rester là parmi les LOTOPHAGES, à se repaître du lotos dans l'oubli du retour. Et je dus, moi, les ramener de force tout en larmes à leur vaisseaux; je les tirais et les attachais à fond de cale sous les bancs et cependant je pressais les autres compagnons, qui m'étaient restés fidèles,

de monter en hâte sur leurs nefes rapides, de peur qu'aucun d'eux goûtant au lotos n'oubliât le retour. Ils s'embarquaient aussitôt et s'asseyaient près des tolets; puis, assis en bon ordre ils frappaient de leurs rames la mer grise d'écume."

Mais d'une brève mention au Chant XXIII nous parvient cette émouvante confiance d'ULYSSE à son épouse PENELOPE, et qui aura peut-être pesé dans les jugements antiques sur DJERBA:

"II (Ulysse) dit d'abord comment il dompta les Cicones puis vint au gras pays des LOTOPHAGES"

* L'ODYSSÉE, Traduction M. DUFOUR et J. RAISON, Edition Carnier Frères 1972.

PSEUDO-SYLAX

L'ouvrage antique "Le Périples de la mer intérieure (Méditerranée)" attribué à SYLAX, navigateur et géographe grec (ayant exploré également au VI^{ème} siècle avant J.C. les côtes de la Mer Rouge et ce pour le compte des Perses) est apocryphe, (d'où Pseudo-), car étant du IV^{ème} siècle avant J.C.. L'auteur mentionne en ces termes la DJERBA d'alors:

"Cette île a trois cents stades*, sur une largeur un peu moindre; elle est à trois stades du continent. Dans cette île naissent les lotos qui se mangent et une autre espèce dont on fait du vin. La grosseur du fruit du lotos est pareille à celle du fruit de l'arbousier. On y fait beaucoup d'huile qu'on tire de l'olivier sauvage. L'île produit d'ailleurs beaucoup de fruits, de blé, d'orge, la terre en est fertile."

* (1 stade env.180 mètres N.D.L.R.)

HERODOTE (484-425 av. J.C.)

Historien grec considéré comme étant "le père de l'Histoire" par les anciens tel Cicéron. Nous retrouvons dans son ouvrage "l'Enquête", au livre IV chapitre 177, la mention relative à la II^{ème} tribu de l'Afrique du Nord, (la LIBYE des anciens) que l'on rencontre à compter de la frontière égyptienne:

"Le promontoire qui termine le pays des Gindanes appartient aux LOTOPHAGES, qui vivent du seul fruit du lotos. Le lotos donne un fruit gros comme la baie du lentisque et d'une saveur sucrée, comme les dattes. Les Lotophages en font également du vin."

"Sur la côte, après les LOTOPHAGES, viennent les Machlyes leurs voisins; ils font usage du lotos, eux aussi mais moins que leur voisins. Leur territoire s'étend jusqu'à un fleuve important qu'on appelle le Triton; le fleuve se jette dans le grand lac Tritonis; il y a dans ce lac une île qui s'appelle Phla". (identifiée comme la Djerba actuelle, N.D.L.R.)

MOMSEN (1817-1903)

Le concepteur de l'historiographie moderne et rédacteur du célèbre ouvrage de référence: "L'Histoire Romaine" (1856) cite par ses sources, les mentions:

"...mais même dans l'île fertile et de bonne heure colonisée de GIRBA (Djerba) en Tripolitaine siège de la fabrication de la pourpre carthaginoise on parle aujourd'hui encore le Libyque." (page 957) et plus loin:

"Les Phéniciens avaient apporté de leur pays et établi dans cette région la fabrication de la pourpre, l'île de Girba était devenue la Tyr d'Afrique et ne le cédait pas à celle de l'Asie même pour la qualité."

IBN KHALDOUN (Tunis -1332- Le Caire -1406)

Historien et Philosophe arabe. Il fait dans son ouvrage monumental, "Discours sur l'Histoire Universelle", plusieurs fois référence à DJERBA mais nous ne retiendrons ici que la relation sur une haute personnalité, Djerbienne d'origine, dont l'île mérite de garder le souvenir. (Chapitre III, titre.32)

"Au VIe siècle (H) (X IIe ap. J.C.) la dynastie Almohade florissait sur les deux rives de la Méditerranée. Les Almohades organisèrent leur flotte à la perfection et sur une grande échelle. Leur Amiral était Ahmad le Sicilien (as-Siqillî), de la famille des Sadghiyân, elle-même branche des (Berbères) Sadwikish de Djerba. C'est là que les chrétiens l'avaient fait prisonnier: ils l'avaient élevé au milieu d'eux. Il fut distingué et employé par le roi de

Sicile (Roger II). Mais à la mort de celui-ci son fils et successeur, pour une raison quelconque, se brouilla avec Ahmad, lequel s'enfuit en Afrique, où il descendit chez le prince des Banu 'Abd-al-Mu'mun qui commandait à Tunis. De là, il gagna Marrakech, où le calife Yusuf al Ashri ibn 'Abd-al-Mu'min le reçut avec honneur et bienveillance, le combla de présents et lui remit le commandement de sa flotte. C'est ainsi qu'Ahmad vint à mener la guerre contre les nations chrétiennes. Sous les Almohades, il accomplit des hauts-faits mémorables."

Les familles des Cedghiane et Sedouikech ont donné leur nom à des lieux-dits aujourd'hui devenus Importants dans l'Ile. (N.D.L.R.)

JEAN-LEON L'AFRICAIN (1489/1495 Grenade -1550 Tunis).

Il est l'auteur d'un ouvrage d'une érudition particulièrement remarquable et qui, en deux tomes sous le nom de "Description de l'Afrique", est resté pendant trois siècles l'ouvrage de référence géographique et historique indispensable, pour qui avait à connaître les états Barbaresques et l'Afrique noire soudanaise.

Né musulman, sous le nom de EI-Hasan ibn Mohammed el-Wazân ez Zayyâti, éduqué à Fez où sa famille s'était réfugiée, son inclination pour les voyages le conduit tout jeune à connaître Istambul et le Moyen-Orient. puis de parcourir l'Afrique noire sahelienne et surtout toute l'Afrique du Nord et ce au cours de voyages multiples et d'itinéraires divers. Les caprices de l'histoire veulent que ce soit précisément à DJERBA; qu'il fut capturé par des corsaires siciliens et offert en présent au Pape LEONX qui lui assura sa protection et adoption sous le nom de JOHANNIS LEO de MEDICIS dit aussi LEON L'AFRICAIN. Sa rédaction savante fut conçue en italien. Nous tirons de la plus récente traduction en français réalisée par A. épaulard. et publiée en 1956. le texte relatif à l'île de DJERBA (avec les annotations du traducteur) que nous avons voulu présenter in extenso. en raison de sa précision et de son extrême intérêt général:

" Ile de Gerbe "

"Gerbe²¹⁶ est une île voisine de la terre ferme et complètement plate et sablonneuse. On y voit une infinité de plantations de palmiers, de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Son circuit est d'environ 18 milles²¹⁷. Ses habitants y vivent en hameaux où les maisons sont disséminées, chaque propriété ayant sa maison habitée par une famille particulière: il y a cependant certains de ces hameaux où les maisons sont groupées. le sol est maigre, aussi faut-il beaucoup le travailler et l'irriguer avec l'eau tirée de puits profonds pour y cultiver à peine un peu d'orge. Il en résulte qu'il y a une grande pénurie de grain, lequel vaut presque toujours six doubles le moggio et parfois davantage. La viande, elle aussi, est très chère.

Il existe dans l'île une forteresse bâtie au bord de la mer où habitent le gouverneur et sa famille. Près de la citadelle un grand village loge les marchands étrangers, Mores et Chrétiens. Dans ce village se tient un marché une fois par semaine.

Il ressemble à une foire parce que tous les habitants de l'île s'y réunissent et que beaucoup d'Arabes également y viennent de la terre ferme en y conduisant leur bétail et y apportent une grande quantité de laine²¹⁸. Les insulaires de Gerbe vivent pour la plupart du commerce des étoffes de laine qui se fabriquent dans l'île. Ils les portent à Tunis et à Alexandrie. Ils exportent également des raisins secs.

Cette île a été attaquée il y a cinquante ans environ par une flotte chrétienne qui s'en est emparée et l'a saccagée. Mais elle a été reprise aussitôt par le roi, de Tunis qui l'a fait repeupler. C'est alors que la forteresse a été bâtie, car il n'y avait auparavant que des hameaux²¹⁹.

Gerbe a continuellement été administrée, au nom du roi, de Tunis qui y envoyait un gouverneur-juge et un receveur, par deux chefs de parti appartenant aux deux groupes de population qui habitent l'île²²⁰.

Après la mort du roi Hutmen²²¹, comme ses successeurs manquaient d'autorité, l'île revendiqua sa liberté et le peuple coupa aussitôt le pont qui reliait l'île à la terre ferme, par crainte de voir arriver des troupes par voie de terre. L'un des deux chefs tua notables du parti adverse, de sorte qu'il resta seul seigneur de l'île et tous les siens le sont demeurés jusqu'à ce jour.

Gerbe produit vingt mille doubles de droit de gabelle et de douane, en raison du grand commerce qui s'y fait, car elle est très fréquentée par des marchands alexandrins, turcs et tunisiens. Mais les gens qui y détiennent actuellement le pouvoir usent entre eux de la plus grande trahison: le fils tue le père, le frère tue son frère pour avoir le commandement, si bien qu'il y a eu dans les dix seigneurs tués en quinze ans.

De notre temps, Ferdinand, roi d'Espagne, a envoyé à Gerbe une grande flotte sous les ordres du duc d'Albe. Comme ce dernier n'avait pas l'expérience de l'île, il fit débarquer ses troupes à quelques milles du rivage. L'île fut vaillamment défendue par les Mores et les Espagnols durent battre en retraite. Ils souffrirent énormément de la grande chaleur et de la soif car ils ne trouvèrent

pas d'eau pour boire. Ils avaient débarqué à marée haute: à leur retour la mer était basse et les bateaux s'étaient retirés avec le jusant pour ne pas se mettre à sec, si bien qu'il y avait quatre milles de découvert par le retrait de la mer. Ces milles s'ajoutant à ceux que les soldats espagnols avaient déjà faits, ceux-ci harassés, se virent dans un tel danger qu'ils marchèrent en désordre vers leurs bateaux, poursuivis par les cavaliers mores. La plupart d'entre eux furent tués ou pris; seuls quelques-uns purent rentrer en Sicile avec la flotte²²². Depuis, au temps de sa Majesté Césarienne l'empereur Charles, une autre flotte a été envoyée à Gerbe par son ordre, sous le commandement de don Novo, chevalier et prieur de l'ordre de Saint-Jean dans la ville de Messine. Ce dernier, par sa prudence et son habileté, obtint sans combat la soumission des mores qui s'engagèrent à verser un certain tribut à sa Majesté Césarienne l'empereur et envoyèrent des ambassadeurs jusqu'en Allemagne pour confirmer les accords qu'ils avaient faits avec le capitaine don Novo. L'empereur y souscrivit et ordonna que l'île paierait chaque année cinq mille doubles au vice-roi de Sicile. Cette trêve est toujours en vigueur²²³.

(216) Djerba (217) Lapsus pour 80 milles, 128 km en suivant les sinuosités de la côte.

(218) Il s'agit de Houmt Souk et la forteresse en question a disparu*; ce n'est pas le Kachtil, au Sud de l'île. (*Erreur du traducteur: la forteresse n'a jamais disparu mais au contraire été consolidée par la suite. N.D.L.R.)

(219) Cette expédition conduite par Alphonse V d'Aragon roi de l'Italie espagnole eut lieu en fin août et au début de septembre 1432. Le sultan Abou Faris 'Abd el-'Aziz vint en personne au secours de l'île.

(420) Depuis le début de son islamisation la population de Djerba a été kharédjite de l'obédience ibadhite, se partageant en deux sectes rivales, la secte wahbite et la secte nakkarite.

(221) Abou' Arnr 'Othman est mort au début de septembre 1488.

(222) Après s'être emparé de Tripoli, le 25 juillet 1510, le comte Pierre Navarro décida une tentative contre l'île de Djerba. Le vendredi 30 août à l'aube. 12000 hommes venant de Tripoli et 3000 venant de Bougie débarquèrent, parmi lesquels deux fils du duc d'Albe, dont l'un don Garcia de Toledo, mourut héroïquement. Les pertes furent de 1500 hommes, dont 1000 morts de soif, ou plus exactement de coup de chaleur, et 500 tués ou prisonniers. Les troupes rembarquèrent le soir et le lendemain matin la flotte partit pour Tripoli.

(223) Nous manquons de renseignements sur ces événements.

FERNAND BRAUDEL de l'Académie Française (1902-1985)

Le plus grand historien et géographe moderne de la Méditerranée, a, dans son célèbre ouvrage en deux tomes "La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II", fait référence plus de 30 fois à Djerba et consacré 12 pages à "L'expédition de Djerba", un des événements militaires et politiques des plus marquants du XVI^e siècle. Nous empruntons au Tome I quelques commentaires autres (avec les annotations) qui méritent aujourd'hui encore réflexion:

"Un dernier exemple de monoculture est celui de Djerba au Sud des côtes tunisiennes. Comme les îles vénitiennes sont les îles du vin, elle est l'île de l'huile. Dans des conditions mal éclaircies, tandis que la Tunisie continentale perdait sa forêt d'oliviers, si étendue aux temps romains, Djerba a conservé la sienne. Et cette richesse sauvegardée lui vaut encore, au XVI^e siècle, une importance singulière(1). Elle est devenue une oasis de l'huile, au milieu des pays tunisiens et tripolitains qui étaient, en général et surtout vers le sud, domaine du beurre rance. Une huile excellente, à bon marché, propre à tous les usages, même au traitement du drap et des étoffes, une huile qui s'exportait facilement comme le fait remarquer Léon l'Africain au début du siècle. Au delà de 1590, c'est à Djerba que les anglais iront chercher l'huile que leur fournissait jusqu'alors l'Espagne.

Mais la géographie ne connaît Djerba que comme une île basse, avec des canaux où se marquent des marées sensibles(2), et la grande histoire, que comme un champ de bataille, où se sont déroulés les combats de 1510, 1520 et 1560. Pourtant au cours du dernier de ces combats, le plus important, l'huile a joué son rôle. La flotte chrétienne s'était arrêtée à Djerba faute de pousser jusqu'à Tripoli. Si elle s'y fit surprendre par l'armada de Piali Pacha, dont on lui avait pourtant annoncé l'approche, c'est que les navires chrétiens s'attardèrent à charger des marchandises et notamment de l'huile. C'est ce qu'établit après le désastre le rapport du *visitador* Quiroga(3) !

(1) A Djerba, à côté des oliviers, se trouvent des palmiers, mais aussi des pommiers et des poiriers. A ce point de vue encore c'est un monde singulier. Ajoutez que Djerba en tant que conservatoire insulaire, abrite des communautés juives qui remontent dit-on aux persécutions de Titus et surtout qu'elle est un petit monde kharédjite analogue au Mzab, dépositaire de vieux rites et de très anciennes pratiques architecturales."

(2) Instructions nautiques N° 360 p. 338, 359-363.

(3) Le *visitador* Quiroga au Roi, Naples, 3 juin 1560, A.d.S., Simancas E° 1050, F° 63.

SALAH.EDDINE TLATLI (1916)

le plus grand Historien et Géographe Tunisien moderne, fier de ses racines Djerbiennes (que Dieu lui prête longue vie) est à jamais le Chantre de Djerba par ses ouvrages aujourd'hui classiques: "Djerba et les Djerbiens", puis "Djerba l'île des Lotophages". Dans ce dernier ouvrage, de 1967, nous empruntons ci-après au dernier chapitre diverses réflexions ou sentences pouvant aussi avoir valeur prémonitoire:

"Le temps, comme si Djerba lui avait échappé durant des millénaires pour vivre dans sa mythologie homérique, semble vouloir se rattrapera toute allure, et presque se venger. Ce qui avait fait le charme de l'île des Lotophages durant trente siècles, son organisation économique et sociale, autant dire sa civilisation de type antique, se trouve brutalement remis en question et confronté avec la puissance impitoyable d'une économie du X^e siècle et d'une société moderne en pleine euphorie expansionniste.

Tout le drame actuel de Djerba est là, dans cette confrontation.

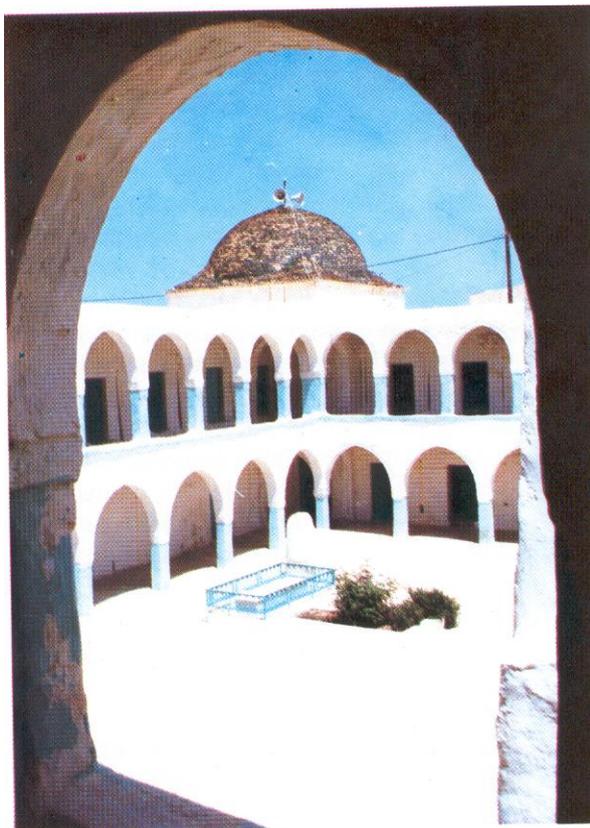
Tous ses problèmes présents s'y ramènent, plus ou moins directement. A aucun moment de son histoire, elle n'a eu à faire un choix qui engage autant son avenir .

Ce passé de techniques pieusement conservées, ce mode de vie patriarcal, taillé à la mesure de l'homme, de son milieu naturel, de ses moyens, cette conception d'une existence fondée sur certaines valeurs morales et familiales, tout cela va-t-il, du jour au lendemain, s'effondrer comme un château de cartes et se trouver balayé par les exigences et les impératifs d'un monde soumis à la vitesse, à la rentabilité, à la standardisation, à la liberté des moeurs et à la religion des loisirs a tout prix ?..... "

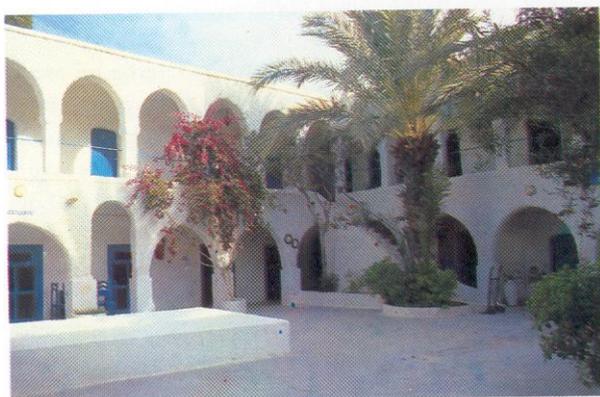
..... "On ne saurait s'empêcher de se le demander, devant ce double mouvement migratoire qui à lui seul synthétise toute la situation: la marée montante des touristes et le reflux d'une émigration massive qui vide l'île de ses enfants, comme s'ils voulaient renier une mère devenue trop pauvre pour les nourrir.....

..... "Ainsi une page nouvelle commence pour Djerba. Elle sera, pour une large part, telle que l'écrira l'enthousiasme créateur et lucide de la jeunesse Djerbienne, consciente des valeurs de son passé et de ses devoirs envers l'avenir. C'est sur elle que repose en définitive toutes les espérances."

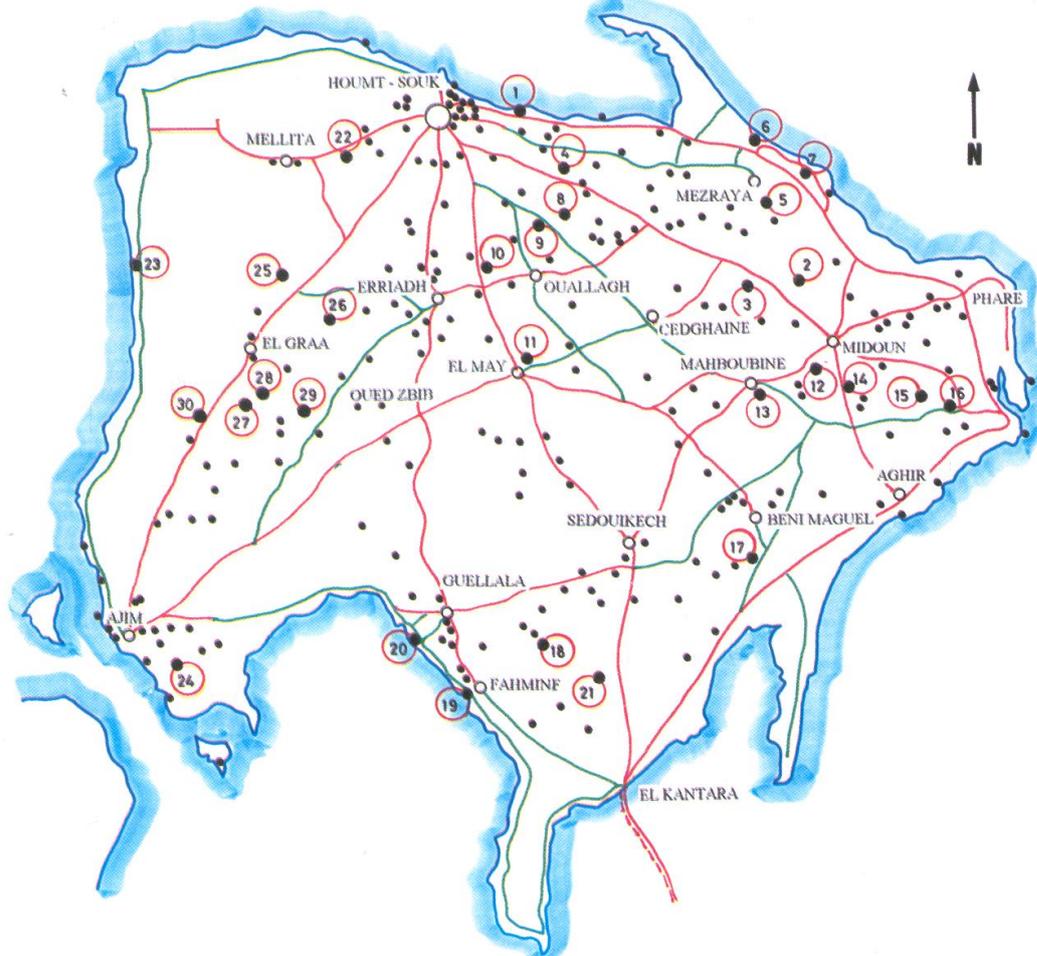
*Le nom Tlatli est le patronyme de familles issues de "TLAT" (orthographié également TLET), village berbère du Sud de l'île (N.D.L.R.).



45.- *Ci-contre le patio de l'ancienne Medersa attenante à la Mosquée Sidi Jounni au centre de Houmt-Souk. Construction typique analogue aux fondouks et montrant ici l'accès aux chambres des étudiants. La Medersa n'est plus en service actuellement et doit trouver une nouvelle affectation nécessaire à sa sauvegarde impérieuse.*



46. -*Ci-contre un ancien Fondouk a été très intelligemment aménagé en Auberge de Jeunesse.*

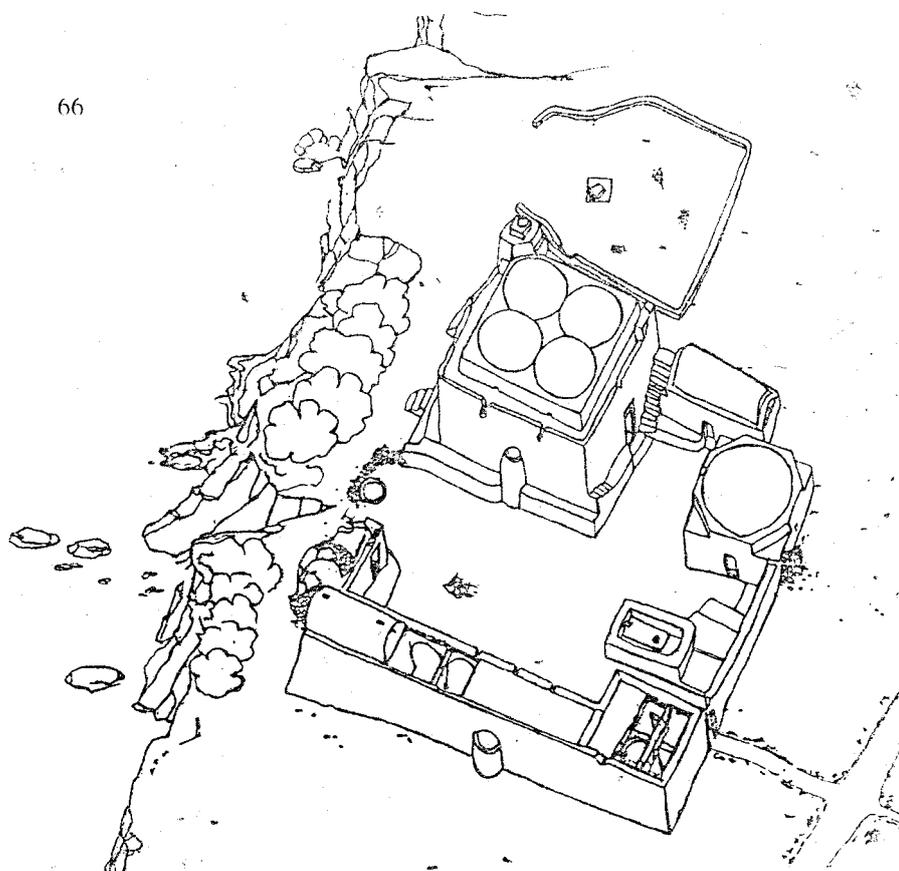


47.- ÉDIFICES RELIGIEUX DE L'ÎLE DE DJERBA

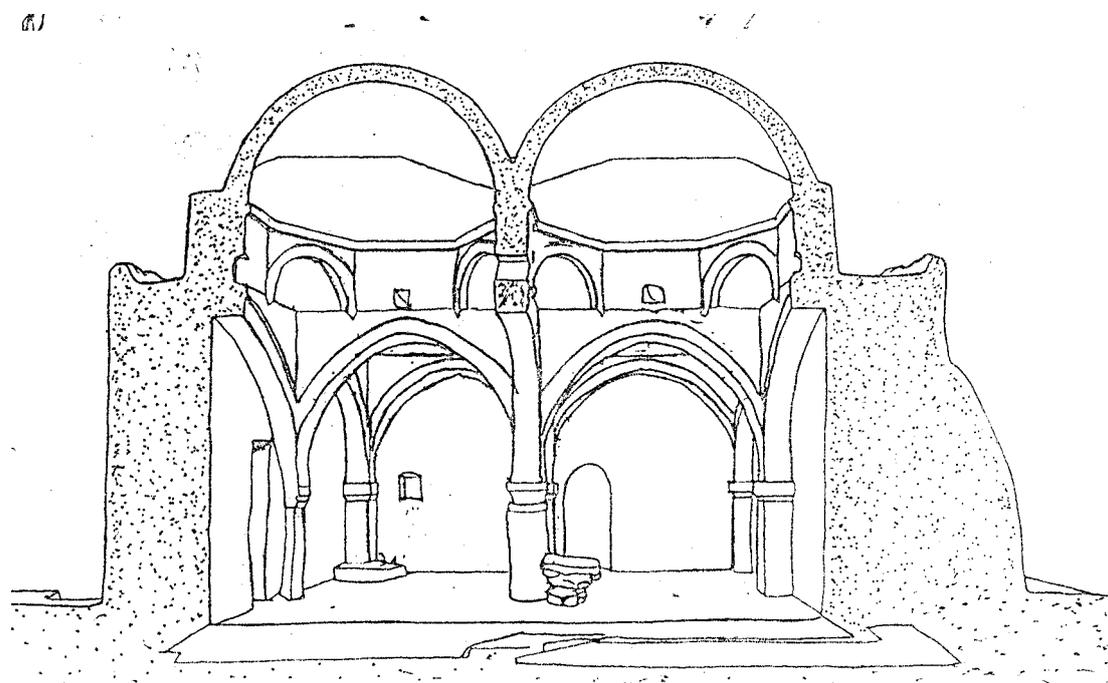
Cette carte localise par un point, indifféremment l'essentiel des mosquées (djemaâ), mesjeds, zaouias ou simples marabouts faisant partie des bâtiments religieux tant en service que partiellement ou totalement ruinés. Ils se situeraient au nombre de 360. L'inventaire ci-dessus en comporte 242. Les ronds portant des numéros à concurrence de 30 désignent les édifices qui peuvent présenter un intérêt particulier pour les visiteurs.

- | | | | | |
|---------------|----------------|--------------------|--------------------------|----------------|
| 1 SIDI ZAÏD | 7 SIDI ZEKRI | 13 EL KATEB | 19 SIDI YATI | 25 BEZIM |
| 2 TAGHERGHAR | 8 EL BASSI | 14 SIDI ABDELKADER | 20 DJEMAÂ JEDID Guellala | 26 JADDARIA |
| 3 FADHLOUN | 9 EL GUELLAL | 15 BOUZIRI | 21 EL OUTA | 27 BEN HAMOUDA |
| 4 TAJDID | 10 DJEMAÂ JDID | 16 TROUGGETE | 22 DJEMAÂ KBIR | 28 BOULEÏMEN |
| 5 MEDRAJEN | 11 EL MAY | 17 BENI MAGHZEL | 23 SIDI DJIMOUR | 29 OUELHI |
| 6 SIDI MAHREZ | 12 HADHERBACH | 18 ESSATOURI | 24 BOUZID | 30 EL BERDAOUI |

54.- *Vue axonométrique depuis l'Est de la mosquée Sidi Yati avant la restauration et la consolidation des berges. Courette à l'Ouest collectant les eaux vers une citerne. Pièce de séjour adossée à une pièce de réunion couverte d'une coupole. Tombe enclose d'un muret. A l'Est portique (JUVert avec Mihrab. Au Sud, pièce de service et cuisine. Oratoire carré en quatre sections couvertes de coupes.*



55.- *Vue en coupe de la première travée Ouest de la mosquée Sidi Yati. Mode classique de support des coupoles avec des murs extérieurs puissants absorbant les poussées latérales. Un seul pilier central libère au maximum l'espace. Présence inexplicquée en ce lieu d'un chapiteau romain présumé de Méninx. Usage de tablette ? Initialement prévu comme chapiteau mais difficile à mettre en oeuvre ?*





56.- *Mosquée Sidi Yati, construite au début du 10^{ème} siècle ap. J.C. sur une éminence du rivage de la Illet de Bou Grara, à deux kilomètres au Sud-Est de Guellala. Elle vient de faire l'objet d'une rénovation et d'un enrochement du pied de la falaise pour sauvegarder cet ouvrage historique que menaçait l'érosion marine. Sidi Yati après une vie politique déjà mouvementée (fin du 9^{ème} siècle ap. J.C.) vint se réfugier à Fahmine. Ses capacités éminentes le désignèrent comme chef du clan Nekkarite en lutte contre le clan Wahabite, tous deux issus de la secte lbadhite (Schisme Kharidjite) majoritaire à Djerba. Sidi Yatifut enterré où il avait coutume de méditer face à la mer. Ses partisans édifièrent là, peu après, cette mosquée qui a donc près de mille ans. L'illustre savant théologien Abou Messouar, neveu de Sidi Yati et pourtant protagoniste du clan Wahabite, vint à lui rendre une visite. Infortunément il mourut en cette circonstance et fut enterré là à Fahmine où une mosquée fut ensuite construite qui porte son nom.*

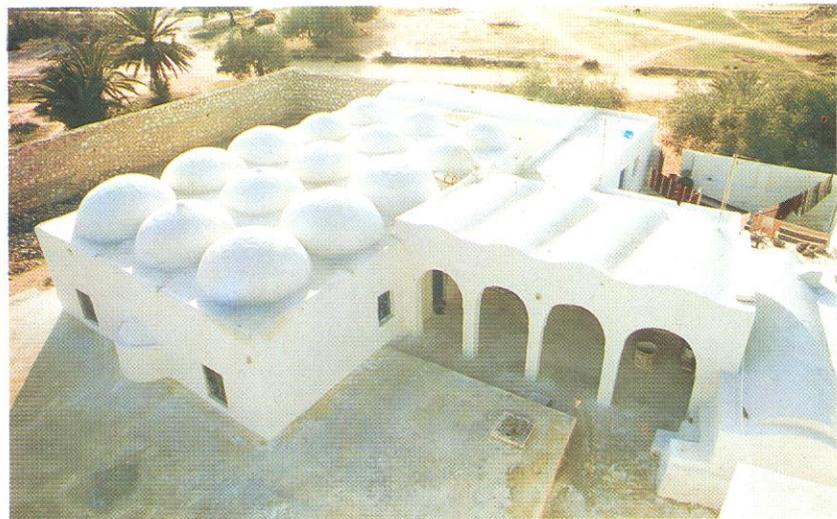
48.- *Djemaâ Boukthir - Taghdimès*



49.- *Djemaâ Sidi Abdelkader - Hdaddah*



50.- *Djemaâ Saïd Ben Salah - Cédghiane*



51.- Djemaâ Guellala



52.- Djemaâ Jeddaria - Oued Zébib



53.- Djemaâ Ben Salah - Cedghiane



3

LA CONSCIENCE DU REEL**Les contrastes économiques**

Pour qui se souvient de son enfance et de son île trente, quarante ans plus tôt, les changements paraissent si considérables qu'il aurait pu se croire transporté ailleurs, en voyant la zone hôtelière, l'aéroport, l'étendue surprenante des localités jadis discrètes et les simples hameaux devenus localités. Heureusement une majorité des campagnes lui sembleraient encore toutes proches de ses souvenirs d'enfance bien que la multitude des constructions blanches nouvelles, et toujours disséminées, présenteraient on ne sait quoi de démesuré, que l'irruption des pylônes et de leurs lignes électriques, tout autant que la largeur des routes choqueraient d'avoir été introduits dans ce cadre aussi agreste que délicat.

L'irruption irréversible des temps modernes

Nous pourrions dire que pour DJERBA les temps modernes ont débuté avec le rattachement définitif de l'île au continent par la chaussée dite "romaine" en souvenir de cette voie antique, démantelée vers 1485, et qui jadis avait eu des objectifs analogues: développer l'économie de l'île. L'ouvrage nouveau qui débuta dans les années 50 fut conçu à la mesure des moyens déjà respectables d'alors, mais cette voie fut rapidement élargie, pour définitivement répondre à un trafic en majorité de camions, car les voitures ont continué à emprunter de préférence les bacs d'ADJIM- DJORF, (pour qui devait passer par GABES, vu une économie de 85 Km, devenue depuis 1993 de seulement 63 Km). Ces bacs constitués de simples barques à moteur, qui portaient cahin-caha de deux à trois voitures, exposées alors à plus d'un risque, furent vers la fin des années 60 remplacés par un, et dans la foulée encore, par trois autres ferries capables chacun de 30 à 40 fois plus de trafic quotidien que les

"Batahs" antérieurs, car l'activité touristique devait, vers 1975, prendre des proportions insoupçonnables à l'origine.

La route qui délivrait DJERBA de son ancestral isolement devait impliquer la disparition inéluctable, en fait immédiate, de sa flottille de "Mahones" en bois, navigant à l'origine à la voile, ensuite aussi avec l'appoint de moteurs, et assurant le trafic des marchandises lourdes, (jusqu'à 100 tonnes) plus rarement des passagers, entre TUNIS mais surtout SFAX et DJERBA.

Aspect plus déterminant encore, le remblai élargi de la nouvelle route devint à l'instant même le support indispensable d'un premier, puis aussitôt d'un second pipeline, (sur ce trajet superposé au premier) pour le transfert de l'eau douce (dite saharienne, ou mieux du quaternaire continental), provenant de sondages atteignant les 700 à 1000 mètres de profondeur et établis sur le continent au delà de M'DENINE en bordure de l'oued Zeuss. Le transfert fut assuré partiellement par pompage sur plus de 100 Km. Aujourd'hui le visiteur qui emprunte ce parcours maritime si plaisant ne réfléchit guère à l'extraordinaire révolution que devait apporter pour l'île cette arrivée d'eau, mais ne songe qu'à critiquer cette atteinte violente au paysage puisque sur 7 kilomètres ce "mur" de pipeline empêche de voir vers l'ouest la mer et surtout d'admirer tout au long du parcours, le soir surtout au retour de balade sur le continent, les merveilleux couchers de soleil sur la mer de BOU GRARA.

L'introduction de l'eau douce à Djerba source de tout progrès et de tout futur nouveau :

Effectivement l'arrivée de l'eau douce et la généralisation dans l'île de sa distribution devait seule conditionner au départ la formidable extension des projets hôteliers et des activités touristiques qui font aujourd'hui de Djerba un des centres balnéaires des plus connus et courus de la Méditerranée. D'aucun aurait pu penser que cette eau douce, abondante à l'origine, aurait pu également entraîner des activités agricoles peut être sophistiquées vu le prix élevé de l'eau, telles que les cultures légumières et florales pour l'exportation, en songeant au climat très propice notamment l'hiver et encore amélioré avec l'aide des serres et cela en présence d'une

offre potentielle de fret aérien vers l'Europe inespérée jadis. De modestes tentatives avec une eau très chère n'ont guère eu de lendemains et aujourd'hui l'agriculture s'assoupit dans ce qui est davantage le déclin de toute activité irriguée, palmiers notamment, et seul l'éternel olivier, colonisant les terres sèches, continue à garantir la pérennité d'un paysage témoin de vie.

Dès lors l'eau devait vivifier exclusivement une activité qui en trente ans permettait à DJERBA de se prévaloir d'un étonnant parc hôtelier. Celui-ci parti vers 1960 d'une cinquantaine de lits permettra dans ces deux années prochaines d'offrir près de trente mille lits à une clientèle prédominante d'étrangers. Des hôtels il y en a maintenant pour tous les goûts, tous les budgets, de toute ampleur et si tel est le désir avec des prédominances linguistiques ou d'âge des clients, les plus variées, ouverts trois cents soixante cinq jours de l'année, tous climatisés, été comme hiver, et offrant toute la gamme des distractions devenues banales, sur l'eau, sur terre et même dans les airs, sans compter les suggestions de circuits vers le Sahara et les oasis!

Ce qui est marquant dès le départ c'est que dans l'ensemble il n'y a pas eu trop d'extravagances architecturales, surtout du fait de la limitation à deux niveaux des immeubles et de leur dispersion raisonnable. évidemment la Tunisie, et Djerba surtout, auront bénéficié de la conscience des erreurs commises ailleurs en Méditerranée du Nord où le bétonnage sauvage des régions touristiques en front de mer a détruit dès les années 50 une harmonie qui était à l'origine même du flux touristique. Seul l'avenir dira clairement si à DJERBA néanmoins des atteintes imperceptibles mais funestes ont été infligées à l'environnement, car déjà plus d'un site à Djerba a vu fondre sa plage en bordure d'hôtel. L'on sait maintenant combien est fragile une côte sablonneuse créée en grande partie par les vents, lesquels sont susceptibles par la présence d'obstacles nouveaux et contournables, d'induire imperceptiblement des courants nouveaux dévastateurs pour des plages qui par leur nature même en l'absence d'un cordon littoral dunaire sont à proprement dit mouvantes.

Un autre aspect fondamental a résidé dans le fait que l'hôtellerie a pris pour axiome que seule la proximité d'une vaste plage pouvait justifier à DJERBA

l'existence d'un hôtel, ce qui pour la quasi totalité les a incités à se localiser sur la côte Nord-est et Est de l'île, antérieurement inhabitée du fait des vents prédominants, des terres infertiles et jadis d'une exposition directe aux risques d'agressions maritimes. Cette circonstance à créé un véritable parc ou zone touristique, d'aucuns ont même utilisé le terme



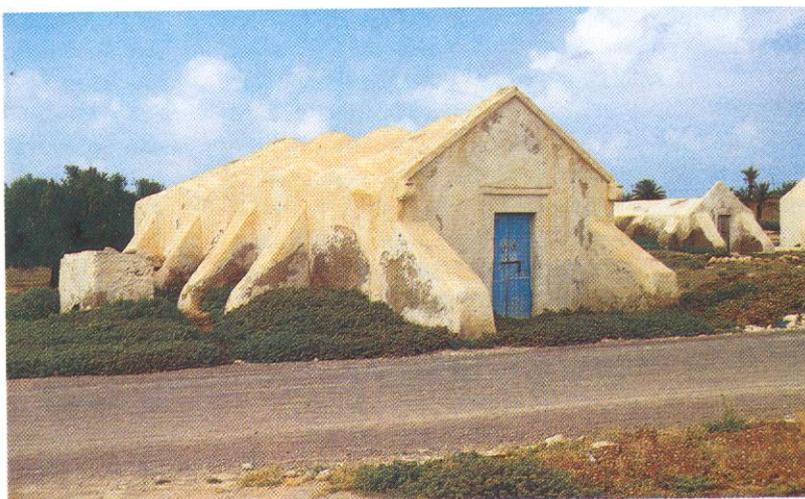
57.- Mariage traditionnel à MIDOUN et dans ce cas au sein de la collectivité noire. La mariée arrive en jehfa laquelle est couverte de deux melahfa l'une rouge et l'autre blanche. Les femmes sont toutes en tenue traditionnelle de Djerba, le houli blanc à rayures oranges. Le cortège passe devant un puits qui doit alimenter la palmeraie à l'arrière-plan.



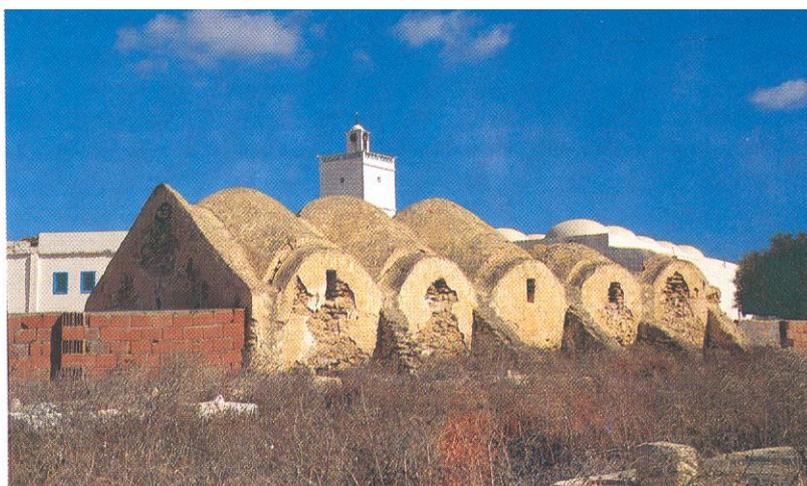
58.- Dans l'est de l'île a lieu tous les ans une procession très populaire et haut en couleur: "La Kherja de Moulay Taieb", au cours de laquelle les participants, hommes et femmes, vont pendant toute une journée rendre visite à plusieurs mosquées des environs de Midoun en signe d'hommage aux saints personnages qui sont à l'origine de ces lieux de dévotion.



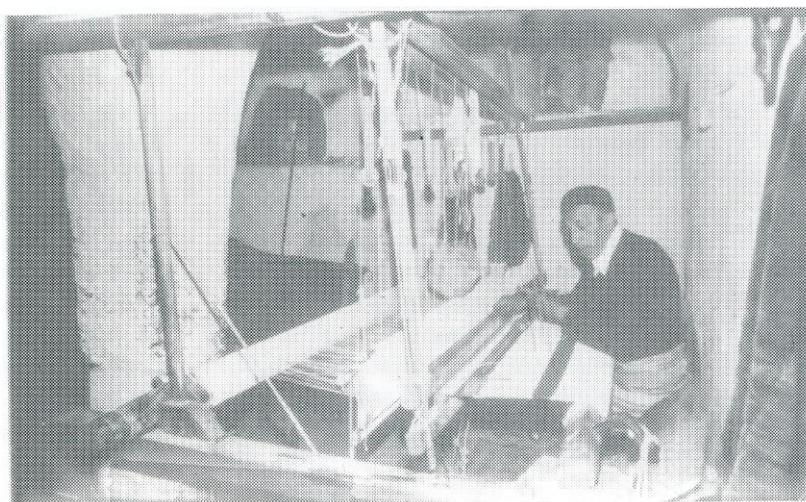
59.- Marché hebdomadaire à Midoun, ici des vêtements. à une époque où le tourisme n'avait pas encore dominé toute la vie économique de ce centre commercial devenu aujourd'hui un lieu extrêmement animé, vu l'arrivée d'une nouvelle population du continent occupée par les activités touristiques. de la construction des hôtels toujours en cours ou des multiples services hôteliers.



60.- Atelier de tissage, tout à fait classique, se distinguant par son fronton triangulaire et sa pièce unique peu éclairée installée en partie en sous-sol, à 50-60 centimètres de profondeur. Le regroupement en plusieurs unités était fréquent à proximité des centres, Sur des centaines il n'y en a plus que très peu en service.



61.- Lorsqu'il s'agissait pour ces ateliers d'obtenir des largeurs plus grandes en raison des métiers, les constructeurs ont maîtrisé les poussées plus fortes des voûtes en optant pour des contre-voûtes s'appuyant sur des arches en pierre de taille. Solution onéreuse et supposant un grand savoir. Ici une construction encore intacte voici dix ans est aujourd'hui en ruine. Cette technique spécifique à Djerba a inspiré quelques architectes pour des parties d'hôtels sans que la justification soit autre qu'une recherche esthétique, que d'aucuns diront discutable.



62.- Un des derniers tisserands travaillant sur un des métiers très simples en bois fabriqués localement qui permettaient pourtant l'exécution de tissus relativement sophistiqués en pure laine ou même autrefois en soie, mais plus généralement en chaîne de coton et trame laine telles notamment ces belles couvertures que toute mariée en Afrique du Nord et dans les zones islamiques soudanaises devait avoir dans son trousseau.

de "ghetto" touristique, nettement à l'écart du reste de l'île et de sa population et dès lors plus acceptable par celle-ci. En fait ceci a moins influencé psychologiquement un milieu traditionnel peu familiarisé avec l'évolution des mœurs balnéaires et permissives en Europe mais a néanmoins permis à ce milieu, par le jeu des activités commerciales et d'artisanat localisées à HOUMT-SOUK et MIDOUN, de bénéficier de revenus, sans devoir s'introduire pour autant dans le milieu hôtelier proprement dit. Il a été nettement observé, surtout au début, que les Djerbiens répugnaient à se lancer dans l'hôtellerie tant au niveau des promoteurs, que des employés, voire même des simples ouvriers. Cette abstention a suscité par la force des choses tout un flux migratoire de substitution de populations venant de toutes les régions de la République et notamment du Sud. Instables au début, ces migrants sont maintenant de plus en plus sédentaires avec leur familles et ont naturellement introduit des préjugés moins rigoureux dans l'île, au détriment de valeurs peut-être plus sûres, du milieu Djerbien.

Aujourd'hui cette réticence a évolué et nombre de réalisations récentes sont le propre de Djerbiens dont les employés administratifs se recrutent de plus en plus parmi la jeunesse Djerbienne proprement dit.

Depuis peu, par la force de l'occupation totale des rivages Nord-Est en front de mer, se développe une occupation en deuxième zone sans accès direct à la plage, avec une hôtellerie de dimension plus réduite pouvant avoir des prestations moins onéreuses et donc susceptible de convenir à une clientèle à budget encore plus modeste. Il est clair que la tendance au tourisme de masse se trouvera encore renforcée sans qu'il faille porter un jugement de valeur quant à l'avenir induit pour DJERBA par cette démocratisation.

La preuve est que des promoteurs nationaux n'hésitent pas dans le contexte actuel de renforcer l'image touristique de marque de DJERBA et d'étendre les prestations locales en cherchant à attirer une clientèle pourtant encore minoritaire en Europe et par tradition exigeante, grâce à la création d'un Golf de 18 trous. D'aucuns pensaient que les ressources en eau appropriée pour des engazonnements partiels indispensables semblaient trop limitées ou que le dessalement des eaux salines

profondes, voire de l'épuration correcte des eaux usées, paraissaient trop onéreuses. Ces objections ou craintes paraissent sans fondement, le projet est en plein lancement et marquera peut-être d'une nouvelle pierre blanche la progression du tourisme à DJERBA.

Cette tentative a l'énorme mérite d'avoir enfin jeté l'attention, par contraste, le long de la route touristique, sur tout l'environnement proche de l'hôtellerie. Celle-ci a ou avait injustement négligé une amélioration du territoire touristique resté en friche et abandonné à lui-même, contrastant : singulièrement avec la vue des jardins soignés des hôtels. Cette évolution permettra de ne plus faire sourire de commisération les lecteurs avertis prenant connaissance de prospectus touristiques parlant de "petite Polynésie" pour décrire un croût chétif de quelques palmiers sauvages abandonnés à leur sort infortuné, par ceux-là mêmes qui s'en prévalaient. Il faut espérer que maintenant le remède est proche car il concerne tout un territoire de part et d'autre de la principale route d'accès aux hôtels et sur près de trente kilomètres.

Cette industrie touristique connaît actuellement en fonction des saisons des jours heureux. L'occupation atteindrait avec 65% à 85 % de nuitées, selon les établissements, des chiffres favorables, car pendant les saisons principales de fin d'année, des vacances de printemps et de toute la période estivale, nombre d'hôtels afficheraient complet. C'est là le résultat sans conteste d'une gestion habile, offrant aux clients d'abord un cadre immobilier bien conçu, souvent même luxueux et une ambiance de séjour répondant largement aux espoirs escomptés d'un séjour en bordure de mer sous un climat optimal.

Naturellement les points d'ombre, quant à cette industrie touristique ne manquent pas, qu'il s'agisse d'abord d'une vulnérabilité aux événements extérieurs mondiaux, comme l'ont illustré plusieurs fois déjà des circonstances internationales auxquelles la TUNISIE n'était en rien directement mêlée, mais ensuite surtout à un assujettissement à la concurrence des tours opérateurs entre eux, et puis naturellement aussi à l'évolution économique des pays du Nord qui induisent par leurs activités économiques des surcroût, ou non des ressources individuelles consacrées aux

vacances. Un aspect majeur peut aussi résulter des initiatives à la baisse des taux de change tant des pays se consacrant au tourisme capables de dévier les flux touristiques tout comme les baisses des taux de change monétaires des pays pourvoyeurs de clients peuvent inciter ceux-ci à réduire ou négliger certaines offres dans les prestations. de vacances. Dès lors les taux de change deviennent pour les directeurs des hôtels surtout un véritable baromètre de la saison touristique en vue.

Ces facteurs sont en cette fin d'année 1995 et début d'année 1996 tous orientés dans un sens favorable à l'hôtellerie mais à un optimisme de circonstance l'hôtelier opposera toujours qu'il reste le dernier servi sur une ressource initiale mise en oeuvre par le touriste et dont il ne récolte que 22 à 25% seulement après que se soient servis, les publicistes, les agences de voyage, les transporteurs aériens, les petits commerçants, le fisc de deux voire trois pays et ce avant même qu'il ne puisse à son tour payer tout ce qu'il doit, mais qu'il peut heureusement faire avec des ressources de trésorerie qui sont à rotation rapide..

Djerba a de tout temps été dépendante de l' extérieur

Incontestablement le tourisme à Djerba domine en production de ressources tous les autres secteurs d'activité ainsi que les revenus divers dont les pensions de retraite provenant de l'étranger et les envois de fonds des émigrés. Cela accentue cette dépendance de l'extérieur qui a conduit à la transformation partielle du paysage de l'île au profit d'une cause qui est en majorité extérieure au pays. Est-ce un bien, est-ce un mal? Question ardue qui ressort tout droit du fameux débat NORD-SUD sur l'exploitation unilatérale des richesses naturelles souvent non renouvelables, ici l'eau, et un environnement jadis paisible et peu malmené par l'homme, d'où résultait une harmonie de vie incomparable des populations. Questionnés, les intéressés eux-mêmes auront peine à répondre, conscients qu'ils sont que l'île a toujours été dépendante de l'extérieur, jadis de la laine à acquérir à l'extérieur, à transformer puis à revendre à l'extérieur, des céréales indispensables à se procurer au dehors, des profits de ceux qui depuis près de deux siècles partaient à l'extérieur créer et gérer des comptoirs, profits qu'il fallait rapatrier impérieusement pour que la vie se poursuive

dans l'île! Reste qu'il se dessine peut-être maintenant une limite à ce tourisme: l'insuffisance des ressources en eau douce naturelle, à moins de se lancer de surcroît dans une folie financière de distillation ou d'osmose inverse des eaux salines.

Il serait injuste alors que le tourisme domine tout de ne pas faire mention d'un ensemble de réalisations industrielles ou artisanales qui ont demandé à leurs promoteurs beaucoup d'efforts et de conviction pour voir le jour. Il s'agit de tissages réputés de tissus d'ameublement ou d'habillement très spécifiques, d'ateliers de traitement de cuir, ou de bimbelerie destinée évidemment au tourisme, tout comme la confection de tapis haute laine réalisée dans les nombreux ateliers très récents, utilisant une main d'œuvre féminine abondante qui se révèle aujourd'hui être une des plus habiles de Tunisie. (Les tapis haute laine et de soie de Djerba sont aujourd'hui au top niveau en Tunisie). S'ajoutent des manufactures de fournitures de quincaillerie mais aussi des ateliers de menuiserie extrêmement actifs sans oublier un important élevage de vaches laitières en stabulation permanente qui supplée aujourd'hui sur place à l'essentiel des besoins en lait frais.

A toutes ces initiatives l'Administration a aussi répondu en développant un service sanitaire et hospitalier qui était plus qu'embryonnaire précédemment mais auquel le dynamisme des Djerbiens avait remédié par des initiatives privées qui aujourd'hui peuvent même surprendre par leur ampleur, leur modernisme et leur équipement.

Enfin, finalement toute cette activité et essentiellement celle du tourisme eût été impensable sans la création d'un important Aéroport International de longs courriers qui reçoit jusqu'à vingt vols par jour et se trouve de ce fait relié directement avec des fréquences journalières et au moins hebdomadaires à la majorité des grands aéroports d'Europe et du Moyen-Orient et la totalité de ceux de Tunisie. C'est tout le Sud-Est tunisien depuis GABES qui bénéficie de cette infrastructure mais néanmoins cela représente pour l'île un privilège exceptionnel que nombre de villes européennes avec des populations environnantes bien plus importantes ne pourraient prétendre s'offrir. Une première réalisation aéroportuaire déjà spectaculaire vers 1972 a été l'objet pratiquement d'un doublement en 1992, alors même qu'en 1986 une nouvelle gare de

fret était mise en service. De surcroît une seconde piste dans un axe Nord-Sud est programmée vu la fréquence et l'irrégularité des vents qui balaient l'actuelle piste unique Est- Ouest.

Moins évident à première vue, car bien plus disséminé, apparaît l'effort spectaculaire consenti en faveur de l'éducation publique, par la réalisation de très nombreuses écoles primaires mais surtout la création de divers collèges et lycées qui répondent maintenant bien aux besoins de l'île. D'aucuns parlent même de l'institution prochaine de certaines facultés spécialisées sur place, ce qui réduirait la dépendance actuellement totale de tout le Sud-Est tunisien vis-à-vis des Universités de SFAX, MONASTIR et TUNIS.

Tout l'ensemble de ces novations fait apparaître un fantastique bond en avant de toute l'activité insulaire mais aussi l'acceptation de bouleversements qui ne se font pas sans projection dans des inconnues, auxquelles on ne voudrait pas sacrifier une quiétude qui semblait ici l'essence même de cette vie se déroulant encore dans un cadre rural. Hélas le cadre rural est aussi le seul où aucune novation significative n'a eu lieu et où aucun espoir ne semble permis. Voici vingt ans, l'Administration entreprenait de frileuses novations avec des eaux artésiennes salines consacrées à la luzerne et aux asperges, mais ces tentatives échouèrent comme partout ailleurs dans le monde lorsque l'administration se pique de faire de l'agriculture sous une forme autre que celle de la recherche et de la vulgarisation. Et si un jour de vraies pluies revenaient? Nous en sommes loin encore, car depuis deux mille ans au récit des anciens rien n'a sensiblement changé, n'était un peu plus d'érosion, mais qui sait, peut-être que l'homme aura aussi demain le pouvoir d'améliorer la nature et non de seulement la détruire.

Reste un domaine où l'eau source de vie n'est pas mesurée: celui de la pêche avec une vocation qui n'a pas encore été virtualisée, celle de se mesurer avec tous ceux, nationaux et étrangers, qui écument l'immense plateau continental qui fait face à Djerba dans le golfe des Syrtes. Là aussi hélas la Méditerranée n'est plus ce réservoir facile où il suffisait de puiser, car tout le monde est de longue date à l'œuvre, (N'est-ce pas voici trente ans déjà que les Japonais, faisant le tour du globe,

livraient du thon pêché dans nos parages. aux conserveurs de Mahdia?). C'est dire que les derniers à venir, les Djerbiens, même bien équipés, auront de la peine à s'imposer. Un jour viendra où l'on se décidera à tout mieux équitablement organiser, pour que la loi de la jungle ne soit pas la seule à prévaloir. Nous n'en sommes plus si loin si l'on songe que la conscience de sauvegarder l'environnement motive de plus en plus la jeune génération, celle des décideurs de demain.

Des revenus extérieurs considérables

Il est curieux de penser que ceux qui exercent économiquement un effet majeur dans l'île soient si peu mentionnés ici, nous entendons ceux qui travaillent hors de l'île, principalement à l'étranger, et qui fournissent ces millions de Dinars sans lesquels les familles restées dans l'île n'auraient plus aucun moyen de subsistance et nombre d'activités se trouveraient contraintes de s'arrêter. S'il existait une longue tradition d'expatriation vers la Tunisie du Nord et vers tout l'Est Algérien, plus modestement vers la Libye, l'Égypte et la Turquie, c'est surtout à partir de 1962 avec la réforme arbitraire par l'état des structures commerciales qui toucha de plein fouet le domaine privilégié des Djerbiens que s'amorça un courant de départ intense vers le Nord.

Stimulés par la stagnation ou régression économique de la Tunisie qui dura de 1962 à 1969 mais qui fut concomitante du prodigieux essor économique de l'Europe et de la France en particulier, c'est par milliers que les Djerbiens rejoignirent l'Europe mais surtout la France (85%), avec une prédilection vers la région parisienne pour plus de la moitié. Ces départs concernèrent un nombre majeur de chômeurs conjoncturels, (certes sans grande qualification professionnelle), hommes exclusivement, mais d'âges très divers et provenant en majorité des communes les plus déshéritées de la moitié Sud de l'île, entre autres des localités de Sedouikech, Guellala, et Adjim qui se vidèrent de leur population active, la poterie locale, principale activité étant de surcroît à bout de souffle.

Faute de statistiques fiables, c'est à une estimation de 5000 à 6000 migrants chefs de famille au moins que l'on peut se tenir pour évaluer l'importance de cet

exode qui devait néanmoins dès les années 80 plafonner en raison des obstacles de plus en plus formels opposés à l'immigration en France. Si au début ces migrants se maintenaient dans des activités salariées, une majorité sut au prix de privations permanentes et grâce à la connaissance de leur nouveau milieu acquérir de petites boutiques, créer de petits commerces souvent dans le domaine familier des épiceries dont les revenus rapidement croissants leur ont permis d'étendre leurs entreprises, d'accroître bien entendu le bien-être de leurs familles et aujourd'hui en vue de leur retraite, de se livrer à des initiatives, surtout immobilières, dans l'île, avec une propension pour certains, à afficher leur statut de nouveaux riches par des fantaisies immobilières que dans ce milieu discret de puristes ibadhites l'on eut sûrement récusé jadis.

Etant donné que les capitaux de ces émigrants rentrent d'une façon permanente par divers canaux officiels et officieux il est difficile de se faire une idée des ressources globales qui parviennent à Djerba, car le nombre de ceux qui maintenant vivent en le nombre de ceux qui maintenant vivent en compagnie de leurs familles en France tendrait à réduire ces transferts. Une appréciation reste possible qui situerait entre 20 et 25 millions de Dinars le flux annuel, chiffre considérable qui n'est dépassé que par les ressources laissées sur place par le tourisme mais qui doit représenter de cinq à six fois les ressources actuelles issues de l'agriculture de toute l'île.

A ces ressources font suite. maintenant déjà celles des pensions de ceux retournés auprès des familles pour un repos mérité et dont les enfants peuvent relayer les activités outre-mer.

La question immédiate qui vient à l'esprit est celle du devenir d'une telle émigration lorsque les enfants tendent à adopter le statut national du pays d'accueil. Il est peut-être prématuré d'en parler, d'autant que tout est dans une perpétuelle évolution et qu'il n'y a dès lors qu'à se réjouir des promesses du présent et de l'émulation qui résulte du dynamisme de ces citoyens ancrés dorénavant aux deux rives de la Méditerranée.

80 HÔTELS, LES UNS PLUS BEAUX QUE LES AUTRES, OFFRENT...



63.-

64.-



65.-

66.-

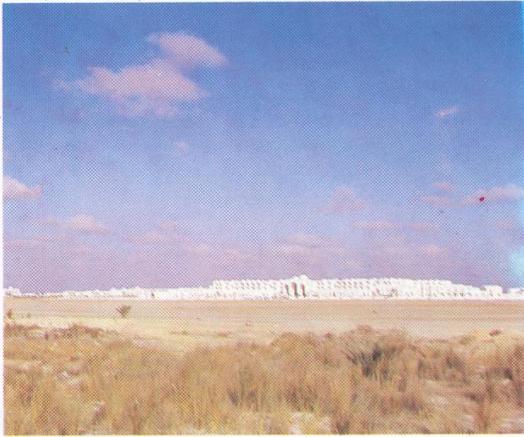


67.-

68.-

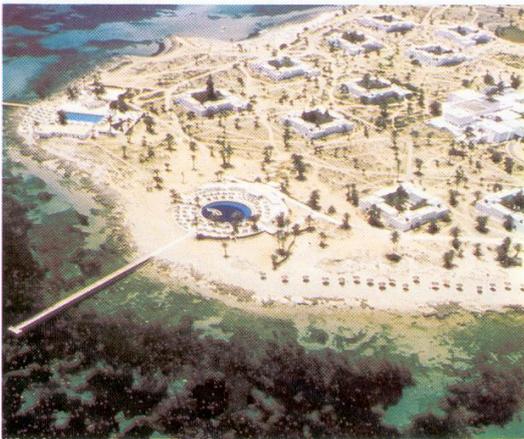


30 000 LITS, TOUT LE CONFORT ET TOUS LES AGRÉMENTS.



69.-

70.-



71.-

72.-



73.-

74.-



La tradition et le défi de la modernité

Venant après toutes les évocations précédentes, parler de la tradition & ce à la modernité semblerait superflu tant l'évolution a été harmonieuse du moins dans les actes de la vie qui s'expriment au grand jour. Nous savons que parler de Djerba et des Djerbiens c'est évoquer une population riche d'un passé plurimillénaire et d'une société ayant des acquis culturels marqués profondément depuis près d'un millénaire et demi par l'Islam, de surcroît d'un Islam qui se prévalait de très hautes valeurs morales avec la totale conviction d'être dans le vrai, l'affirmant au prix de plus d'une rupture avec l'Islam Sunnite dit Orthodoxe et cela tout en ayant su faire preuve d'une tolérance, qui a permis à l'île en de nombreuses circonstances de jouer le rôle d'île refuge.

Au tout premier abord il faut convenir que toutes les évolutions et toutes les confrontations se sont faites avec une célérité qui, avec le modeste recul que nous en avons, apparaît véritablement étonnante, d'autant qu'elle n'a pas donné lieu à proprement dit à des ruptures mais à une adaptation à des états nouveaux comme si la réponse apportée par la modernité était la seule à résoudre des problèmes à la fois matériels et culturels, solutions que d'aucuns attendaient peut-être avec impatience.

C'est incontestablement avec la présence française que le Djerbien devait être mis en contact ; formel avec la modernité d'alors et au cours de ce siècle si riche en acquis dans tous les domaines, nous le voyons manifester toujours un intérêt direct pour les novations et les adopter dès lors que leurs justifications en paraissaient évidentes.

Il témoigne un vif intérêt pour la langue française et favorise la scolarisation de ses enfants afin de leur donner des chances accrues de succès, aussi bien dans des activités commerciales, financières et libérales lucratives que dans les responsabilités de la haute Administration.

Tous les domaines d'activité l'intéressent parce que tous les domaines nouveaux le passionnent, il le fait avec une certaine pondération, évitant de s'emballer, mesurant les difficultés mais agissant après décision avec continuité et assiduité. Il devient un partenaire de travail ou d'action recherché car appliquant son

honnêteté proverbiale à exécuter ses obligations consciencieusement. C'est ainsi que depuis l'Indépendance du pays à laquelle ils ont contribué notablement et d'une façon directe, nous retrouvons les Djerbiens dans tous les domaines d'activité, tant à Djerba que de plus en plus ailleurs dans notre pays, du journalisme à la politique, de la banque à la diplomatie, de la médecine à l'université, de l'agriculture à l'industrie, du commerce à l'hôtellerie, de l'épicerie à l'import-export, sachant être simple ouvrier quand on sait pouvoir devenir grand patron, voire même Ministre lorsque les circonstances l'imposent.

Aujourd'hui, la scolarisation des filles ayant été depuis l'indépendance aussi totale que celle des garçons, il est évident que l'on voit de plus en plus de jeunes femmes assumer des responsabilités importantes. Le contraste devient alors d'autant plus marquant qu'une mère analphabète voit progresser spectaculairement sa fille, lui en ayant donné de surcroît toutes les chances et toutes les facilités.

Avec ce dernier fait nous touchons par contre au cœur même du nouveau phénomène social. La scolarisation prolongée entraîne le mariage plus tardif, et de là, pour la jeune épouse, la volonté d'échapper à la tutelle de la belle famille, d'où la recherche d'une indépendance du ménage, parfois avec le concours du travail de l'épouse, tout ceci impliquant une réduction corrélative du nombre des enfants vu les charges de tous ordres. Le planning familial, aujourd'hui largement prôné, devient partie intégrante de cette évolution. Ce stade étant atteint, et il est visiblement l'objectif de tous les jeunes, on peut dire que tous les problèmes s'identifient de plus en plus à ceux que l'on connaît dans les pays occidentaux ou du moins se posent avec des acuités analogues, mais ici encore avec l'agrément ou le poids de certaines traditions qui sont pieusement sauvegardées et souvent très enracinées à Djerba.

Les femmes tant en ville qu'à la campagne circulent bien entendu librement et à Houmt-Souk la capitale seulement, elle sont vêtues à leur gré en robe ou pantalon, mais pour les plus âgées, par contre avec la fouta et le houli traditionnel. Dans la zone rurale le vêtement traditionnel reste la règle, en dehors des filles scolarisées qui sont habillées à l'européenne. La vesture des campagnes permet d'emblée au vu du drapé et des couleurs de situer si la personne est une authentique Djerbienne ou bien

originaires du continent, si elle est en tenue de travail, si elle participe à une festivité plaisante ou fait une visite de deuil. Il y a juste 5 ans un changement fondamental de mode est apparu pour des raisons non précisées, qui a fait abandonner aux femmes des principaux villages les couleurs ou les motifs (rayures ou carreaux) spécifiques qui les identifiaient sûrement depuis des générations comme originaires de telle ou telle zone ou de tel village. Le drapé classique et exclusif de Djerba est cependant demeuré par l'adoption se généralisant des tissus du Village de Mahboubine, tout de blanc, soutaché de quelques bandes oranges d'inégale largeur. De même la mode n'est plus à porter le chapeau de palme traditionnel en pointe (rappelant le pétase antique) mais le chapeau tel celui des hommes, toutefois agrémenté d'un ruban de couleurs diverses plus ou moins long qui flotte au vent et qui, déposé avec d'autres est ainsi reconnu par sa propriétaire. Nous aurions pu ajouter que lorsqu'elles quittent l'école sans espoir de poursuivre leurs études les jeunes filles des campagnes reprennent actuellement le drapé traditionnel de Djerba dont elle sont visiblement fières et dont elles escomptent plus de considération.

Les fêtes traditionnelles du calendrier de l'Hégire sont toujours l'objet de manifestations colorées et animées et la période du jeûne, le Ramadan. est suivie par la quasi totalité de la population avec conviction, seule la variété ou le raffinement culinaire des plats plus ou moins abondants pouvant discerner les familles. Pour les 15 prochaines années ces périodes de Ramadan se situant en hiver puis automne rendront les privations moins sévères, surtout pour ceux qui sont astreints dans nos temps modernes à travailler normalement durant le jour, ce qui est le cas de la majorité. Dans le même esprit, la fête du Mouton (l'Aïd el Kebir) est l'objet de beaucoup de préparatifs et donne lieu dans quasiment toutes les familles au rite sacré du sacrifice et ensuite à la constitution des réserves traditionnelles de viandes séchées et conservées dans l'huile d'olive aux épices. Il s'agit vraiment de traditions car aujourd'hui, disposant de réfrigérateurs et de congélateurs, ces nécessités de jadis ne sont plus un impératif d'autant que la viande tout comme les fruits se consomme beaucoup plus régulièrement.

Il y a incontestablement un peu plus d'ampleur dans le cas des fêtes de famille qu'autrefois, qu'il s'agisse du rituel de la circoncision, des anniversaires où les enfants scolarisés s'invitent mais surtout lors des mariages, les ressources et la réputation des hôtes le voulant, d'autant que le nombre des invités est toujours grand, parfois des centaines. Ces manifestations suivent toujours le rituel de Djerba, chargé de dévoltons ou traditions dont les significations se perdent dans la nuit des temps et qui s'étalent sur trois jours au moins. Si l'on considère qu'environ 500 mariages sont célébrés chaque année et qu'ils se déroulent tous par tradition et par commodité au cours des trois mois d'été, on peut dire que Djerba l'été sacrifie amplement aux joies de se retrouver, ceci étant aussi une occasion, pour beaucoup de familles vivant hors de l'île, de se rencontrer entre proches et de nouer de nouveaux liens d'alliance, car ici les familles sont fortement endogames, les mariages entre cousins germains ou issus de germains restant en fait la règle.

A l'examen nous n'apercevons pas de raisons ou de motifs qui sembleraient contraindre le Djerbien face à la modernité dans sa vie quotidienne et ses espoirs futurs pour autant que la situation générale demeure. Certes, il faut le reconnaître, la structure générale des ressources économiques reste peut-être plus que dans d'autres régions du pays vraiment tributaire d'une façon directe de l'étranger et à ce titre non pas précaire mais sujette à des aléas, qu'il s'agisse des revenus directs acquis par ceux qui sont en exode (soit salariés soit propriétaires ou exploitants), ou des revenus issus d'un tourisme qui peut être capricieux et qui à 90 % est vraiment dépendant de l'étranger.

Notre pays qui a su avec assez de bonheur depuis son indépendance retrouvée, bâtir un état solide, dont les progrès ont souvent été cités en exemple parmi les Instances Internationales poursuivra indéniablement avec le concours de tous, sa marche en avant. Il est évident que les fragilités de son économie se doivent d'être au fur et à mesure éliminées et les Djerbiens, gens avisés et travailleurs, y apporteront les tous premiers leur contribution, conscients aussi d'en être les premiers bénéficiaires.

C'est une des raisons pour lesquelles les initiatives qui voient le jour pour un rapprochement toujours plus grand avec l'Union européenne et de l'intégration de nombre d'aspects économiques avec ceux de l'Europe sont réellement suivis avec attention, car cela suppose également une évolution des structures économiques créant à ceux qui ont des responsabilités de décision, des efforts nouveaux et des défis accrus, l'économie tunisienne se trouvant confrontée davantage avec la compétition internationale.



75.- Les bâtiments actuels de l'Aérodrome International de "Djerba-Zarzis" qui desservent une infra-structure initiée vers les années 50 dans la pointe Nord-Ouest de l'île, ont été entrepris il y a à peine plus de vingt cinq ans et en sont aujourd'hui déjà à leur phase de troisième extension en raison d'une activité dont on n'avait guère soupçonné la si rapide croissance, tant du fait du tourisme surtout, mais aussi de la progression du développement de l'économie du Sud tunisien. Il s'y est ajouté depuis 5 ans déjà, mais d'une façon tout à fait conjoncturelle, le trafic suscité par des activités dans l'Ouest de la Libye.

D'INELUCTABLES MUTATIONS PRO- FONDES ?

Faut-il penser que Djerba ou les Djerbiens ont non seulement connu une période récente faste de développement rapide mais pourraient se trouver à la veille d'évolutions encore plus profondes? Oui, partiellement on pourrait le penser, mais est-ce bien logique de vouloir ici en parler. L'évocation du passé a quand-même montré que l'île a connu sur de longues périodes des situations économiques très contrastées qui, chaque fois, ont été la résultante ou le fait d'aspects externes physiques ou culturels dominants tant bénéfiques que pernicioeux :

-Tout à l'origine et jusqu'à l'époque romaine, Djerba semble avoir bénéficié de son isolement de fait mais relatif pour développer dans le calme un potentiel agricole diversifié. . En se trouvant dès les premiers temps sur la .voie maritime des Phéniciens qui exploraient et s'approprièrent le commerce Est-Ouest du Sud de la Méditerranée, Djerba a aussi largement bénéficié du savoir agricole majeur de l'époque, provenant pour l'essentiel du Moyen-Orient (le Croissant fertile) et dont les Phéniciens et leur frères les Carthaginois se sont fait les propagateurs habiles et intéressés.

-Dès l'incorporation à l'empire romain jusqu'à sa chute, Djerba profite à l'extrême de la Pax Romana et du formidable "Marché commun " qui en résulte en virtualisant toutes ses potentialités agricoles, artisanales et commerciales qui culminent dans le développement de cités prospères, affichant leur richesse par des constructions publiques impressionnantes.

-Les occupations vandale et byzantine qui succèdent voient l'effondrement de toute cette économie de marché, ramènent Djerba près d'un millénaire en arrière, apparemment à une activité de subsistance.

-La conquête arabe apporte une idéologie nouvelle ,et l'espoir de renouer à nouveau avec un vaste Marché Commun. Participant à un schisme majoritaire encore au début, Djerba rayonne cette fois par le renom de ses savants et de ses théologiens. Elle développe entre autres des liens commerciaux avec le monde d'au delà du Sahara, pays d'Islam progressivement aussi. S'amorce alors un renouveau matériel qui s'accompagne de nombreuses constructions de Mosquées.

-L'aisance nouvelle attire les convoitises et l'irruption des nouvelles puissances maritimes du 13ème au 16ème siècles, les Aragonais et leurs suppôts les Siciliens, puis l'Espagne centralisée et unie à

l'Autriche qui y participe par ses confrontations avec les Turcs au faite de leur puissance. Abominables siècles de souffrance où des populations décimées par les déportations et la misère doivent d'abord se reconstituer et panser leurs blessures.

-La suprématie des Turcs sur tout le rivage Sud de la Méditerranée crée l'illusion d'un renouveau durable. Les Djerbiens s'adonnent pour un temps sous l'influence de leurs maîtres, aux raids barbaresques. mais retournent à leurs activités agricoles et commerciales partiellement orientées vers l'Afrique Saharienne. Les ressources restent modestes amputées qu'elles sont par un pouvoir régional ou central vorace.

-Les rivalités coloniales entraînent la Tunisie et donc Djerba sous l'obédience française juste le temps de lui permettre de parfaire son savoir et d'émerger en cette fin de siècle à une aisance retrouvée, mais peut-être trop fortement liée à l'économie du Nord.

Il semble se dessiner de ce rapide survol de deux mille ans que par sa situation géographique Djerba a subi avant tout l'effet des forces extérieures puissantes dont il fallut s'accommoder ou mieux s'inspirer..

Que dire dès lors sur l'avenir et sur les forces puissantes spirituelles ou matérielles qui pourraient agir demain sur le destin d'une modeste entité économique telle que l'île heureusement faisant partie intégrante d'une nation qui jouit d'une réputation de sagesse et de mesure?

Les lignes de force de l'avenir se situent, ce sont le renouveau dynamique des pays arabes qui se reconnaissent une vocation à une communauté de destin ou d'action, (avec une option totalement islamique de ces actions pour certains esprits qui se veulent visionnaires), et d'autre part la puissance économique croissante du Nord qui. consciemment ou non, imprime son idéologie et pèse de son poids économique et scientifique sur le destin des autres.

Qu'en est-il spécifiquement pour Djerba? Il nous semble qu'en tout premier lieu tout tourne et se trouve dominé par le nombre rapidement croissant d'une jeunesse éduquée et instruite qui se doit de trouver une activité sur place dès lors que les débouchés vers l'extérieur. la France surtout, s'amenuisent.

Les solutions sont toujours simples ou simplistes à énoncer, mais il en est tout autrement dans leur mise en oeuvre:

-Toutes les activités qui concernent le tourisme sont à améliorer en s'efforçant d'en augmenter le standing, permettant des prestations et donc des emplois accrus.

-Il faudrait rompre avec tout le commerce de pacotille offert au tourisme afin d'inciter les touristes à des dépenses de standing supérieur générateur d'activités accrues et d'une réputation de sérieux tel que le prouvent les ressources issues de l'industrie toute récente à Djerba des tapis haute laine qui constituent en Tunisie le haut de gamme aujourd'hui.

-Les problèmes d'environnement et notamment ceux se rattachant au tourisme méritent la plus grande sollicitude et les problèmes susceptibles d'explosion, telle la pollution généralisée de la mer de Bou Grara, demandent la plus grande vigilance, et des actions d'une extrême célérité si l'on veut éviter une subite extension aux parties du rivage réservé au tourisme. Toutes ces activités peuvent être génératrices d'emplois permanents.

-Il faut reprendre l'étude des développements possibles en agriculture entre autre grâce à l'expérimentation sur les eaux usées dont chaque jour près de 8 000 m³ traités seront rejetés à la mer en plein été.

-L'utilisation possible, l'hiver, des eaux de qualité pour une agriculture de pointe utilisant les ressources potentielles en surcroît de fret aérien sont à étudier en détail.

-Toutes les études relatives au développement de l'aquaculture et notamment des huîtres, moules et coquillages vu les hauts-fonds très vastes sont à mettre en oeuvre et à virtualisée .

-Djerba est susceptible de recevoir foule d'industries petites ou moyennes faisant intervenir un haut coefficient de main-d'œuvre de qualité et non handicapées par le coût des charges de transport de la matière première ou des produits finis. Ces productions étant d'abord destinées au marché intérieur notamment l'industrie pharmaceutique et cosmétique.

-Des investigations, d'abord à échelle réduite, permettraient de tester l'introduction d'activités de traitements comptables et statistiques par télétransmission pour des entreprises européennes intéressées par la proximité et les facilités d'accès et de séjour à Djerba. C'est ce domaine susceptible de davantage lier Djerba à une modernité tout à fait d'avant-garde qui mériterait d'être exploré et adopté.

-Nombre d'activités de sous-traitance similaires seraient possibles avec le Nord, et une fois que Djerba aurait fait connaître ses aptitudes, le renom du lieu et les facilités d'accès feraient le reste.

-L'Union Européenne reste sur le long terme le partenaire le plus crédible et le plus dynamique à rechercher. C'est dans ce contexte qu'il faudrait imaginer le retour de milliers de Djerbiens au bercail leur permettant de travailler auprès des familles à des objectifs reliés techniquement et

financièrement aux économies du Nord. Comment? C'est peut-être là précisément une de ces grandes mutations dont il faudrait prévenir et non subir les effets. Oui, pour vivre Djerba doit continuer, comme toujours, à regarder au delà de ses rivages.

4 EPILOGUE

Malgré la reconstruction de la chaussée romaine, l'amélioration des conditions d'accès par voie maritime, la création d'une nouvelle forme d'accès aérien, Djerba reste une île avec des caractères spécifiques et originaux. Son paysage très typique, est la résultante d'une organisation lente et méthodique de l'espace par l'homme, se traduisant par un mode de vie et des relations sociales tout à fait particulières.

L'île doit de ce fait être toujours considérée comme un ensemble ou une unité. Sa spécificité a surtout résulté d'un équilibre harmonieux entre son milieu naturel et les activités humaines qui s'y exercent. L'effort lent et persévérant de l'homme et du milieu naturel ont abouti à une synthèse architecturale et paysagère considérée comme une richesse esthétique et culturelle exceptionnelle.

Le développement rapide de l'activité touristique, et l'interaction de ce secteur avec d'autres facteurs, (notamment socio-économiques) ont pour effet de transformer dans une large mesure le mode de vie de Djerba et d'imposer à l'île de nouvelles : contraintes auxquelles elle n'est qu'insuffisamment préparée, vu l'absence d'une planification intégrée englobant l'ensemble des secteurs d'activité.

Ceci a donné naissance à un redéploiement incontrôlé des potentialités en place qui se manifeste surtout par le recul relatif de l'activité dans les secteurs traditionnels dû pour une bonne partie à l'exode de la main-d'œuvre d'abord vers l'étranger, ensuite vers le secteur devenu dominant, le tourisme et les activités induites par lui.

Ces secteurs traditionnels (agriculture, pêche et l'artisanat) ont assuré jusqu'à un passé récent l'essentiel de l'économie et par là, commandé le mode d'implantation

des hommes et des activités, dans une symbiose parfaite. Non seulement l'agriculture servait la pêche et l'artisanat et réciproquement, mais le cloisonnement entre les métiers (nuisible à l'économies Djerbienne) n'était pas la règle. L'agriculteur était en partie pêcheur et (ou) artisan. Ces trois activités se complétant et offrant au Djerbien, certes un niveau de vie relativement limité, mais en totale adéquation avec le milieu naturel ambiant, garantissant sa sauvegarde et par là une autonomie le mettant à l'abri des fluctuations et des atteintes au milieu naturel qu'il affronte aujourd'hui.

Analyser les secteurs, diagnostiquer les problèmes et saisir les mutations récentes sont du plus grand intérêt, en particulier pour toute personne désireuse de mieux saisir la réalité Djerbienne, et ce afin:

- d'identifier avec justesse les facteurs qui commandent le développement récent de l'île et par là conditionnent les implantations récentes des hommes et des activités,
- De montrer la nécessité d'une intégration de la planification, (actuellement sectorielle). alors que la généralisation des études d'impact paraît ici essentielle,
- de préciser, compte tenu du diagnostic établi, les grandes orientations à retenir pour la sauvegarde et la promotion de l'île.

Telles ont été les motivations qui ont guidé notre réflexion. Celle-ci tend:

- à présenter au lecteur le patrimoine Djerbien,
- à le sensibiliser à sa qualité singulière et particulièrement appréciable, mais aussi aux , menaces qui pèsent sur son avenir.

Nous pourrions pour conclure rappeler ce qui suit:

-D'un système de développement traditionnel, résultat d'expériences et de technologies séculaires, cohérent et en parfait équilibre avec l'environnement, et où tout élément se tient avec l'ensemble, à l'image des anneaux d'une chaîne homogène intégrée et continue, on passe à un système où les composantes pseudo-rationalisées sectoriellement ont conduit à une perturbation des différents éléments de la chaîne l'un après l'autre et de là à la rupture de l'équilibre qui caractérisait la situation antérieure.

Ainsi toute action nouvelle de développement susceptible d'altérer le mode de vie des Djerbiens nécessite un examen approfondi pour évaluer préalablement les retombées sur tous les éléments du système de développement en place.

Il s'agit en somme d'accorder une attention particulière à l'entité prise dans sa globalité, les études d'impact devant nécessairement accompagner tout projet de développement.

" BIBLIOGRAPHIE

1.- Jean-Louis COMBES et André LOUIS. "LES POTIERS DE DJERBA
"Publication du Centre des Arts et Traditions Populaires TUNIS 1967; 310 Pages,
223 gravures et dessins.

2.- Louis DAULON: "LES PECHEES DJERBIENNES", édition
:AS.S.I.DJE. SO.N.MI.VA.S. 122 pages, rédigé: 1957, publié: 1978, 41
dessins et graphiques.

3.- I.N.A.A. (INSTITUT NATIONAL D'ARCHEOLOGIE ET D'ART), Actes du
colloque sur l'histoire de Djerba. Avril 1986, 198 pages en français, 91 pages en
arabe, 11 gravures dessins et cartes.

4.- I.N.A.A.(Ibid.) "DJERBA ,Une île méditerranéenne dans l'Histoire", Tunis 1982
reprint sur 124 pages de récits in extenso ou extraits de:

-. "Chronique du Sieur Ramon MONTANER, chapitre CLIX (vers 1313) "Traduction
J.A.C. BUCHON.

-. TISSOT Charles: "Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique", 1884. -
.A. BRULARD: " Monographie de l'île de DJERBA. Besançon 1885.

-. HARTMAYER:, Contrôleur Civil: Rapport du 15 Mars 1887 à Mr. le Ministre
Résident Général de France à Tunis: Situation matérielle et morale des populations de
Djerba.

-. SERVONNET Jean et LAFFITE Fernand "Le golfe de Gabès 188g: Chapitre VI
L'île de Djerba "

-. E. BOSSOUTROT traduction de Documents Musulmans, communication de Ali
EL.Î." JEMNI Khelifat de DJERBA.

5.- Dr. Klaus Hansjorg M-LLER " Traditionelle Architektur und islamische Bauten
auf Djerba" Munich 1995 en allemand. 424 pages, 123 photos, 2 cartes, 7 plans
détaillés hors texte. Thèse de doctorat (ingénieur).

6.- SO.N .MI. V A.S. (rédaction. BUCHMANN E. K.): "Quelques informations et idées sur DJERBA, son paysage, son agriculture 1976, 26 pages et 9 cartes.

7.- STABLO René "Les Djerbiens "1941 164 pages, 62 gravures cartes ou tableaux
SAP I Tunis.

8.- TIDJANI: "Ri hia d'Abdallah TIDJANI" (Relation de voyage en Tunisie et en Tripolitaine) Reprint en 1958 par le Secrétariat d'état à l'Education Nationale Tunis.

9.- TLATLI Slaheddine, "Djerba et les Djerbiens", 1942 Tunis, Imp. Aloccio 244 pages 44 fig. et 3 cartes.

10.- TLATLI Slaheddine, "DJERBA, L'île des Lotophages" 1967, 70. photos, gravures, cartes et tableaux. édition Cérés Production, Tunis.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements sont adressés d'abord aux membres du bureau directeur qui ont eu l'amabilité de rédiger, chacun selon ses compétences les premiers textes qui ont servi de cadre général de référence et d'orientation à l'auteur. Il s'agit de:

- * Melle. Aziza BEN T ANFOUS : Art, Artisanat et traditions populaires
- * Mr. Sadok BEN BAAZIZ : Histoire
- * Mr. Foued RAIS: Géographie
- * Mr. Ferid EL CADI : Tourisme, Mouvements migratoires
- * Mr. Ernst BUCHMANN : Agriculture

Notre gratitude est réservée à Mr. Ernst BUCHMANN, auteur du texte que nous publions, pour l'effort fourni et l'abnégation totale dont il a fait preuve puisque, n'ayant jamais accepté de dédommagements tant pour l'effort effectué que pour les dépenses consenties, il renonce de surcroît, en faveur de l'Association pour la Sauvegarde de l'île de Djerba, à ses légitimes droites d'auteur.

Cette publication qui couronne et témoigne de l'effort accompli, durant deux décennies d'existence, a pu être concrétisée grâce à l'appui financier d'un certain nombre de bienfaiteurs. qui désirent garder l'anonymat. Nous devons cependant signaler que nous avons trouvé auprès d'eux, chaque fois que nous les avons sollicités, encouragements et soutien. Avec l'expression de nos sentiments les plus dévoués et l'assurance de notre parfaite gratitude, nous les prions de bien vouloir accepter un exemplaire personnalisé de cette édition qui leur a été réservé.

Pour l'Association pour la Sauvegarde A. de l'Ile de DJerba

Le Président Ferid EL CADI

AUTEURS DES PHOTOS, DESSINS ET GRAVURES

Crédits photo:

Abderrazek CHOUREOU, Photographe, Tunis N°5-15-16-17-20-22-23-24-25-27-40-43-44-56-57-58-59-61-63-64-65-66- 67-68-69-70-7-73-74-75-76-77-78- 79-80-81-88-89-90-91-92-93.

Documentation, AS.S.I.DJE. Djerba No4-6-7-8-9-11-34-37-82-83-84-85- 86-87

Messaoud YAMOUN Consultant, Tunis- Djerba N°10-12-13-14-18-19-26-36 L
.Ernst. K. BUCHMANN, Djerba N°1-2-3-21

;1 Hedi JOUMNI, .Djerba N°35-39-41-42-45 j Dr. K. M-LLER, Munich N°46-60

l'. Hôtel Djerba Menzel N°71-72

Salah JABER Photographe Tunis N°48-49-50-51-52-53 Cartes et documents
originaux

Ernst. K. BUCHMANN N°28-29-30-31-32-33-38 Dr. K. M-LLER N°47

Université d'Architecture KASSEL, RF A N°54 -55 Dessins des documents

Agence d'Architecture Faouzi BOUSSOF ARA,

Djerba N°28-29-30-31-32-33-38-47-54-55 Mis courtoisement à notre disposition

Tapis: Office de l' Artisanat N°44

Galerie de l' Artisanat N ° 43 Bijoux: La Rose Blanche, Nejib BEN DHIAB N°40

L" A.S.S.I.D.J.E".

Ce n'est pas par hasard que l'île de DJERBA a donné lieu par ceux qui l'on visité ou y ont vécu à des commentaires stéréotypés exaltant l'harmonie des lieux, son émergence d'un passé heureux où toute action de l'homme a donné naissance à des réalisations aux proportions plaisantes, induisant une douceur de vivre avec un cadre aux jeux d'ombre et de lumière fascinants.

Certains commentaires d'écrits anciens appartiennent à un passé hélas révolu, d'autres sont sérieusement à réviser et celui qui se souvient peut souvent regretter une évolution qui était inéluctable mais aurait mérité une réflexion plus approfondie pour son exécution.

De ces constatations est née en 1976:

L'ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DE L'ILE DE DJERBA

(dans la suite: A.S.S.I.D.J.E.) dont les membres aujourd'hui au nombre de plusieurs centaines comptent également des non Djerbiens nationaux ou étrangers. L'Association désire faire prendre conscience aux citoyens concernés ou motivés et aux Autorités responsables combien le respect des acquis anciens et la spécificité du cadre Djerbien totalement créé par l'homme et par ailleurs si fragile, méritait réflexion et attention lorsque des décisions importantes étaient en vue.

L'administration est désireuse de satisfaire les revenus et les besoins croissants d'une population aujourd'hui en forte expansion du fait du développement touristique. Electricité, eau, routes, constructions nouvelles, écoles, services publics, aéroports sont ses objectifs, dont la réalisation entraîne fatalement des options qui peuvent être très agressives à l'égard d'un cadre de vie resté de longue date immuable et supposé très beau.

Mais il est aussi des options qui, inoffensives à première vue, peuvent à terme entraîner des restructurations socio-économiques susceptibles de provoquer une

atteinte durable au cadre de vie Djerbien mais aussi à la personnalité Djerbienne, du fait d'incidences socioculturelles très importantes.

L'article deux des Statuts de l'AS.S.I.DJE. résume bien ses objectifs: "...militer en faveur du développement intégré de l'île de DJERBA afin d'assurer la pérennité de ses spécificités originales et authentiques exposées aux agressions des temps modernes".

Un tel programme est vaste, l'Association seule ne saurait y satisfaire, mais elle se propose d'être à la fois un outil à la disposition des intervenants majeurs, administrations responsables des prises de décision, et organismes divers appelés à intervenir d'une façon ponctuelle. Elle souhaiterait surtout d'agir en tant que conseiller suggérant des options chaque fois que des actions sont en vue ou que des implications dommageables de celles-ci sont prévisibles.

En tant que point de rencontre de bonnes volontés privées ou collectives l'A.S.S.I.DJE s'est assignée d'abord de réunir une documentation autant que possible régulièrement remise à jour par laquelle un diagnostic de la réalité socio-économique ou socioculturelle soit possible.

Dans un deuxième temps l'A.S.S.I.DJE. percevant clairement qu'une adhésion élargie à ses vues demande une compréhension objective de celles-ci par les têtes pensantes de l'île, s'efforce de bien montrer qu'il n'y a jamais antinomie entre les vues de l'A.S.S.I.DJE. et le développement en tant que tel: "Sauvegarde ne voulant pas dire Stagnation. "

Heureusement les idées exposées par l'Association, ayant pu paraître "futuristes" et sans consistance évidente antérieurement, sont aujourd'hui couramment l'objet d'évocation dans les médias nationales et surtout internationales avec des connotations favorables où les termes de "sauvegarde", de "pérennité" de "limitation des "agressions", de "préservation" ou même de "réhabilitation" font partie du vocabulaire courant s'agissant d'environnement ou de patrimoine socioculturel.

Certes si les idées font incontestablement leur chemin aujourd'hui cela ne veut pas dire que leur transposition soit un fait acquis. C'est bien à ce niveau que les actions de l'A.S.S.I.DJE. prennent tout leur sens: montrer que les paroles seules ne suffisent pas et que de compromis en adhésion muettes, les déterminations les meilleures risquent

de rester lettres mortes. Il faut de la constance dans les résolutions et ne pas fléchir dans les premières confrontations, de nombreux exemples pourraient illustrer cet aspect majeur, précisément à Djerba.

Vingt ans d'efforts continus de l'Association lui ont valu une certaine notoriété tant nationale qu'internationale en raison même de la diversité des moyens qu'elle a mis en oeuvre pour exposer ou atteindre ses objectifs:

- Organisation de nombreux séminaires, rencontres, tables rondes, colloques à DJERBA, à un niveau régional, national ou international.

- Liaisons avec de nombreux organismes similaires en Tunisie et à l'étranger.

- Publications diverses de documents notamment ayant résulté des rencontres et travaux communs, et échanges de publications.

- Participations actives à toutes réunions ou rencontres se référant aux objectifs de développement de l'île, localement ou ailleurs.

- Diffusion de documents exposant les problèmes à l'ordre du jour. Initiation des nouveaux responsables officiels nommés au Gouvernorat aux aspects spécifiques requérant une attention particulière selon les analyses de l'Association.

- Les actions et réalisations de l'Association restent pour certains bien en deçà de ses légitimes aspirations, mais comme en toute oeuvre humaine, elles sont susceptibles d'évoluer et de mieux s'affirmer surtout si davantage de bonne volonté désintéressée se manifestait et participait à cette action exaltante qui est la pérennité d'oeuvre participant du patrimoine commun de l'humanité. Les gravures en annexe illustrent certains thèmes qui font aussi partie des soucis de l'A.S.S.I.DJE. afin de rendre à l'île si tel était son pouvoir son visage de douceur bienveillante, d'aménité discrète et pour ceux qui le recherchent son cadre accueillant où subsiste encore une réelle ambiance de spiritualité.



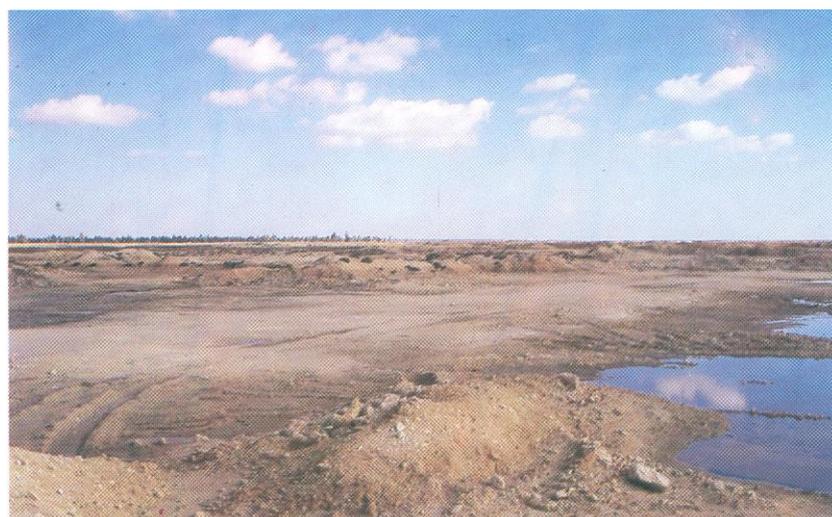
76.- Le réseau électrique est indispensable mais il a fait trop fi de l'environnement sous l'angle paysager. En quelque trente ans il a su partout dans l'île imprimer sa marque et parfois de façon bien hideuse. Qui doit réparer ces outrages ?



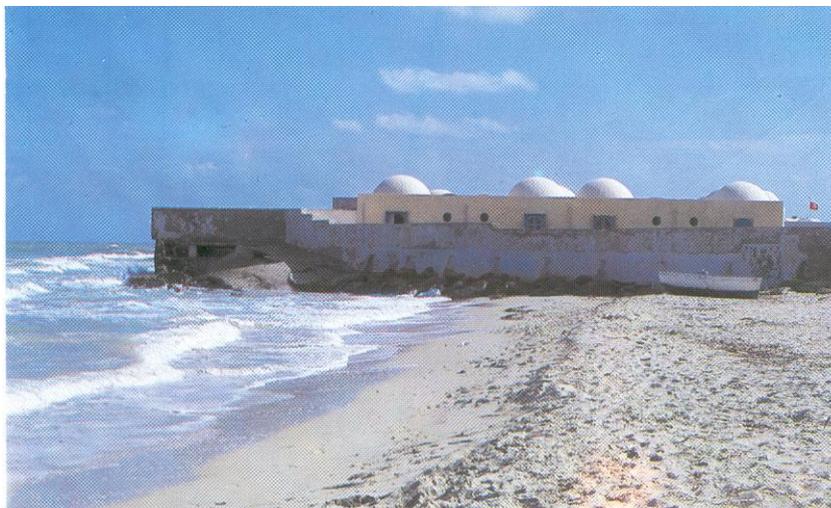
77 ,- Les canalisations à portée de vue emmenant l'eau du continent sont le véritable cordon ombilical de l'île, mais fallait-il absolument qu'elles détruisent d'emblée le cadre absolument unique que l'on venait de créer en Méditerranée avec cette nouvelle chaussée qui sur 7 kilomètres donnait au voyageur la belle illusion de se promener en mer, et de découvrir de nouveaux aspects de l'île. surtout lors des beaux coucher de soleil? Qui réparera cet affront au paysage.



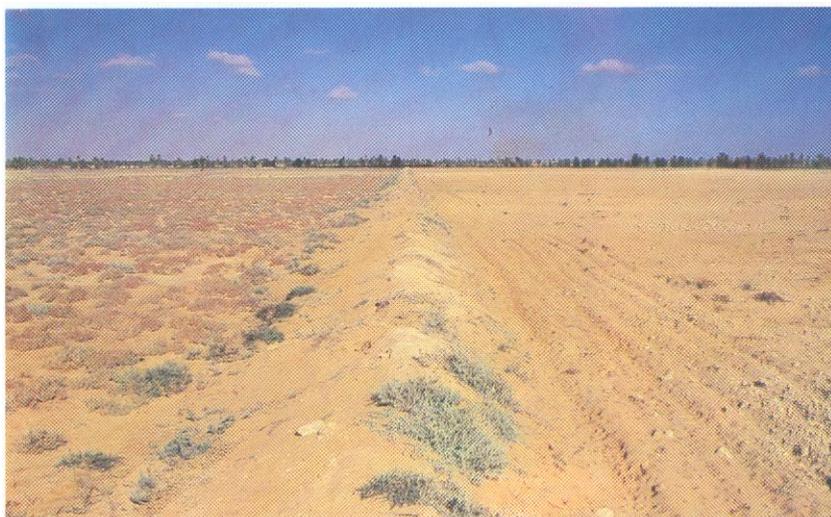
78.- Les tabias sont une caractéristique essentielle et intégrée du paysage de Djerba.. "Foin de ces vieilleries et de ces repaires de scorpions! Les murs c'est chic et c'est un signe évident d'aisance financière! " Depuis vingt ans des kilomètres de murs hideux et stérils font de plus en plus injure à un paysage familier jadis toujours protégé de murs de verdure permanente donc de vie et de beauté.



79.- Les lagunes littorales ont mis des millénaires à se constituer et sont un aspect très exceptionnel du paysage local sans parler de leur rôle protecteur joué dans l'histoire de Djerba.. En moins de JO ans des bulldozers et autres excavatrices ont sous nos yeux médusés créé sur des centaines d'hectares des paysages de désolation et suivis d'infâmes dépotoirs.



80.- *Pendant des temps immémoriaux les très larges plages de sable fin de la côte Nord avec le fin maillage de leurs dunes littorales fixées par une végétation très spécifique sont restées apparemment stables. D'où vient cette subite agression de la mer qui précisément ces trente dernières années a rongé et fait disparaître de très vastes plages! Qui va résoudre ce problème crucial dont on soupçonne ou connaît bien l'origine ?*



181.. Entre les lagunes et les terres fertiles et sur quelques milliers d'hectares se sont établis sur des sols salins de l'île des salsolacées diverses aux couleurs changeantes en cours d'année. Subitement dans les zones Sud de l'île de vastes parties de ces terrains incultivables et par là visiblement en déshérence ont fait l'objet d'appropriations et de labours destructeurs et stérilisants. L'espoir que ces terres puissent avoir une vocation touristique même en l'absence de plage et donc valoir des fortunes, provoque cette flambée sacrilège destructrice d'un écosystème utile qui devait rester bien public.

DES GOÛTS ET DES COULEURS.....



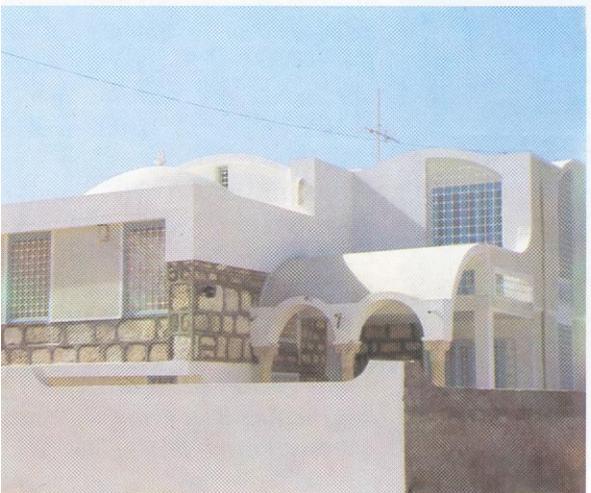
82.-

83.-



84.-

85.-

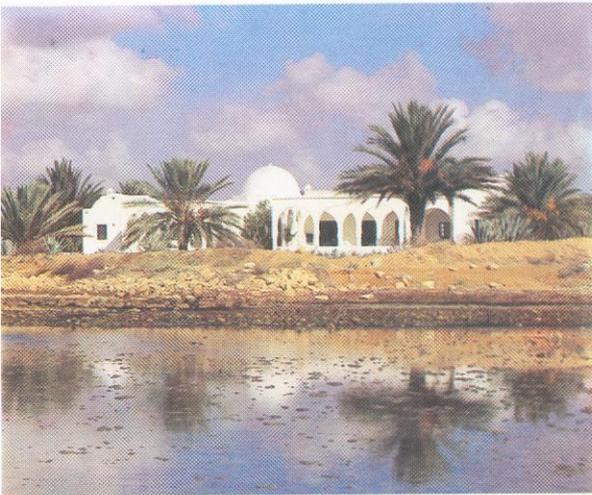


86.-

87.-



...IL N'Y PAS LIEU DE DISCUTER



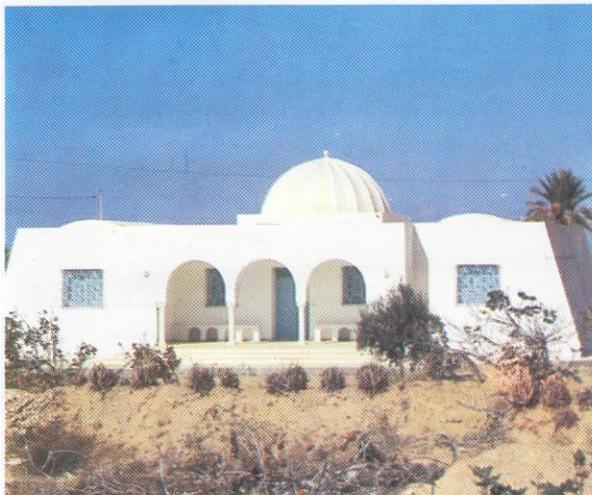
88.-

89.-



90.-

91.-



92.-

93.-



